MYRIAM BERGERON-MAGUIRE

**LA « CONSCIENCE DIASPORALE » EN POÉSIE
CADIENNE**

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures et postdoctorales de l'Université Laval
dans le cadre du programme de maîtrise en études littéraires
pour l'obtention du grade de maître ès arts (M.A.)

DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

2011

RÉSUMÉ

La « conscience diasporale » en poésie cadienne

Depuis environ la seconde moitié du XX^e siècle, la littérature d'expression française en Louisiane a connu un tournant décisif. En effet, si les débuts de l'histoire littéraire francophone dans l'État américain se sont peu démarqués de la littérature française qui avait cours à la même époque, la littérature franco-louisianaise contemporaine a pour sa part fait du choix de sa langue d'écriture son trait distinctif. Les écrivains Jean Arceneaux, David Chéramie, Deborah J. Clifton, Carol J. Doucet, Richard Guidry, Kirby Jambon et Zachary Richard ont tous opté dans leurs écrits pour la variété cadienne du français, en n'excluant ni les régionalismes ni les emprunts aux groupes avec lesquels la communauté est entrée en contact à un moment ou à un autre de son histoire. Cette étude se donne pour but de mesurer l'impact à la fois sur la langue et sur la littérature de l'emploi du vernaculaire dans un discours littéraire. En poésie cadienne, le choix d'une variété de langue d'écriture et le rapport à l'espace est symptomatique d'une stratégie d'accès à l'autonomie littéraire et d'un questionnement sur son identité au sein de la francophonie.

REMERCIEMENTS

Je désire transmettre mes plus sincères remerciements à mon directeur, Benoit Doyon-Gosselin. Sa patience et ses commentaires judicieux m'ont été d'un constant secours durant les années de ma maîtrise.

Je souhaite également remercier Claude Poirier, directeur du Trésor de la langue française au Québec (TLFQ), d'avoir bien voulu me guider à travers les théories sur la variation linguistique; cette aventure dans une discipline qui m'était peu familière s'est avérée des plus fructueuses, et continuera d'alimenter mes recherches à venir.

Plusieurs personnes m'ont apporté un support ponctuel en répondant à mes questions au fil de l'élaboration de ce mémoire. En particulier, je souhaite remercier David Chéramie, Barry Jean Ancelet et Kirby Jambon. André Thibault m'a reçue à l'hiver 2011 dans ses séminaires « Francophonie et variété des français ». L'Association France-Louisiane Franco-Américaine a généreusement mis à ma disposition de nombreux ouvrages de sa bibliothèque. Je tiens à remercier de façon toute particulière Micheline Garnier et Anne-Marie Morin. Ces apports furent profitables et stimulants.

Éloïse Lemay a lu mon manuscrit sans défaillir, suggérant maintes corrections stylistiques. Manon Maguire, Pascale Maguire, Martine Rhéaume et Mathieu Lentaïgne m'ont soutenue dans les moments de découragement, et convaincue que je viendrais à bout de ce mémoire lorsqu'il m'arrivait d'en douter.

Enfin, je tiens à souligner la contribution financière de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN) et de la Faculté des lettres de l'Université Laval; elle fut utile et appréciée.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION		1
CHAPITRE 1 :	Le français parlé en Louisiane: dénominations et connotations	7
1.1	Signification des termes <i>cadien</i> , <i>cadjin</i> , <i>cajun</i>	7
1.1.1	<i>cadien</i>	7
1.1.2	<i>cadjin</i>	8
1.1.3	<i>cajun</i>	9
1.1.4	Connotation et extension sémantique de la dénomination	10
1.2	Interprétations de la variation du français en Louisiane	15
1.2.1	Le phénomène linguistique de la variation du français	15
1.2.2	Délimitation géographique du français parlé en Louisiane	18
1.2.3	Variétés linguistiques associées au français de la Louisiane et leurs caractéristiques	18
1.2.4	L'influence de l'anglais	24
1.3	La renaissance du français en Louisiane	26
1.3.1	Le français cadien comme phénomène littéraire et politique	26
1.3.2	Les conditions et le contexte d'une renaissance	32

CHAPITRE 2 :	Tissage de caractéristiques identitaires, linguistiques et littéraires en poésie cadienne	34
2.1	Prolégomènes à l'étude de la poésie contemporaine d'expression française en Louisiane	34
2.1.1	Bref historique de la littérature francophone de Louisiane de 1976 à nos jours	34
2.2	La littérature : un moyen de préserver la langue ?	43
2.2.1	Une stratégie textuelle liée aux particularismes de la langue	43
2.2.2	L'orthographe et le lectorat visé	47
2.2.3	Représentation de la langue	53
2.2.4	Exemples de particularismes linguistiques en poésie cadienne : <i>après</i> , <i>astheure</i> et <i>menterie</i>	59
2.3	Le rôle des caractéristiques culturelles, linguistiques et spatiales dans le façonnement d'une identité littéraire	70
2.3.1	La poésie comme « mode d'expression par excellence de l'exiguïté »	70
2.3.2	Le paratexte : négocier l'autonomie	75
2.3.3	Le « colinguisme littéraire »	77
2.3.4	L'espace, l'« incertitude identitaire » et l'« Amérique diasporale »	85
CONCLUSION		101
BIBLIOGRAPHIE		108

Introduction

État de la question

Depuis 1976 en Louisiane francophone, plusieurs textes littéraires écrits en français cadien ont été publiés. La grande majorité des études¹ réalisées sur la littérature de Louisiane concerne les œuvres romanesques du XIX^e siècle ou plus anciennes. La littérature louisianaise contemporaine d'expression française, en particulier la poésie, n'a pu profiter à ce jour d'un tel traitement. Cinq articles² au total, ainsi qu'une thèse de doctorat³ qui s'attache plutôt à décrire le champ et les institutions littéraires en Louisiane qu'à analyser des œuvres, forment tout le corpus critique à ce sujet. Qui plus est, les articles n'abordent ni l'identité ni l'originalité de la langue dans les œuvres poétiques. Ainsi, même si les notions concomitantes d'identité et de langue ont été largement étudiées dans d'autres corpus, elles n'ont pas généré de travaux à ce jour en poésie louisianaise contemporaine. Quant aux travaux réalisés à Bâton Rouge à la Louisiana State University sous la direction de Sylvie Dubois, à ceux de l'équipe dirigée par le professeur Albert Valdman, depuis le début des années 1990, aux études sur l'orthographe par Becky Brown, aux travaux effectués par le CODOFIL (Conseil

¹ Frans AMELINCKX, « La littérature louisianaise au XIX^e siècle : perspective critique », dans *Présence francophone*, n° 43 (1993), p.11-24; Yves FRENETTE, « La Louisiane et la Nouvelle-Angleterre francophones, 1865-1914. Une comparaison », dans *Francophonies d'Amérique*, n° 8 (1998), p. 143-151 ; Alcée FORTIER, « The french literature of Louisiana in 1889 and 1890 », dans *Modern Language Notes*, vol. VI, n° 6 (Juin 1891), p. 175-176; M. Lynn WEISS, « Francophone fables from nineteenth-century Louisiana », dans *Metamorphoses*, vol. XI, n° 1 (printemps 2003), p. 230-265.

² Bertille BEAULIEU, « Affirmation de l'identité dans la littérature cadienne », dans *Francophonies d'Amérique*, n° 6 (1996), p. 141-157 ; Pascale MONGEON, « Le Langage du corps ou la mémoire en devenir : Mémoire et culture dans *La Grande Pointe* de Beverly Matherne », dans *Études francophones*, vol. XVII, n° 2 (automne 2002), p. 45-61 ; Adélaïde RUSSO, « Une Langue : un lieu : La Louisiane : Poètes cadiens et créoles : Zachary Richard, Deborah Clifton, Jean Arceneaux, Earline Broussard, Kirby Jambon », dans *Pleine Marge*, vol. IVL (décembre 2007), p. 75-110 ; Dianne GUENIN-LELLE, « The birth of Cajun poetry: An analysis of *Cris sur le bayou: Naissance d'une poésie acadienne en Louisiane* », dans *French Review*, vol. LXX, n° 3 (février 1997), p. 439-451 ; Fabrice MENOYOT, « Une voix cadienne : Jean Arceneaux », dans *Revue francophone de Louisiane*, vol. II, n° 2 (hiver 1987), p. 38-47.

³ Olivier MARTEAU, « Une littérature minoritaire francophone dans le sud de la Louisiane : le pari de la création d'un champ littéraire (1980-2006) », thèse de doctorat en littératures franco-américaines, Lafayette, University of Louisiana at Lafayette, 2007, 325 f.

pour le développement du français en Louisiane) depuis environ 40 ans et aux travaux réalisés par le TLFQ (Trésor de la langue française au Québec), ils relèvent tous davantage du domaine de la linguistique et de la sociolinguistique.

Intérêt du sujet

Parmi les études qui ont été faites sur le discours et les langues en littérature depuis maintenant une vingtaine d'années, réalisées entre autres par Sherry Simon, Lise Gauvin et Catherine Leclerc, il est surprenant qu'aucune d'entre elles n'ait encore porté sur un corpus louisianais. Les travaux existants sur la poésie contemporaine en Louisiane présentent par conséquent deux lacunes d'importance. La première est de n'avoir été étudiée que partiellement. En effet, le peu d'articles publiés sur le sujet décrivent tous la poésie louisianaise contemporaine comme un ensemble, en révélant ses tendances principales et ses contours. Ils ne réfléchissent pour ainsi dire pas sur l'un des fragments de cet ensemble et n'entrent pas dans l'analyse des œuvres qui le composent. Notre mémoire, en analysant des œuvres faisant partie du champ littéraire de la Louisiane francophone actuelle et en montrant leur spécificité, sera l'occasion de souligner les spécificités du français cadien qui se rencontrent dans la poésie et de mettre en valeur la variété cadienne, qui possède un nombre important de particularismes disparus de la plupart des usages en cours.

L'autre lacune, qui découle un peu de la première, concerne l'absence de réflexions portant sur l'hybridité de la langue de cette poésie et sur le lien direct qui peut s'établir entre le rapport qu'entretiennent les poètes cadiens avec la langue d'origine et leur identité. Ce mémoire permettra non seulement de souligner le travail de ces poètes, mais également de mettre en valeur les pratiques culturelles et linguistiques

en poésie cadienne, particulièrement dans ce qu'elles ont d'unique et de novateur, comme d'autres œuvres déjà publiées en Amérique francophone.

Corpus à l'étude

Le corpus d'analyse que nous avons délimité comprend les collectifs *Acadie tropicale* et *Cris sur le bayou : naissance d'une poésie acadienne en Louisiane*, qui constitue la première anthologie du corpus dans une optique chronologique. Le corpus rassemble également les recueils de Jean Arceneaux *Je suis Cadien* et *Suite du loup : poèmes, chansons et autres textes*, *Lait à mère, interrompu par « L'été et février »*, l'un des recueils de David Chéramie, *À cette heure, la louve*, un recueil de Deborah J. Clifton, *La charrue* et *C'est p'us pareil*, des textes de Carol J. Doucet et de Richard Guidry respectivement, *L'École Gombo*, un recueil de Kirby Jambon ainsi que *Faire récolte*, de Zachary Richard. Certains d'entre eux, tels que le collectif *Acadie tropicale*, *À cette heure, la louve*, *La charrue* et *C'est p'us pareil*, nous ont été utiles pour le paratexte (préfaces, avant-propos et glossaires) qu'ils contenaient.

Approches théoriques et méthodologiques

Il va sans dire que les nombreuses bases de données et les travaux linguistiques en ligne⁴ réalisés par Claude Poirier et l'équipe du Trésor de la langue française au Québec nous ont été précieux tout au long de nos recherches et que la consultation de plusieurs dictionnaires⁵ de langue s'est imposée. Les travaux de Catherine Leclerc⁶ et de Lise Gauvin⁷, en dépit du fait qu'ils concernent principalement des corpus d'autres communautés francophones d'Amérique, nous ont abondamment servi pour l'analyse

⁴ BDLP-Internationale, *Base de données lexicographiques panfrancophones*, [en ligne]. <http://www.tlfq.ulaval.ca/bdlp/>.

⁵ Cf. bibliographie.

⁶ Catherine LECLERC, « Des langues en partage ? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine », thèse de doctorat en littérature, Montréal, Université Concordia, 2003, 342 f.

⁷ Lise GAUVIN, *La fabrique de la langue, de François Rabelais à Réjean Ducharme*, Paris, Éditions du Seuil (Coll. Points), 2004, 342 p.

de poèmes, en particulier ce qui se rapporte aux notions de « colinguisme littéraire⁸ » et de « surconscience linguistique⁹ ». Notre étude prendra également appui sur les notions récentes de « conscience diasporale¹⁰ », de François Paré, de « paratopie¹¹ » proposée par Dominique Maingueneau et de « liminarité¹² », définie par Michel Biron. En effet, nous souhaitons, dans les pages qui suivent, rendre compte de l'identité, principalement littéraire, de la communauté cadienne, en décelant dans un corpus de poésie cadienne les traces de la conscience diasporale. Paré donne la définition suivante du concept, qui englobe les caractéristiques de l'identité et de l'esthétique littéraire que nous nous sommes proposé d'étudier en littérature cadienne :

des conditions [partagées par plusieurs minorités culturelles] [...] tels le rapport problématique à l'espace, l'exclusion et la marginalisation, l'interpénétration des codes symboliques, la pluralité des allégeances identitaires et la méfiance à l'égard des structures et des hiérarchies¹³.

Cette notion nous aidera à établir des liens entre les pratiques culturelles « cadiennes » et celles qui existent dans d'autres cultures francophones en Amérique. La « paratopie », concept développé par Dominique Maingueneau, servira notre propos en ce qu'elle souligne l'importance en littérature des modalités reliées aux époques, aux sociétés et surtout, aux conditions de l'écrivain. La réflexion proposée par Michel Biron dans *L'absence du maître : Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme* offre une perspective qui ne saurait être négligée dans notre étude. Dans son articulation très neuve de ce qu'il appelle une littérature liminaire, son analyse inclut les contextes sociologiques et institutionnels qui imposent leurs conditions spécifiques aux littératures du continent

⁸ Catherine LECLERC, *Des langues en partage ? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine*, Montréal, XYZ (coll. « Théorie et littérature »), 2010, p. 73.

⁹ Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000, p. 8-12.

¹⁰ François PARÉ, *La distance habitée : essai*, Ottawa, Le Nordir (coll. « Roger-Bernard »), 2003, p. 15.

¹¹ Dominique MAINGUENEAU, *Le discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Paris, A. Colin (Coll. U. Lettres), 2004, 262 p.

¹² Michel BIRON, *L'absence du maître : Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000, 320 p.

¹³ François PARÉ, *La distance habitée : essai*, Ottawa, Le Nordir (coll. « Roger-Bernard »), 2003, p. 68.

nord-américain, conditions qui peuvent évidemment recouvrir la situation de la poésie contemporaine d'expression française en Louisiane.

Notre premier chapitre s'attardera au contexte dans lequel le français a évolué et continue d'évoluer en Louisiane, en examinant notamment le phénomène linguistique de la variation du français, les lieux où la langue française s'est implantée et l'influence des groupes en contact, tels que la collectivité anglo-américaine. Nous ferons entre autres, à partir de l'explication fournie par Claude Poirier¹⁴, une synthèse de l'évolution du français en Amérique, afin de situer la variété cadienne parmi les autres variétés et d'expliquer ce qui l'en distingue. Cette première partie traitera des conditions et du contexte dans lesquels la renaissance du français est advenue en Louisiane, en retraçant l'histoire littéraire de la Louisiane francophone de ses débuts à 1976. Elle se terminera sur des considérations quant aux politiques linguistiques reliées au français louisianais et aux efforts impartis pour sa sauvegarde.

Le second et dernier chapitre donnera un aperçu de la littérature contemporaine d'expression française en Louisiane, en mentionnant les textes publiés de 1976 à nos jours. Nous entrerons ensuite dans l'analyse proprement dite du corpus à l'étude, en relatant notamment le choix des auteurs quant à la variété linguistique d'expression, le débat entourant l'orthographe de la variété cadienne et le lectorat visé. La langue étant un sujet récurrent de réflexion chez les poètes cadiens, une partie de ce chapitre sera consacrée au discours métalinguistique de représentation de la langue. Nous fournirons, suite à cette partie, une série d'exemples de particularismes linguistiques qui figurent dans le corpus à l'étude et renverrons le lecteur à des sources sur l'état actuel des

¹⁴ Claude POIRIER, « Le français d'Amérique : une variété maternelle distincte », dans *Québec français*, n° 154 (été 2009), p. 39-41.

recherches sur ces particularismes, tels que les travaux récemment accomplis par André Thibault¹⁵. Le deuxième chapitre décrira également le rôle de la poésie comme genre déterminant pour les écrivains de la littérature cadienne actuelle ainsi que celui du paratexte comme stratégie d'accès à l'autonomie littéraire. Nous examinerons ensuite, avant de terminer cette seconde partie, le parti que tire la poésie cadienne de son utilisation particulière du colinguisme littéraire, de son rapport à l'espace de l'« Amérique diasporale¹⁶ » et du regard qu'elle pose sur l'identité de la communauté.

¹⁵ André THIBAULT « Français des Antilles et français d'Amérique : les diatopismes de Joseph Zobel, auteur martiniquais », dans *Revue de linguistique romane*, t. 72, p. 115-156 ; André THIBAULT « Français d'Amérique et créoles / français des Antilles : nouveaux témoignages », dans *Revue linguistique romane*, t. 73, p. 77-137.

¹⁶ L'expression est de François PARÉ (2007).

Chapitre 1

Le français parlé en Louisiane : dénominations et connotations

Pour être en mesure de cerner les traits dominants de l'identité cadienne à travers ses manifestations littéraires, il importe d'examiner d'abord les termes qui servent à désigner la langue que parlent les francophones louisianais et qui deviennent des instruments d'affirmation ou de protestation sous la plume des littéraires. Ces termes sont plus ou moins des variantes formelles d'un même mot, mais leur résonance identitaire nous oblige nous-mêmes à faire un choix si nous ne voulons pas trahir le message que les auteurs louisianais véhiculent à travers ces termes.

1.1 Signification des termes *cadien*, *cadjin*, *cajun*

1.1.1 *cadien*

Deux hypothèses sont envisageables à propos de l'origine de la dénomination *cadien*. Selon la première, *cadien* s'expliquerait par la chute du *a* initial d'*acadien*, phénomène bien connu que les phonéticiens appellent *aphérèse* (chute d'un phonème ou d'un groupe de phonèmes au début d'un mot). Cette explication suppose qu'on ait interprété comme un article (*la*) la séquence *l' + a-* initial de *l'acadienne*, d'où *l'acadienne* > *la cadienne*. Notons que l'aphérèse ne pourrait naturellement pas se produire avec le masculin, et que, dans le cas où cette première hypothèse serait envisageable, il faudrait en outre postuler l'influence de la prononciation du féminin sur le masculin.

La seconde hypothèse fait appel à la prétendue première désignation de l'Acadie, soit la Cadie.

Les termes Cadien et Cadienne actuellement reconnus par les experts louisianais ne dérivent pas de l'anglais. Il s'agit bien, comme ils le soutiennent, d'une désignation plus ancienne que la première *Cadie* et conservée oralement en Louisiane par les *Cadiens* ou *Cadgiens*, aussi appelés jadis *Cayens*¹⁷.

Dans cette perspective, *cadien* découlerait de l'ancien toponyme *Cadie*, et non pas d'*acadien*, et aurait par le fait même une origine plus ancienne que s'il s'agissait d'un phénomène d'aphérèse. Quoi qu'il en soit, *cadien* est la graphie la plus conforme à l'orthographe traditionnelle. Contrairement à *cadjin*, elle ne témoigne pas de la prononciation des francophones de Louisiane.

1.1.2 *cadjin*

Comme nous venons de l'évoquer, il s'agit d'une orthographe calquée sur la prononciation de *cadien* par les francophones de Louisiane, mais aussi d'Acadie ainsi que par quelques créolophones louisianais, sous l'influence de la communauté cadienne. En effet, *cadien* est prononcé [kadzɛ̃], phénomène de palatalisation hérité des Acadiens, qui prononcent de la même façon [akadzɛ̃] pour leur propre gentilé. *Cadjin* rend donc compte de ce trait oral. Nous n'emploierons pas cette graphie dans le présent travail, pour la raison qu'elle demeure encore à ce jour contestée¹⁸. En effet, cette graphie a été maintes fois rejetée et ce rejet normatif n'est par ailleurs pas propre à la Louisiane ni aux variétés de français présentes en Amérique, mais reflète à une plus grande échelle l'évolution de la langue française qui, jusqu'à présent, a refusé plus de tentatives de mimétisme de la langue écrite sur la langue orale qu'elle n'en a acceptées.

¹⁷ Bertille BEAULIEU, « Affirmation de l'identité dans la littérature cadienne », dans *Francophonies d'Amérique*, n° 6 (1996), p. 142.

¹⁸ Cf. Becky BROWN, « The social consequences of writing Louisiana French », dans *Language in Society*, vol. 22, n° 1 (mars 1993), p. 94-95.

1.1.3 *cajun*

Qu'il s'agisse de nourriture ou de musique, le mot *cajun* est le plus répandu pour qualifier à la fois les traditions et la communauté franco-louisianaises. La perception des Cadiens vis-à-vis *cajun* est pourtant plutôt défavorable. La raison est que l'orthographe du mot reflète la prononciation des Anglo-américains, qui tentent de reproduire celle de [kadʒɛ̃] (*cadjin*). Les tensions survenues entre les deux groupes, c'est-à-dire les Cadiens et les Anglo-Américains, au cours de l'histoire de leurs contacts, sont vraisemblablement à la source de ce rejet. *Cajun* constitue par conséquent une graphie à proscrire en français selon la grande majorité des membres de la communauté cadienne, en particulier pour les Cadiens engagés¹⁹. Cette graphie demeure cependant usuelle en anglais où elle ne fait pas problème.

Les variantes orthographiques du nom servant à désigner la langue que parlent les francophones de Louisiane sont principalement attribuables à une problématique identitaire, aspect dont nous traiterons dans le second chapitre, mais aussi à l'absence d'une normalisation linguistique contraignante en Louisiane francophone. Un *Comité du français louisianais* a néanmoins délibéré sur la question en 1991 et a conclu que *cadien* était la forme à privilégier, tout en reconnaissant la forme *cadjin*. Il a été toutefois clairement stipulé que *cajun* était inacceptable. Des membres de ce comité, évaluant la forme *cadjin* comme étant celle qui définit le mieux la spécificité franco-louisianaise, ont fait valoir que : « [...] le vocable *cadjin* reflèt[ait] plus adéquatement que le mot *cadien* la spécificité louisianaise et la complexité historique et

¹⁹ Cf. Carl A. BRASSEAU, *Acadian to Cajun: transformation of a people, 1803-1877*, Jackson, University Press of Mississippi, 1992, p. 150.

contemporaine du milieu francophone louisianais²⁰. » Favorisant la graphie *cadien*, un autre groupe a fait valoir le danger de couper la Louisiane du reste du monde francophone si l'une ou l'autre des deux autres formes était choisie :

Si on commence à changer l'orthographe pour refléter toutes les variantes d'accent en Louisiane, nous risquons d'orpheliner le français parlé en Louisiane, de le refouler encore plus loin dans son coin. Nous devons [...] chercher plutôt à établir des moyens de communication entre nous et le reste du monde francophone²¹.

Dans la présente étude, nous retiendrons donc le terme *cadien*.

1.1.4 Connotation et extension sémantique de la dénomination

Du point de vue de la connotation, *cadien* n'est apparemment pas neutre, pas plus que ne le sont *cadjin* et *cajun* d'ailleurs. Indépendante des trois variantes orthographiques, la connotation touche la dénomination en elle-même. L'ouvrage de Jay Karl Ditchy, *Les Acadiens louisianais et leur parler*, est basé sur un manuscrit anonyme composé essentiellement de lettres et retrouvé par Ditchy lui-même. L'auteur du manuscrit, dont Ditchy ne connaît pas le nom, affirme avoir recueilli des notes « depuis plus de quarante ans en Basse-Louisiane²² » et témoigne de l'apparition des premiers éléments de connotation attribués à *cadien*. Ditchy y relate d'abord que « [d]ans la première lettre, on trouve une nette synonymie entre “Acadien” et “Cadien” [et que d]ans la deuxième lettre, l'emploi du même mot [*cadien*] prend une coloration péjorative : “On dit le Cadien connaît pas à rien parce qu'il n'a pas d'inducation²³ ”».

Ditchy précise en ajoutant que la prononciation peut également interférer :

« cadien », prononcé « cadjen », signifie campagnard. [...] Ce nom est quelquefois donné dans le sens d'ironie, mais le plus souvent dans celui de

²⁰ Becky BROWN, « The social consequences of writing Louisiana French », *art.cit.*, p. 95.

²¹ *Ibid.*, p. 94.

²² Jay Karl DITCHY, *Les Acadiens louisianais et leur parler*, Paris, Droz, 1932, p. 17.

²³ *Ibid.*, p. 94.

mépris. Il ne semble pas du tout l'abrégé de *Acadien* (sic) ; car on l'applique indistinctement à tout créole, quelle que soit son origine, qui sent la campagne et qui a l'air d'un paysan. C'est un Cadien²⁴.

La participation de la prononciation au phénomène de connotation de *cadien* a pu se faire remarquer comme un trait typique des descendants des Acadiens. Présent d'abord en Acadie²⁵, puis amené par les déportés acadiens en Louisiane, le phonème [dj] a en effet pu participer à connoter le mot. Ce que nous devons retenir de ce passage de Ditchy concerne les sèmes péjoratifs véhiculés dans l'« ironie », le « mépris » et dans l'association de *cadien* avec le mot *paysan*, qui a connu dans l'usage standard, il nous semble, une évolution comparable à celle d'*habitant*²⁶ dans les français d'Amérique. Pour bien comprendre le phénomène de péjoration dont il est question ici, il faut situer l'appellation *cadien* par rapport aux autres appellations ayant cours à l'époque, notamment le terme *créole*. Du fait de son évolution sémantique singulière en Louisiane, ce mot sera l'objet d'un commentaire un peu plus loin lorsque nous traiterons du créole louisianais.

Attardons nous d'abord un peu plus longuement sur cette extension sémantique que semble connaître *cadien* au cours du XIX^e siècle. Louis-Jacques Dorais recourt lui aussi au terme *mépris* et fait intervenir l'opposition entre la ville et la campagne pour exprimer la connotation péjorative associée à *cadien*:

Le mot *cadjin* (*cajun* en anglais), prononciation populaire du terme *acadien*, se réfère étymologiquement à la provenance géographique du noyau de base de la classe des petits producteurs francophones. Dans l'acception qu'il prend au 19^e siècle, il s'applique cependant à l'ensemble des membres de race blanche de cette classe, quelle que soit leur origine. Lorsqu'on parle de culture et de langue cadjines on fait donc référence à un mode de vie et à une forme de français propres au sud de la Louisiane, plutôt qu'à une filiation génétique qui remonterait aux premiers

²⁴ *Ibid.*, p. 65.

²⁵ René CHARBONNEAU, *Palatalisation de t / d en canadien-français: étude de phonétique expérimentale*, Montréal, Université de Montréal, Faculté des lettres (Coll. Publications de la section de linguistique, philologie & phonétique expérimentale, Série 2, n° 3), 1955, 145 p.

²⁶ André THIBAUT, « Français des Antilles et français d'Amérique : les diatopismes de Joseph Zobel, auteur martiniquais », dans *Revue de linguistique romane*, t. 72, p. 115-156.

colons de l'Acadie acadienne. Ce terme *cadjin* est loin d'être neutre. S'appliquant à une classe subissant depuis toujours le mépris de la bourgeoisie urbaine, mépris qui se double maintenant, de la part des Américains, d'une discrimination basée sur la langue et la religion (les Cadjins constituent une enclave catholique au sein d'un sud majoritairement protestant), il est devenu, au cours des ans, synonyme d'ignorance, de pauvreté, voire de grossièreté²⁷.

La dénomination réfère donc, depuis le XIX^e siècle, non seulement à une variété de français en cours à l'heure actuelle en Louisiane, mais aussi à un territoire précis, non urbain, celui du sud de la Louisiane. Le terme évoque un mode de vie, essentiellement rural, vraisemblablement lié à une classe sociale victime de préjugés en ce qui a trait principalement à l'éducation et aux manières. Au sens premier de « francophone de Louisiane, qui parle une variété de français proche du français acadien » est donc venu s'agglutiner ceux de « person of any origin (generally, but not necessarily, white) who speaks Cajun French²⁸ », « lower class or illiterate Francophone of Louisiana²⁹ », « in poor taste, tacky³⁰ », « lower class, uneducated and countrified³¹ ». La connotation péjorative désormais associée à *cadien* se rattache donc à une problématique de plus grande envergure, celle du lexique identitaire, qui fera l'objet d'une analyse détaillée dans le second chapitre. Ce à quoi nous allons maintenant nous intéresser concerne la première des définitions que nous venons de donner, celle de « person of any origin (generally, but not necessarily, white) who speaks Cajun French », tirée du *Dictionary of Louisiana French*.

²⁷ Louis-Jacques DORAIS, « Diglossie, bilinguisme et classes sociales en Louisiane », dans *Pluriel*, n° 22, 1980, p. 73.

²⁸ Albert VALDMAN et Kevin J. ROTTET [dir.], *Dictionary of Louisiana French. As spoken in Cajun, Creole, and American Indian Communities*, Mississippi, University Press of Mississippi, 2010, sous *cadien*.

²⁹ *Idem*.

³⁰ *Idem*.

³¹ *Idem*.

Cadien n'est ainsi dorénavant plus, depuis le XIX^e siècle, une dénomination exclusive aux descendants des Acadiens déportés à partir de 1755. Selon la définition qu'en donne le *Dictionary of Louisiana French*, cette appellation s'étend dès le XIX^e siècle, comme le mentionne Louis-Jacques Dorais, à tous les locuteurs du français cadien en Louisiane, ce qui réunit au sein d'un même groupe les *Cadiens* et les locuteurs du français *cadien*. Pour mieux comprendre l'estompement de cette distinction, revenons brièvement aux débuts de l'implantation du groupe acadien en Louisiane, relatés par Patrick Griolet, qui brosse ici le portrait de la société louisianaise de la fin du XVIII^e siècle jusqu'au début du XIX^e siècle :

Depuis qu'ils sont installés, à la fin du XVIII^e siècle, dans la région du Sud-Ouest [sic] de la Louisiane, les Acadiens n'ont plus fait parler d'eux. On croirait que ce petit peuple éprouvé par l'histoire a décidé de faire oublier son existence. Alors que les Créoles de la capitale, pressentant qu'ils ne tiendront plus longtemps le haut du pavé, revendiquent bruyamment en faveur de leur langue, les Acadiens se montrent réservés et même humbles. Leur société patriarcale, religieuse et rurale, s'est à peine modifiée. Moins démonstratifs que les Créoles, ils pratiquent aussi une politique beaucoup plus efficace : la revanche des berceaux. [...] Des recensements sont bien difficiles à établir : certains auteurs estiment qu'ils sont 4000 en 1804 et 30 000 en 1860. Il est vrai que leur poids politique est négligeable, leur influence économique moindre encore, et qu'ils vivent en vase clos. Étant presque tous illettrés, ils ne communiquent guère avec les autres communautés. Leur langue s'est figée. Ils sont généralement pauvres mais satisfaits de leur sort. Petits fermiers, pêcheurs, ouvriers journaliers, ils se tiennent à l'écart de la civilisation capitaliste américaine. Au reste, ils connaissent à peine l'anglais, n'en ressentent pas le besoin, et vivent en autarcie. La seule exception réside dans la bourgeoisie acadienne qui réussit à se former et à s'assimiler aux autres *Français*³².

La communauté cadienne ne se mêle d'abord donc pas aux autres groupes en présence, ne s'investit pas dans les décisions quant à l'avenir du territoire qu'elle occupe partiellement ni dans les questions reliées aux revendications identitaires et linguistiques propulsées par les Créoles. L'isolement, de même que son refus de s'engager, pourraient bien entendu être à l'origine de la discrimination faite par les groupes dominants à son endroit. Au fil des siècles toutefois, la venue d'autres

³² Patrick GRIOLET, *Cadjins et créoles en Louisiane. Histoire et survivance d'une francophonie*, Paris, Payot, 1986, p. 65. L'auteur souligne.

contingents d'immigrants lui forcera quelque peu la main et aura pour effet de l'initier à l'apport culturel de l'Autre et à d'autres langues. Les groupes nouvellement arrivés étant peu nombreux par rapport aux Cadiens, et encore moins nombreux face aux Américains, s'installent eux aussi en retrait, parmi les Cadiens et adoptent progressivement le français, comme l'affirme Louis-Jacques Dorais :

La langue commune à tout ce monde est le français. Même les immigrants non francophones (qu'ils soient américains, irlandais ou italiens) finissent par le parler, leurs descendants abandonnent même, le plus souvent, le langage d'origine de leurs parents. C'est ce qui explique qu'à l'heure actuelle, on trouve en Louisiane des familles Reed, Tate, Ortego ou Calegari qui se considèrent comme aussi francophones que les Thibodeaux ou les Vidrine³³.

Avec les mariages interethniques, les francophones non-acadiens de Louisiane, y compris les Créoles de la haute société néo-orléanaise, deviennent peu à peu à leur tour des Cadiens :

Ce n'est donc que par extension et parce que leur groupe a joué un rôle assimilateur, en particulier du fait de sa fécondité démographique, que les Acadiens de Louisiane ont fini par cimenter l'ensemble des « Français » de Louisiane. Par suite des mariages entre les membres de diverses communautés, presque chaque « Français » de Louisiane compte quelque Acadien parmi ses ancêtres, y compris bon nombre de Créoles de la Nouvelle-Orléans³⁴.

Les nouveaux groupes, ne pouvant pas se mesurer à la collectivité anglo-américaine, ont donc été avalés en quelque sorte par le groupe cadien, qui a grossi par le fait même ses rangs et augmenté son influence au plan culturel.

Cette assimilation opérée par les Cadiens ne s'est toutefois pas produite sans répercussion sur l'identité de la communauté qui, du fait de ces apports culturels nouveaux, à la façon d'un superstrat, n'a pas été sans subir de profonds changements. Tout au long du XIX^e siècle, l'identité cadienne évolue, sous l'influence des nouvelles cultures avec lesquelles elle entre en contact et, peu à peu, en vient à se différencier de

³³ Louis-Jacques DORAIS, « Diglossie, bilinguisme et classes sociales en Louisiane », *art.cit.*, p. 73.

³⁴ Patrick GRIOLET, *Mots de Louisiane. Étude lexicale d'une francophonie*, Paris, L'Harmattan, 1986, p. 40.

l'identité exclusivement acadienne de ses ancêtres. Richard Guidry fait à ce sujet un bel inventaire des partages culturels nouveaux qui s'instaurent entre les différents groupes en contact:

Dans ces régions, alors isolées et inhospitalières, ils reconstituèrent une société rurale proche de celle qu'ils avaient connu [*sic*] dans la vieille Acadie, avec cependant de nombreuses différences dues à l'adaptation à leur nouvel environnement [*sic*]. Ils empruntèrent aux autres ethnies de la région vocabulaire, cuisine, folklore, coutumes, musique et danse et créèrent, à partir de ce mélange de culture française, espagnoles, anglaise, irlandaise, Texane [*sic*] et noire, la culture cadienne d'aujourd'hui. Leur langue conserve le riche vocabulaire concret de leurs ancêtres acadiens et utilise des mots indiens, espagnols, africains ou anglais lorsque le vocabulaire de la Vieille Acadie ne répond plus aux besoins de la Nouvelle³⁵.

Il n'est donc pas étonnant que la dénomination *cadien* puisse à l'heure actuelle référer à l'ensemble des francophones situés sur le territoire louisianais et que la plupart d'entre eux se rattachent à celle-ci, même s'ils n'ont pas à proprement parler d'ancêtre acadien. Nous reviendrons sur cette caractéristique fondamentale de la culture cadienne en seconde partie, dans la section consacrée au tissage des caractéristiques culturelles et linguistiques définissant l'identité cadienne et ses particularités.

1.2 Interprétations de la variation du français en Louisiane

1.2.1 Le phénomène linguistique de la variation du français

Pour comprendre l'ensemble constitué par le français en Louisiane et par les autres français d'Amérique dans une perspective globale, il faut d'abord bien saisir le phénomène de la variation du français, que nous examinerons ici en nous inspirant de l'explication fournie par Claude Poirier, dans « Le français d'Amérique : une variété

³⁵ Richard GUIDRY, *C'est p'us pareil: monologues*, Lafayette, Center for Louisiana Studies, University of Southwestern Louisiana, 1982, p. vii.

maternelle distincte³⁶ », où l'auteur identifie la coexistence de deux variétés : la variété A et la variété B. La conception du français selon laquelle il existerait un centre, Paris, autour duquel graviteraient toutes les autres variétés de français doit d'abord être écartée pour laisser place à une autre interprétation. Le français de référence, celui que l'on trouve dans les ouvrages de référence pour la plupart publiés à Paris, est avant tout la langue d'une élite qui, au cours de la première moitié du XVII^e siècle, s'est investie de la mission de construire un modèle de langue exempt d'influences populaires et de régionalismes. Ce canon, qui correspond effectivement en principe à l'usage parisien, n'a fini par l'emporter sur les autres variétés européennes (française régionale, suisse et belge) que vers la fin du XIX^e siècle³⁷. Ce français correspond à la variété A. Or, le français avait été introduit en Amérique depuis au moins deux siècles au moment où la variété de référence prenait le pas sur les variétés françaises régionales, belge et suisse. Le français importé en Amérique, de par son appartenance à un stade antérieur de la langue, s'apparente toujours à l'heure actuelle à celui, fluctuant, qui avait cours en France au XVI^e siècle et qui était caractérisé par :

[une] créativité, [une] capacité d'adaptation, [un] esprit d'indépendance [...]. [...] D'autres facteurs doivent être pris en compte pour expliquer cette variation géographique, comme l'évolution en vase clos, la nécessité de nommer des réalités nouvelles et le contact avec d'autres langues (l'anglais, l'espagnol, le créole, sans oublier les langues amérindiennes qui sont à l'origine des premiers emprunts)³⁸.

À l'intérieur de cet ensemble, le français d'Amérique, qui constitue la variété B, se scinde traditionnellement en trois variétés : le français québécois ou laurentien, le français acadien et le français louisianais. Le français au Québec a eu cet avantage par rapport aux deux autres variétés qu'il a été durant son histoire celui qui regroupait le plus grand nombre de locuteurs. Il va donc sans dire que son évolution s'est réalisée

³⁶ Claude POIRIER, « Le français d'Amérique : une variété maternelle distincte », dans *Québec français*, n° 154 (été 2009), p. 39-41.

³⁷ *Ibid.*, p. 39.

³⁸ *Ibid.*, p. 40.

différemment des français acadien et louisianais, qui n'ont pas connu une uniformisation comparable à celle qui s'est produite dans la variété québécoise. En effet,

[m]algré les obstacles qui ont marqué le cheminement politique des Québécois depuis la cession du Canada aux Anglais (1763), le français du Québec a évolué dans des conditions plus favorables que ceux de l'Acadie et de la Louisiane, en raison du nombre plus élevé de ses locuteurs et de leur concentration sur un espace continu³⁹.

Le français d'Amérique du Nord n'obéit pas à un standard bien défini. Ainsi, en Acadie, et à plus forte raison en Louisiane, plusieurs usages différents cohabitent et varient d'une ville à l'autre, d'une paroisse à l'autre. La réalisation du [ʒ] en [h] ([he] pour [ʒe] «j'ai»), par exemple, est une variante propre au parler du Bassin Lafourche, en Louisiane. La variété louisianaise est la plus touchée des trois par cette non-standardisation de la langue, « [l]e français cadjin n'[étant] pas totalement homogène d'un bout à l'autre de l'Acadiana⁴⁰ », ce qui classe le français louisianais forcément à un pôle, le Québec apparaissant à l'autre extrémité et l'Acadie figurant au centre. Si la capacité d'invention et d'adaptation du français cadien est son principal atout, « la diversité des usages, quand en plus elle s'accompagne d'un éparpillement des locuteurs dans l'espace, pose [en revanche] un défi pour sa stabilité⁴¹ », sans parler de la concurrence avec l'anglais. Le français louisianais constitue avec une telle perspective une variété foncièrement différente des français européens, qui ne s'évalue pas en regard d'une norme restée pour elle discordante depuis ses premières décennies sur le continent.

³⁹ *Ibid.*, p. 41.

⁴⁰ Robert A. PAPAN et Kevin J. ROTTET, « Le français cadjin du bassin Lafourche : sa situation sociolinguistique et son système pronominal », dans DUBOIS, Lise et Annette BOUDREAU, *Les Acadiens et leur(s) langue(s) : quand le français est minoritaire. Actes du colloque*, Moncton (N.-B.), Éditions d'Acadie, 1997, p. 237.

⁴¹ Claude POIRIER, « Le français d'Amérique : une variété maternelle distincte », *art.cit.*, p. 41.

1.2.2 Délimitation géographique du français parlé en Louisiane

Le français n'est pas parlé partout en Louisiane. La grande majorité des locuteurs se concentre à l'intérieur d'une région située au sud de l'État.

L'Acadiana (connu aussi sous le nom de *Cajun Country* et de *French Triangle*) comprend une vingtaine de paroisses du sud de la Louisiane (la paroisse est la division administrative de l'état [*sic*] de la Louisiane, correspondant au *county* de tous les autres états [*sic*] américains)⁴².

La désignation géographique d'Acadiana, reconnue officiellement par le pouvoir législatif louisianais en 1997, concerne encore à ce jour les lieux où les Acadiens déportés se sont implantés de 1755 à 1785⁴³. Les francophones qui s'y trouvent ne sont toutefois pas tous de descendance acadienne, car quelques-unes des paroisses qui composent le triangle de l'Acadiana, notamment celles d'Évangéline, des Avoyelles et de la Pointe-Coupée, ont été, comme nous l'avons déjà mentionné, peuplées également par des populations francophones non acadiennes⁴⁴.

1.2.3 Variétés linguistiques associées au français de la Louisiane et leurs caractéristiques

On distingue traditionnellement les groupes de francophones en Louisiane selon deux critères : l'origine ethnique et le type de français utilisé. Trois variétés linguistiques sont ainsi associées à la situation du français en Louisiane : le français colonial, le français cadien et le créole louisianais, appelé aussi *gombo*.

⁴² Robert A. PAPAN et Kevin J. ROTTET, « Le français cadien du bassin Lafourche : sa situation sociolinguistique et son système pronominal », *art.cit.*, p. 233.

⁴³ Jacques LECLERC, *L'aménagement linguistique dans le monde*, [en ligne]. <http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/amnord/louisiane-2historique.htm> [Site consulté le 17 février 2011].

⁴⁴ Michael D. PICONE, « Le français louisianais hors de l'Acadiana », dans *Revue de l'Association canadienne de linguistique appliquée*, vol. 9, n° 2, p. 229.

Selon Michael D. Picone et Albert Valdman le français colonial serait le français parlé par les premiers colons d'origine européenne venus habiter la Louisiane et la grande région septentrionale scindée en son centre par le fleuve du Mississippi. On estime que ce français a eu cours en Louisiane depuis la fin du XVII^e siècle jusqu'à la cession de la Louisiane à l'Espagne en 1763. On connaît mal la façon dont il était parlé sur le territoire pendant cette période. À cause du faible nombre de locuteurs du français situés à l'extérieur du triangle de l'Acadiana et de l'influence notable de la variété cadienne, que nous verrons un peu plus loin, sur le français en général en Louisiane, il ne subsiste à l'heure actuelle que peu de traces du français colonial, comme l'indique le site du Département d'études francophones de la Louisiana State University, à Lafayette :

Though linguists at one time distinguished between « colonial » French, Acadian French and Creole French, the general consensus today is that colonial and Acadian French have melded to a great degree into a « Cajun » variety which can be distinguished from Creole⁴⁵.

Après 1763, l'arrivée de Français plus aisés intéressés par l'essor économique de la région introduit une autre variété de français en Louisiane : le français de plantation. Ces peuples étaient pour la plupart de riches détenteurs de plantations, comme l'expliquent Picone et Valdman :

Il se forma à la Nouvelle-Orléans, sur les bords du Mississippi de Donaldsonville à la Pointe Coupée et le long des bayous Tèche et Terrebonne ainsi que de la rivière des Cannes, une élite de propriétaires terriens formée principalement des Créoles blancs mais aussi des Créoles de couleur et des Acadiens. La prospérité aidant, les membres de cette élite envoyaient leurs fils (et moins souvent leurs filles) suivre des études en France ou engagèrent des tuteurs et gouvernantes maîtrisant le « bon » français⁴⁶.

⁴⁵ Department of French studies, Louisiana State University, *Cajun French definition* [en ligne]. [http://appl003.lsu.edu/artsci/frenchweb.nsf/\\$Content/Cajun+French+Definition?OpenDocument](http://appl003.lsu.edu/artsci/frenchweb.nsf/$Content/Cajun+French+Definition?OpenDocument) [Site consulté le 20 février 2011].

⁴⁶ Michael D. PICONE et Albert VALDMAN, « La situation du français en Louisiane », dans Albert VALDMAN, Julie AUGER et Deborah PISTON-HATLEN, *Le français en Amérique du Nord : état présent*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005, p. 148.

Cette variété s'est éteinte après la Guerre de Sécession, alors que les détenteurs de plantation, ruinés, ont trouvé refuge en France ou encore ont intégré la classe dominante anglophone de la Nouvelle-Orléans. C'est la raison pour laquelle le français de plantation ne figure pas dans la liste des variétés ayant significativement influencé le français actuel en Louisiane.

La seconde variété linguistique en Louisiane est le français cadien ou français acadien de la Louisiane.

Les locuteurs du cadjin sont les descendants d'Acadiens expulsés d'Acadie en 1755, ainsi que d'autres groupes de personnes qui ont été assimilés à l'héritage francophone de la Louisiane, à savoir plusieurs tribus d'Amérindiens, des immigrants allemands et hispanophones, des Afro-Américains et un grand nombre d'immigrants francophones venus directement de France pendant le XIX^e siècle⁴⁷.

Cette variété, arrivée en Louisiane au XVIII^e siècle, est de loin la mieux représentée des trois. À l'exception d'emprunts issus des divers contacts linguistiques qu'il a connus, le lexique du français cadien s'apparente beaucoup à celui du français acadien. Ce dernier doit une large part de son lexique aux français régionaux de provinces de l'ouest de la France, comme l'indique Yves Cormier dans l'introduction du *Dictionnaire du français acadien*⁴⁸ :

Les premières familles qui se sont établies en Acadie sous les auspices du sieur d'Aulnay sont issues de plusieurs régions françaises, mais les efforts de recrutement étant effectués dans certaines régions plus spécifiques, il semble qu'un grand nombre de ces ménages soit venu de l'ouest de la France, principalement du Poitou et de la Saintonge. [...] Ce haut pourcentage a forcément eu une incidence sur les caractéristiques culturelles de la communauté acadienne, notamment sur son parler, et permet par ailleurs d'expliquer les différences que l'on observe entre les communautés acadienne et québécoise sur le plan de la langue, puisque moins du tiers de la descendance québécoise est issue de cette région française. [...] La Louisiane joue un rôle non négligeable dans la vitalité du lexique acadien en Amérique du Nord. Longtemps isolés de leurs racines acadiennes, les Louisianais ont conservé des termes qui aujourd'hui ont presque disparu des provinces de l'Atlantique, et qu'il faut aller dénicher dans certaines régions isolées, derniers bastions d'une partie du patrimoine lexical acadien. Nous avons répertorié, par

⁴⁷ Robert A. PAPEN et Kevin J. ROTTET, « Le français cadjin du bassin Lafourche : sa situation sociolinguistique et son système pronominal », *art.cit.*, p. 234.

⁴⁸ Yves CORMIER, *Dictionnaire du français acadien*, Montréal, Fides, 1999.

exemple, une trentaine d'acadianismes du sud-ouest de la Nouvelle-Écosse dont on n'a pu retrouver d'autres traces qu'en Louisiane (ex. : *embaucher* [« commencer à travailler »], *niger* [« faire son nid »], *pienque* [« geai bleu »])⁴⁹.

La Louisiane francophone réunit donc, d'après le témoignage de Patrick Griolet :

des pêcheurs, des trappeurs ou de simples employés américains [qui] continuent à parler un patois [sic] à beaucoup d'égards beaucoup plus proche de celui des paysans de Molière que ne l'est le français parlé de nos jours à Paris. On entend des Indiens parler avec l'accent du Poitou. On écoute un *sheriff* expliquer en roulant bien les « r » qu'il est « paré pour naviguer avec son embarcation » (prêt pour partir en voiture)⁵⁰.

Outre son héritage attribuable à l'ouest de la France, le français cadien comprend naturellement un apport linguistique considérable provenant de l'anglo-américain.

La troisième variété linguistique associée à la situation du français en Louisiane est le créole louisianais. Le terme *créole* est polysémique en français louisianais, notamment parce qu'il a connu une évolution singulière depuis la fondation de la Louisiane jusqu'à aujourd'hui. Tel que l'explique Robert Chaudenson à propos de la diversité culturelle en Louisiane :

Un des signes de cette diversité est, en Louisiane même, les conflits permanents autour de la signification du terme « créole » quand on l'applique aux individus; ils s'expliquent par le fait que les uns, à la Nouvelle-Orléans surtout, ont conservé un sens proche de celui des Antilles et qu'a longtemps retenu la tradition lexicographique française (« individu de race blanche né aux Colonies »), tandis que dans l'Ouest de la Louisiane, le terme a un sens différent, peut-être introduit par les colons de Saint-Domingue et conduisant à qualifier de « créoles » des Noirs ou des personnes « de couleur »⁵¹.

Quelques décennies après l'établissement de la colonie, le commerce en Louisiane commence à fleurir grâce à l'importation d'esclaves de Saint-Domingue. Cette population, comme le mentionne Becky Brown, détenait en plus d'une part

⁴⁹ *Ibid.*, p. 14 et 29. Les définitions répertoriées ici sont également tirées de cet ouvrage.

⁵⁰ Patrick GRIOLET, *Cadjins et créoles en Louisiane, op.cit.*, p. 104.

⁵¹ Robert CHAUDENSON, « Les français d'Amérique ou le français des Amériques : genèse et comparaison », dans Robert FOURNIER et Henri WITTMAN, *Le français des Amériques*, Trois-Rivières, Presses Universitaires de Trois-Rivières, 1995, p. 6.

culturelle d'origine caribéenne un important héritage linguistique et culturel provenant d'Afrique: « The slaves brought with them the languages and culture of Africa, as well as influences from having lived in the Caribbean⁵². » La langue en usage dans les plantations des Caraïbes s'est donc développée comme un compromis entre les propriétaires des exploitations et les esclaves, une koinè composée majoritairement du lexique du français et de la morphologie simplifiée des langues africaines. Le lexique de ces dernières n'a pas participé pour beaucoup au français louisianais, de par leur statut de substrat par rapport au français. En effet, tel qu'expliqué par Robert Chaudenson⁵³, ce sont les esclaves qui ont dû se soumettre à l'apprentissage de la langue de leurs maîtres, l'adstrat français, qui faisait autorité à l'époque. Déjà à ce moment, la langue employée dans l'espace caribéen pouvait être appelée créole. La présence de ces esclaves venus se réfugier en Louisiane, déjà considérable, s'accroît lors de la rébellion de Saint-Domingue, comme le signale Becky Brown :

After the rebellion in Saint-Domingue between 1791 and 1810, slaves arrived in Louisiana, at which point they entered into the plantation system. The language that evolved out of the planter/slave contact situation was a creole variety now known as Louisiana French Creole⁵⁴.

Avec ce clivage sociétal nouveau, le terme *créole* s'utilisera dorénavant, à partir du début du XIX^e siècle, pour désigner à la fois une classe sociale et un système linguistique en particulier, celui des esclaves des plantations. Les échanges avec l'Europe étant considérablement réduits à l'époque, en comparaison avec les débuts de la colonie, la société louisianaise du temps ne comptait alors plus beaucoup d'habitants nés en Europe par rapport au reste de sa population. L'opposition non-européen/européen ne subsistant pour ainsi dire plus, le sens premier de *Créole* tomba en effet en désuétude pour faire place à celui, plus spécifique, qu'on lui attribue à

⁵² Becky Brown, « The social consequences of writing Louisiana French », *art. cit.*, p. 70.

⁵³ Robert CHAUDENSON, « Les français d'outre-mer », dans Jacques CHAURAND, *Nouvelle histoire de la langue française*, Paris, Seuil, 1999, p. 345-375.

⁵⁴ *Idem.*

l'heure actuelle en études franco-louisianaises, de locuteur de la variété du créole louisianais. Louis-Jacques Dorais pousse l'interprétation plus loin en attribuant le phénomène à une perception xénophobe des vaincus de la Guerre de Sécession :

L'ancienne classification, qui opposait les Américains à l'ensemble des Créoles, qu'ils soient blancs, noirs ou de couleur, n'a en effet pas survécu à la guerre de Sécession. Pour les vainqueurs nordistes, il est impensable qu'une même catégorie (les Créoles) puisse regrouper à la fois des Blancs et des Noirs. Ils imposent donc leur propre vision des choses, qui divise la société en deux groupes raciaux bien distincts⁵⁵.

Le créole louisianais n'est pas une variété de français. Il s'agit d'une langue à part entière, hybride, dont la base lexicale est grandement attribuable au français, mais dont la morphologie, simplifiée, s'apparente davantage aux langues africaines. « Parlé dans les vieilles régions de plantations (Bas-Mississippi, Saint-Martinville, Bayou Têche), surtout par les descendants des esclaves noirs (mais aussi par quelques Blancs), il est assez éloigné du français standard⁵⁶. » Issue de la pratique de l'esclavage, qui débute dès les premières décennies qui suivent la prise de possession de la Louisiane par Cavelier de la Salle, cette variété fait son apparition bien avant la variété acadienne. Jusqu'à l'abolition de l'esclavage, conclusion de la Guerre de Sécession en 1865, les locuteurs du créole appartiennent à un niveau inférieur de la société. Par la suite, ils prennent une place beaucoup plus importante au sein de la hiérarchie sociale, particulièrement à la Nouvelle-Orléans, les riches planteurs désormais ruinés étant pour la plupart retournés en Europe. Leur influence est non négligeable, surtout en ce qui concerne les traditions orales en Louisiane et, parmi celles-ci, la musique en particulier.

1.2.4 L'influence de l'anglais

Si l'influence de l'anglais s'est exercée en Louisiane en étroite relation avec les changements opérés au cours de l'histoire et des impacts qu'ont eus ces changements

⁵⁵ Louis-Jacques DORAIS, « Diglossie, bilinguisme et classes sociales en Louisiane », *art.cit.*, p. 80.

⁵⁶ Louis-Jacques DORAIS, « Les francophones de la Louisiane : problèmes sociolinguistiques », dans *Anthropologie et sociétés*, vol. 2, n° 2, 1978, p. 159.

sur la société américaine de façon générale, cette influence se perçoit surtout aujourd'hui en lien avec les différentes tranches d'âge des locuteurs francophones. En effet, il ne faut pas oublier que les premières répercussions du contact avec l'anglais sur la langue française en Louisiane se sont d'abord fait sentir auprès d'une population « dont le français était la langue dominante⁵⁷ », celle de la Louisiane du XIX^e siècle. Les mots de l'anglais apparaissent souvent déformés par les locuteurs du français de l'époque ; ils adaptent phonétiquement et phonologiquement les emprunts au système linguistique du français. Ainsi, trouve-t-on en Louisiane des mots tels que *carencro* pour « vautour » ou encore, péjorativement⁵⁸, pour « individu de race noire », *mèche* pour « marais », *barrière en péline* pour « clôture à palissade », *lampe à coloïe* pour « lampe à pétrole lampant », qui viennent respectivement des mots de l'anglais *carrion-crow*, *marsh*, *paling* et *coal oil*. Ce comportement linguistique s'apparente à celui d'un locuteur partiellement bilingue, voire celui d'un locuteur unilingue, dont la compétence linguistique en français dépasse largement celle de l'anglais. Patrick Griolet l'identifie comme un processus « d'assimilation par le tissu linguistique, qui attest[e] le dynamisme néologique d[u français louisianais] en face de l'anglais et [d]e processus de différenciation avec le français de France – en somme [de] genèse d'une langue distincte⁵⁹ », comme cela s'est produit, notamment, au Québec jusque vers la moitié du XX^e siècle⁶⁰.

⁵⁷ Michael D. PICONE et Amanda LAFLEUR, « La néologie et les anglicismes par tranches d'âge en français louisianais », dans Danièle LATIN et Claude POIRIER [dir.], *Contacts de langues et identités culturelles. Perspectives lexicographiques, Actes des quatrièmes Journées scientifiques du réseau « Étude du français en francophonie »*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p. 15.

⁵⁸ Marque d'usage attribuée à ce sens dans Albert VALDMAN et Kevin J. ROTTET, *Dictionary of Louisiana French : as spoken in Cajun, Creole, and American indian communities*, 2010, sous *carencro*.

⁵⁹ Patrick GRIOLET, *Cadjins et créoles en Louisiane. Histoire et survivance d'une francophonie*, op.cit., p. 304.

⁶⁰ Chantal BOUCHARD, « Une obsession nationale : l'anglicisme », dans *Recherches sociographiques*, vol. 30, n°1(1989), p. 67-90.

Si le français en Louisiane d'autrefois avait conservé la capacité d'assimiler les mots anglais, celui qui a cours dans le moment adopte plutôt la stratégie inverse. À partir de 1916, l'obligation de fréquenter l'école, qui rappelons-le n'est dispensée qu'en anglais, a un effet dévastateur sur le contingent francophone du sud de la Louisiane. L'instruction obligatoire, de même que l'hégémonie économique et sociale américaine, contribue à diminuer la compétence linguistique de toute une génération de francophones. Alors que la compétence des locuteurs en français va en s'amenuisant, celle en anglais va, elle, cela va de soi, en augmentant. Les francophones de la Louisiane du XX^e siècle se répartissent donc suivant un continuum qui passe du locuteur bilingue au locuteur unilingue anglais, dont la compréhension du français n'est sans doute pas nulle, mais dont la capacité à s'exprimer est nettement inférieure à celle des locuteurs bilingues. Les emprunts à l'anglais s'introduisent en effet dans l'usage du français louisianais la grande majorité du temps sans connaître la moindre modification, et c'est de ce point de vue que l'on peut parler d'alternance codique. Des mots non-intégrés couramment employés en français louisianais tels que *gone* pour « mort (e) », *jug* pour « gourde, jarre », *opponent* pour « adversaire » ne posent généralement pas de problème d'intercompréhension d'une paroisse à l'autre. Pour Louis-Jacques Dorais, l'influence grandissante de l'anglais sur le français en Louisiane est due, en plus de ce que nous venons de présenter, à un changement profond et douloureux de la société :

En 1930 donc, même si le français reste encore solide dans les campagnes, il ne peut plus faire concurrence à l'anglais, qui pénètre maintenant partout et ne cesse de gagner du terrain à ses dépens. Cette dominance de la réalité américaine s'appuie sur une nouvelle interprétation de la réalité ethnique louisianaise, qui vient idéologiquement justifier l'infériorité des francophones ruraux et des créolophones. [...] Cette vision s'implantera peu à peu dans toutes les couches sociales, à mesure que le système d'éducation et les média d'information américains pénétreront la population louisianaise⁶¹.

⁶¹ Louis-Jacques DORAIS, « Diglossie, bilinguisme et classes sociales en Louisiane », *art.cit.*, p. 80.

Selon Patrick Griolet, la conversion de la Louisiane à l'anglais s'explique surtout par la cession des contacts avec l'Acadie et par la nécessité d'une langue commune :

On voit donc que l'enchevêtrement linguistique de la Louisiane francophone rendait nécessaire une langue commune. La société créole de la Nouvelle-Orléans étant elle-même en déclin, et trop isolée de la société acadienne, c'est la langue anglaise qui allait remplir ce rôle⁶².

1.3 La renaissance du français en Louisiane

1.3.1 Le français cadien comme phénomène littéraire et politique

À partir du moment où Robert Cavelier de la Salle prit possession, en 1682, du territoire qu'il baptisa la Louisiane, en hommage au roi de France Louis XIV, les écrits en Louisiane sont essentiellement des récits de voyage et des œuvres historiques. Ces récits s'inspirent pour la plupart de la faune et de la flore du Nouveau Monde, ainsi que des us et coutumes des autochtones présents sur le territoire. Ce n'est que lors de la période de la domination espagnole, de 1762 à 1800, qu'on trouve les premières œuvres écrites dans un but littéraire. Il s'agit de deux poèmes, probablement écrits vers 1779 par Julien de Lallande Poydras⁶³, un homme riche et cultivé né à Nantes, en France. Les deux poèmes sont le reflet d'un usage standard de la langue.

Le premier périodique, *Le Moniteur de la Louisiane*, ne fait son premier tirage qu'en 1795, soit plus d'un siècle après la prise de possession de la Louisiane par la France. Il ne traite que des affaires de la colonie et ne publie pas de littérature. La première pièce de théâtre, intitulée *La fête du petit blé* (ou *l'héroïsme de Poucha-*

⁶² Patrick GRIOLET, *Cadjins et créoles en Louisiane. Histoire et survivance d'une francophonie*, op.cit., p. 68.

⁶³ Julien LALLANDE DE POYDRAS, « La prise du morne de Bâton Rouge », dans Dana KRESS, Margaret E. MAHONEY et Rebecca SKELTON, *Anthologie de poésie louisianaise du XIX^e siècle*, Shreveport, Éditions du Tintamarre, 2010, p. 15.

*Houmma*⁶⁴), fut écrite en 1809 par le Français Paul Leblanc de Villeneuve, après la vente de la Louisiane par Napoléon Bonaparte aux États-Unis en 1803. Il s'agit d'une tragédie néo-classique, rédigée comme les poèmes de Poydras dans un français standard, exempt de régionalismes.

Tout au long du premier siècle de sa fondation, la colonie peine à se développer, notamment à cause des conditions primitives et difficiles qu'on y vit alors. Les colons capables de s'exprimer en français à cette époque sont pour la plupart d'entre eux nés en France et se considèrent donc *français*. La littérature louisianaise, à ce moment encore largement inspirée des canons littéraires de la France du XVII^e et XVIII^e siècles, se limite à l'emprunt du style classique de Racine et de la plume romantique de Châteaubriand. Rappelons enfin que les Acadiens n'arrivent en Louisiane qu'entre 1755 et 1785⁶⁵ et que la venue des Créoles d'Haïti ne commence que vers 1803, deux influences dont les conséquences ont été majeures sur le français cadien d'aujourd'hui, mais dont l'écho n'a pu se répercuter dans les textes de Julien Poydras et de Paul-Louis Le Blanc de Villeneuve.

Avant la Guerre de Sécession (1861-1865), il existait en Louisiane un groupe de gens dits de couleur libres. À ne pas confondre avec la classe dominante des colons français, les gens de couleur libres n'appartenaient pas non plus à la classe sociale des esclaves. Cette dernière classe, qui se situait au dernier rang de la société de la Louisiane de l'époque, n'englobait pas les gens de couleur libres, pour la raison que, comme leur nom l'indique, ils n'étaient pas réduits en esclavage. Le groupe des gens de

⁶⁴ Paul LEBLANC DE VILLENEUFVE, *La fête du petit blé*, dans Dana KRESS, Margaret E. MAHONEY et Rebecca SKELTON, *Anthologie de poésie louisianaise du XIX^e siècle*, op.cit., p. 22-67.

⁶⁵ Jacques LECLERC, *L'aménagement linguistique dans le monde*, [en ligne]. <http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/amnord/louisiane-2historique.htm> [Site consulté le 17 février 2011].

couleur libres était constitué de « planteurs, de membres de professions libérales et d'artistes⁶⁶ » et composait une part considérable de la bourgeoisie néo-orléanaise du XIX^e siècle. Plusieurs d'entre eux envoyèrent leurs enfants accomplir des études à Paris ou s'exilèrent eux-mêmes en France et y poursuivirent de brillantes carrières de dramaturges ou de chefs d'orchestre. Quelques-uns revinrent en Louisiane et publièrent de la poésie inspirée du courant romantique, à son apogée en France au XIX^e siècle. Ils fondèrent par ailleurs la plupart des quotidiens francophones de l'époque. Parmi ce groupe d'écrivains, on trouve Armand Lanusse, qui fut directeur des *Cenelles* lors de sa fondation en 1845, et Camille Thierry⁶⁷.

Les Cadiens, à la même époque, demeurent quant à eux isolés dans les bayous et ne tentent pas de s'établir à la Nouvelle-Orléans, comme le signalent Allain et Ancelet :

Établis d'abord [vers la fin du XVIII^e siècle] le long du Mississipi et dans le territoire des Attakapas dont une partie forme aujourd'hui la paroisse Saint-Martin, les Acadiens petit à petit s'éloignèrent des terres déjà peuplées et se retranchèrent derrière une barrière quasi impénétrable de marécages, de marais, de bayous, loin des Créoles francophones aussi bien que des « Américains⁶⁸ ».

La ville de la Nouvelle-Orléans incarne donc plutôt la place forte de la bourgeoisie française administrative et des gens de couleur libres. Il est évident par ailleurs que le français parlé par les Cadiens au XIX^e siècle, hérité du français acadien du XVII^e siècle, ne ressemblait pas au français des Créoles blancs et que, même si la communication s'avérait certainement possible entre les deux groupes, il subsistait vraisemblablement de nombreuses différences entre les deux dialectes. À propos de la notion de dialecte, nous l'envisageons selon la définition proposée par Laurent Santerre dans son article

⁶⁶ Mathé ALLAIN et Barry J. ANCELET, *Anthologie. Littérature française de la Louisiane*, Bedford, N.H., National Materials Development Center for French, 1981, p. 7.

⁶⁷ Armand LANUSSE, « Un frère au tombeau de son frère », dans Dana KRESS, Margaret E. MAHONEY et Rebecca SKELTON, *Anthologie de poésie louisianaise du XIX^e siècle*, op.cit., p. 186; Camille THIERRY, « Le suicide », dans Dana KRESS, Margaret E. MAHONEY et Rebecca SKELTON, *Anthologie de poésie louisianaise du XIX^e siècle*, op.cit., p. 191.

⁶⁸ Mathé ALLAIN et Barry J. ANCELET, *Anthologie. Littérature française de la Louisiane*, op.cit., 1981, p. 7.

« Le français québécois : langue ou dialecte⁶⁹ ? », soit : « toutes les variétés de français et [...] toutes les variétés de toute langue. [...] Les langues se divisent [...] en dialectes; il n'y a rien de péjoratif à parler un dialecte; chacun parle un dialecte et du même coup il parle une langue⁷⁰. » Descendants des cultivateurs des terres de l'Acadie, eux-mêmes héritiers d'une tradition agricole majoritairement poitevine, ni les Cadiens ni leurs ancêtres n'avaient probablement à ce jour établi de liens directs avec Paris et sa société littéraire. Si leur langue était bel et bien du français, elle n'en contenait pas moins plusieurs régionalismes et tournures qui n'ont eu cours que dans les provinces de France ou dans la capitale culturelle qu'un certain temps ou encore, dans une proportion moindre, qui n'y ont carrément jamais existé. On peut aisément imaginer le clivage qui devait s'opérer entre le parler du Cadien dont le français était la langue maternelle, l'écrivain de couleur libre de la Nouvelle-Orléans qui avait fait ses études à Paris et la seconde génération des Français venus s'établir en Louisiane pour l'administrer. L'absence d'instruction pourrait également figurer parmi les causes du silence des Cadiens sur la scène littéraire à cette époque.

Après la Guerre de Sécession, plusieurs mouvements de population s'enclenchent. Une vague d'immigration créole provenant d'Haïti déferle, plusieurs riches familles françaises désormais ruinées retournent en France ou dans une autre colonie française, et les Américains, groupe d'anglophones ayant considérablement gagné en nombre depuis l'indépendance des treize colonies, prennent de plus en plus d'importance dans la vie économique, sociale et culturelle de la Nouvelle-Orléans et, à plus grande échelle, de la Louisiane. Les conséquences de la vente de la Louisiane aux États-Unis en 1803 commencent à ce moment à peser. « La langue française perdait

⁶⁹ Laurent SANTERRE, « Le français québécois : langue ou dialecte ? », dans *Québec français*, n° 41 (mars 1981), p. 26-28.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 26.

pied petit à petit dans les villes, remplacée par la langue des affaires et du gouvernement⁷¹. » Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer à la suite de cette perte de vitesse du français, c'est précisément à cette époque que paraissent le plus d'œuvres littéraires franco-louisianaises depuis les débuts de la colonie. Avec l'apparition de poètes tels qu'Adrien Rouquette⁷², de romanciers comme Alfred Mercier⁷³, de critiques tels qu'Alcée Fortier⁷⁴ (qui fut d'ailleurs président de la *Modern Language Association*) et d'historiens comme Henri Vignaud, le pari de la création d'un champ littéraire⁷⁵ et, plus largement culturel, prend à ce moment de l'histoire de la Louisiane un tournant décidément plus positif.

Les écrivains de cette époque, à l'image des gens de couleur libres que nous venons d'évoquer, viennent tous de familles françaises établies à la Nouvelle-Orléans et ont tous séjourné ou étudié à Paris. Il va sans dire que leurs écrits, la poésie que publie *L'Athénée louisianais* en témoigne, sont le reflet de ces échanges ininterrompus et de l'influence de la capitale culturelle. On ne peut donc pas parler encore à ce stade de littérature cadienne. Quelques années plus tard, toutefois, ce qui venait tout récemment de se construire s'écroule abruptement, avec la mort des piliers de ce champ nouveau. L'absence de relève et l'essoufflement du français au profit de l'anglais rattrape en effet cette culture nouvellement restituée. La génération suivante des francophones de la

⁷¹ Mathé ALLAIN et Barry J. ANCELET, *Anthologie. Littérature française de la Louisiane*, op.cit., 1981, p. 77.

⁷² Adrien ROUQUETTE, « Mokeur Shanteur », dans Dana KRESS, Margaret E. MAHONEY et Rebecca SKELTON, *Anthologie de poésie louisianaise du XIX^e siècle*, op.cit., p. 248.

⁷³ Alfred MERCIER, « Étude sur la langue créole en Louisiane » (extrait), dans Dana KRESS, Margaret E. MAHONEY et Rebecca SKELTON, *Anthologie de poésie louisianaise du XIX^e siècle*, op.cit., p. 232.

⁷⁴ Alcée FORTIER, « La chanson de Roland », dans Dana KRESS, Margaret E. MAHONEY et Rebecca SKELTON, *Anthologie de poésie louisianaise du XIX^e siècle*, op.cit., p. 235.

⁷⁵ Formulation empruntée à Olivier MARTEAU, « Une littérature minoritaire francophone dans le sud de la Louisiane : le pari de la création d'un champ littéraire (1980-2006) », thèse de doctorat en littératures franco-américaines, Lafayette, University of Louisiana at Lafayette, 2007, 325 f.

Nouvelle-Orléans adopte majoritairement l'anglais et, à peine célébré, le français disparaît pour ainsi dire de la littérature louisianaise jusqu'en 1976.

Au début du XX^e siècle, la grande majorité des locuteurs du français en Louisiane sont des Cadiens, demeurés, comme nous l'avons déjà signalé, depuis le début de la colonie silencieusement cantonnés dans les bayous. Le groupe s'est toutefois modifié au fil des siècles. S'ils ne descendent pas tous d'Acadiens, comme c'est le cas chez les Houmas, un groupe d'autochtones du Nouveau Monde, ou encore chez les Créoles noirs, ils se disent tout de même *Cadiens*. Ce phénomène est à l'origine de ce qu'on connaît aujourd'hui de l'État louisianais, dont la caractéristique culturelle la plus manifeste et la plus connue s'avère son métissage. La communauté cadienne se verra toutefois une fois de plus mise à l'épreuve. Dès 1864⁷⁶, le Comité d'Éducation de l'État de la Louisiane décrète l'interdiction de toute autre langue à l'exception de l'anglais dans les écoles publiques et on punit dorénavant les enfants qui transgressent cet interdit. En 1916, l'éducation devient obligatoire, ce qui incarne, selon Jacques Leclerc, l'élément déclencheur de l'épuisement du français dans la Louisiane du XX^e siècle : « [A]vec l'arrivée de l'éducation obligatoire au début du 20^e siècle, les Acadiens et les Créoles noirs restaient illettrés en français, apprenant à lire et à écrire seulement en anglais⁷⁷. » C'est dans ce contexte de perte de la langue, d'une part de leur identité, qu'un désir de revaloriser leur patrimoine pousse les Cadiens à s'exprimer, dans une langue qui est la leur : « Les Acadiens et les Créoles noirs, incapables d'écrire leur

⁷⁶ Louisiana Legislative Council, Constitution of 1864, Title XI: Public Education, art. 142, p. 583.

⁷⁷ Jacques LECLERC, *L'aménagement linguistique dans le monde*, [en ligne]. <http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/amnord/louisiane-3pol-lng.htm> [Site consulté le 20 février 2011].

langue maternelle, ont développé une vaste littérature orale qu'ils ont transmise de génération en génération à travers les années⁷⁸. »

1.3.2 Les conditions et le contexte d'une renaissance

La renaissance du français en Louisiane s'est faite d'abord au plan politique et ensuite au plan littéraire. En 1968, suite au constat selon lequel le français en Louisiane était sur le point de s'éteindre et après des revendications faites par James Domengeaux auprès des États louisianais et français, l'État de Louisiane crée le CODOFIL, soit le Conseil pour le développement du français en Louisiane. L'organisation a pour mission la valorisation de la langue française au sein de l'État américain, tel qu'indiqué sur le site Internet :

D'après l'Acte 409, le CODOFIL a le pouvoir de faire tout ce qui est nécessaire pour encourager le développement, l'utilisation et la préservation du français tel qu'il existe en Louisiane pour le plus grand bien culturel, économique et touristique pour l'état. [sic] [...] [L]a loi 408 prévoyant l'enseignement du français dans les cinq premières années des écoles primaires et les trois premières années des écoles secondaires, ainsi [que] la loi 259 exigeant que les universités et les collèges forment des enseignants qualifiés en français⁷⁹

Avec l'arrivée du CODOFIL, les idées en matière de politique linguistique changent visiblement et le gouvernement louisianais ne s'oppose plus au fait français, sans non plus y contribuer vraiment, car « [d]u point de vue strictement juridique, contrairement à une certaine croyance, il n'existe pas de loi actuelle déclarant le français comme langue officielle en Louisiane, pas plus que l'anglais d'ailleurs⁸⁰. » L'organisation reçoit toutefois un accueil mitigé de la part de la communauté franco-louisianaise, surtout en ce qui concerne ses partenariats avec la France en matière d'éducation. Les accords qui ont été créés pour encourager la venue d'enseignants d'origine française pour dispenser

⁷⁸ Mathé ALLAIN et Barry J. ANCELET, *Anthologie. Littérature française de la Louisiane, op.cit.*, 1981, p. 201.

⁷⁹ Conseil pour le développement du français en Louisiane (CODOFIL), [en ligne]. <http://www.codofil.org/francais/index.html> [Site consulté le 12 mars 2011].

⁸⁰ Jacques LECLERC, *L'aménagement linguistique dans le monde*, [en ligne]. <http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/amnord/louisiane-3pol-lng.htm> [Site consulté le 17 février].

une éducation en français en Louisiane ont en effet été maintes fois critiqués, principalement parce qu'ils ont eu pour conséquence d'édicter la variété hexagonale. Malgré son souhait de contribuer à la valorisation du français en Louisiane, le CODOFIL a plutôt importé un modèle linguistique étranger auquel les locuteurs cadiens ne pouvaient s'associer.

À l'écart des actions du CODOFIL s'instaurent plusieurs initiatives, dont la création de festivals de musique et de poésie cadiennes dans les années 1970, qui remportent un succès, même auprès des Anglo-américains. En 1978, lors de la première *Rencontre des francophones de l'Amérique du Nord*, Barry Jean Ancelet fait la lecture d'un poème de Zachary Richard, destiné à être mis en chanson, « La ballade de Beausoleil⁸¹ ». Le grand succès remporté par celui-ci enclenche par la suite plusieurs autres manifestations culturelles du même type en Louisiane, telles que les soirées Paroles et Musique, à Lafayette. Les Cadiens sont dorénavant à même de constater l'intérêt grandissant pour leur culture et leur langue d'expression, et c'est dans ce contexte que débute, à la fin du XX^e siècle, la renaissance du français en Louisiane.

⁸¹ Zachary RICHARD, « La ballade de Beausoleil », dans Barry Jean ANCELET [dir.], *Cris sur le bayou : naissance d'une poésie acadienne en Louisiane*, Montréal, Éditions Intermède (Coll. Poésie), 1980, p. 116.

Chapitre 2

Tissage de caractéristiques identitaires, linguistiques et littéraires en poésie cadienne

2.1 Prolégomènes à l'étude de la poésie contemporaine d'expression française en Louisiane

2.1.1 Bref historique de la littérature francophone de Louisiane de 1976 à nos jours

Si le mouvement de renaissance du français en Louisiane s'amorce en 1968 avec la création du CODOFIL, la renaissance littéraire francophone, elle, ne commence véritablement qu'en 1976. *Parti pris*, une revue politique et culturelle québécoise, fait paraître cette année-là le premier texte écrit en français cadien, *Lâche pas la patate : portrait des Acadiens de la Louisiane*⁸² de Revon Reed, une série de courts essais sur divers sujets culturels et sociaux. *Jean l'Ours et la fille du roi*⁸³, la première pièce de théâtre écrite en français cadien, est présentée en 1978 et ensuite publiée en 1979 par le Centre d'études louisianaises de l'University of Southwestern Louisiana. *Cris sur le bayou. Naissance d'une poésie acadienne en Louisiane*, un recueil collectif d'une importance capitale tant pour la renaissance littéraire que pour celle du fait français en Louisiane, paraît en 1980. Il s'agit du premier recueil de poésie entièrement écrit en français régional à paraître dans l'État louisianais. Il rassemble entre autres des poètes que l'on reconnaît aujourd'hui comme des acteurs importants du champ littéraire franco-louisianais, tels que Jean Arceneaux⁸⁴, Debbie Clifton, Émile Des Marais, Iry LeJeune et Zachary Richard. D'autres poètes reconnus pour leur implication dans la renaissance, tels que David Chéramie et Kirby Jambon, se manifestent dans les années suivantes (1997 pour Chéramie et 2006 pour Jambon). Pour Mathé Allain et Barry Jean Ancelet :

⁸² Revon J. REED, *Lâche pas la patate : portrait des Acadiens de la Louisiane*, Montréal, Parti pris (Coll. du Chien d'or), 1976, 143 p.

⁸³ Barry Jean ANCELET, *Jean l'Ours et la fille du roi*, Lafayette, Center for Louisiana Studies, University of Southwestern Louisiana, 1979, 23 p.

⁸⁴ Jean Arceneaux est le nom de plume employé par Barry Jean Ancelet.

Cette renaissance rappelle l'activité littéraire du XIX^e siècle, mais en diffère profondément car aujourd'hui ce que nous voyons n'est pas un mouvement dû à des influences venues de l'extérieur, mais une impulsion qui jaillit des sources profondes de la culture même et qui représente fidèlement ses origines louisianaises⁸⁵.

Forte du constat selon lequel ce qui la distinguait du groupe dominant des Anglo-américains était sur le point de s'éteindre, la communauté cadienne a fait le choix de s'opposer à la disparition du français louisianais en l'écrivant : « More important than the themes treated in the poetry is the fact that this poetry is the first published work of literature written in Cajun French [à propos de *Cris sur le bayou*], a tangible product of the belief that, for the language to survive, it must be written⁸⁶. » Sans toutefois mettre de côté l'oralité de leur littérature, car elle en conserve plusieurs traits qui sont notamment rendus au moyen de l'orthographe, les poètes cadiens, se sentant investis dans la renaissance du français en Louisiane, ont vu dans le médium de l'écrit la possibilité de faire subsister leur langue maternelle. C'est donc à partir de et dans le cadre de la renaissance du français que la renaissance littéraire louisianaise a pris forme.

L'importance accordée aux origines en poésie cadienne est à attribuer, selon le concept de « conscience diasporale » développé par François Paré, à la déportation des Acadiens au cours du XVIII^e siècle. En effet, la rupture des liens avec l'Acadie, terre utopique renvoyant à un passé idéalisé et aux ancêtres, est en grande partie à l'origine de cet engagement à rassembler les traits de l'identité, parce qu'« il [a] fallu [suite à cet exil forcé] réapprendre à négocier sa place, sa langue, sa différence, ses enfants, son nom propre, sa *présence*⁸⁷. » Plus encore qu'une négociation, la lutte pour la

⁸⁵ Mathé ALLAIN et Barry Jean ANCELET, *Anthologie. Littérature française de la Louisiane*, Bedford (N.H.), National Materials Development Center for French, 1981, p. 260.

⁸⁶ Dianne GUENIN-LELLE, « The birth of Cajun poetry: An analysis of *Cris sur le bayou: Naissance d'une poésie acadienne en Louisiane* », dans *French Review*, vol. LXX, n° 3 (février 1997), p. 440.

⁸⁷ François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, Québec, Nota Bene, 2007, p. 134. L'auteur souligne.

préservation de l'identité cadienne s'est illustrée par plusieurs refus, notamment ceux d'une norme extérieure, de la stigmatisation et de l'oppression venant de l'altérité.

La stigmatisation est une ombre qui a longtemps plané et qui, quoique dans une moindre mesure, continue toujours à planer sur la culture cadienne. De la connotation péjorative associée à l'ethnonyme *cadien*, en passant par les témoignages du passé quant à l'interdiction de l'usage du français dans les écoles, la langue maternelle, le matériau avec lequel les poètes cadiens s'expriment, a été abondamment condamnée. Le passage suivant de Jean Arceneaux est à ce sujet évocateur : « [I]a soif de voir/ [d]u français devant les yeux./ [s]e laisser sentir/ [I]a honte d'être soi⁸⁸ ». La stigmatisation s'applique par ailleurs non seulement à l'usage du français, mais aussi à celui d'un français dit régional en Louisiane, c'est-à-dire excentré par rapport à la norme. Cet usage soulève en effet plusieurs questionnements chez les poètes cadiens, même chez ceux qui n'appartiennent pas aux générations qui ont connu l'époque de la répression des minorités linguistiques. Kirby Jambon, par exemple, n'est pas de ces générations. Il fait plutôt partie de ceux qui n'ont pas ou peu appris le français, soit parce qu'on n'a pas voulu le leur enseigner, pour leur éviter le stigma qui avait tant marqué la génération d'avant, soit parce qu'ils n'ont pas voulu l'apprendre. Pourtant, nonobstant ces conditions, le poète s'interroge tout de même sur « [...] la honte/ [de] parler français ?/ [et sur p]ourquoi on dit/ "comment ça s' plume"/ et "qui" pour "quoi"⁸⁹ ». C'est que la stigmatisation opère dans le contexte culturel de la minorité cadienne sur deux plans : dans un premier temps, par rapport à l'anglais et dans un second, par rapport à l'usage

⁸⁸ Jean ARCENEUX, *Je suis Cadien*, New York, Cross-Cultural Communications, 1994, p. 34.

⁸⁹ Kirby JAMBON, *L'École Gombo*, Shreveport, Éditions du Tintamarre, 2006, p. 91. Désormais, les renvois à cette édition seront signalés, dans le corps du texte, par la seule mention EG- suivie du numéro de la page.

standard, suite aux récents développements des communications et des relations entre les zones francophones et à l'ouverture sur le monde.

Le statut majoritaire de l'anglais s'est imposé à plusieurs régions de la francophonie, en particulier au Canada français (sauf au Québec), en Nouvelle-Angleterre et en Louisiane. L'hégémonie anglophone s'est d'ailleurs traduite longtemps par un refus et une dénonciation de la différence, processus de stigmatisation des minorités linguistiques, qui a transmis à la communauté cadienne un complexe d'infériorité. « H'aimerais me présenter » (EG-153), de Jambon, révèle à ce sujet une tendance à cacher les indices susceptibles de révéler l'identité francophone de Louisiane : « J'me rappelle quand h'aimais pas not' nom./ J'me rappelle quand h'aimais pas not' langue./ I was too honte to talk French. » (EG-153). En voulant se départir de son nom de famille et de sa langue, par la répression des indices de son appartenance à la communauté, le poète a à un moment donné différé, soustrait sa filiation avec la culture minoritaire à laquelle il appartenait. La conséquence de ce complexe constitue l'un des traits partagés par les *communitas*⁹⁰, communautés dites « liminaires » par Michel Biron qui les a nommées ainsi après Victor W. Turner, « qui développe[nt] des relations qui ne sont pas fondées sur l'exercice d'un pouvoir, mais sur l'expérience de la "liminarité"⁹¹. » Cette expérience « regroupe des personnes situées en marge des institutions, soit parce qu'elles en sont exclues, soit parce qu'elles n'y ont pas encore accédé. [...] Le propre de la *communitas* n'est pas d'attaquer la structure : c'est de s'installer en bordure⁹² ». L'écrivain liminaire, dont le travail est donc continuellement conditionné par la présence de l'Autre, crée dans des conditions où sa culture même est

⁹⁰ Michel BIRON, *L'absence du maître : Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000, 320 p.

⁹¹ *Ibid.*, p. 11.

⁹² *Ibid.*, p. 11-13.

un stigma. Michel Biron, en recourant aux propos d'André Belleau, explique en d'autres mots le complexe dans le passage suivant :

On se souvient des remarques d'André Belleau, dénonçant l'inconfort que l'écrivain québécois éprouve devant une culture sérieuse qui s'exhiberait comme telle : « On dirait que dans notre littérature romanesque, l'écriture, se sentant à la fois obscurément [...] honteuse envers la culture, se censure comme culture et mutile le signifiant. Chez nous, c'est la culture qui est obscène. » Contre toute logique institutionnelle, mais conformément à la logique de la *communitas*, la culture peut ainsi se retourner contre le sujet : livrée à elle-même, trop voyante, elle devient une marque infamante⁹³.

La notion de *communitas* s'applique par conséquent au cas de la littérature cadienne, tel que nous venons de le montrer avec « H'aimerais me présenter » et, pour en fournir un second et dernier exemple, tel que l'on peut le percevoir aussi dans l'extrait suivant du poème « Schizophrénie linguistique » de Jean Arceneaux :

Parce qu'il faut pas qu'ils parlent français
du tout.
Ça laisse voir qu'on est rien que des
Cadiens.
Don't mind us, we're just poor coonasses.
Basse classe, faut cacher ça. (CB-16)

Le mot *coonass* est une insulte proférée la plupart du temps par des Anglo-américains à l'endroit des Cadiens. La forme vient de l'emblème choisi pour représenter la communauté cadienne, qui donne à voir l'étoile et les couleurs du drapeau acadien, trois fleurs-de-lis, symbole de l'héritage français de la Louisiane et une tour jaune, qui représente le pouvoir politique espagnol au XVIII^e siècle dans la colonie. C'est cette tour, interprétée comme la partie postérieure d'un animal bien présent dans les bayous louisianais, le raton laveur, qui a inspiré le terme injurieux. *Raton laveur* équivaut à *raccoon* en anglais et à *coon* par aphérèse, forme à laquelle s'est agglutiné un autre mot, celui de *ass*. L'ironie du poète, véhiculée ici par le ton de confiance qu'il adopte, fait

⁹³ Michel BIRON, *L'absence du maître : Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000, p. 36.

partager au lecteur l'humiliation communément associée au fait d'appartenir à la culture et à l'identité cadiennes. Même si le procédé d'ironie permet à la fois une certaine distanciation et une dénonciation certaine, le préjugé comme thème central du poème n'en constitue pas moins un stigma forcément répandu à l'échelle de la société contemporaine louisianaise. En d'autres mots, la stigmatisation de la culture dans « Schizophrénie linguistique » fait bien sûr ici l'objet d'une critique, mais elle n'en signale que davantage la présence d'un refus, celui de la préséance du groupe dominant à l'endroit de l'exiguïté⁹⁴ culturelle. Propre aux traits de la conscience diasporale de Paré, la poésie de Jean Arceneaux accuse la propagation des idées reçues à l'endroit de la langue maternelle des Cadiens, et se porte à la défense de la culture d'expression française en Louisiane, car elle « résist[e] et affirm[e] ses différences, [...] [en] structur[ant] sa parole particulière⁹⁵ ». À cet égard, même si le poème ne renferme que très peu de particularismes en comparaison avec la majorité des poèmes du recueil *Cris sur le bayou*, il comporte néanmoins un emploi original du verbe *fâcher* dans le vers suivant : « Ça nous fait pas fâchés. » (CB-17) La conscience diasporale à l'intérieur de ce poème d'Arceneaux s'illustre toutefois bel et bien davantage dans la résistance et l'affirmation de sa différence que dans l'usage de particularismes du français cadien. Nous verrons plus loin des exemples de ce type de résistance, dans la partie consacrée aux stratégies textuelles adoptées par la poésie cadienne. Mettant en parallèle la langue d'usage et le monde de l'affect, la fin du poème s'emploie à cimenter ensemble langue, expressivité et vision du monde:

Mais quand on doit rire, c'est en quelle
langue qu'on rit ?
Et pour pleurer, c'est en quelle langue
qu'on pleure ?

⁹⁴ L'expression est de François PARÉ, *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Éditions du Nordir, 1992, p. 25.

⁹⁵ François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, *op.cit.*, p. 9.

Et pour crier ?
 Et chanter ?
 Et aimer ?
 Et vivre ? (CB-17)

Les caractéristiques d'une *communitas* s'illustrent également par le recours à la pseudonymie, qui est un phénomène récurrent en poésie cadienne et qui n'est pas non plus sans traduire une volonté de dissimuler une partie de son identité, comme l'indique Mathé Allain : « It is interesting to note that many of the young poets use pseudonyms because their French writing frees a self which their true identity represses⁹⁶. » La plupart des auteurs qui adoptent un pseudonyme le font aussi pour faire revivre leurs racines francophones, en recourant à un prénom ou à un nom de famille figurant dans leur arbre généalogique. Deux éléments sont intéressants dans la citation de Mathé Allain : le premier a trait à la liberté dont jouit immédiatement le poète qui se sert d'un pseudonyme, tandis que le second, moins évident, concerne l'usage de *true (vrai)* pour qualifier l'identité ordinaire à laquelle s'associent pour la plupart les poètes cadiens dans leur quotidien. En supposant que l'une est vraie, cela sous-entend naturellement que l'autre est fausse et, d'abord, qu'il en existe deux. À la façon des « masques de Mardi-Gras, dont on apprend très vite le rôle dans les cultures cadienne et créole, le nom de plume cache l'identité du porteur, mais encore plus important [...] le libère des contraintes de sa position sociale habituelle⁹⁷. » L'identité de l'écrivain est donc double ; elle ne se manifeste toutefois pas simultanément, mais bien tour à tour. Le recours à un pseudonyme en poésie cadienne montre que les poètes doivent d'abord se dégager de leur rôle sociétal avant de pouvoir écrire en français. N'est-ce pas là le signe évident d'une volonté de se soustraire ou de contourner provisoirement quelque chose,

⁹⁶ Mathé ALLAIN, « The French literature of Louisiana », dans James P. GILROY (dir.), *Francophone literatures of the New World*, Denver, Département de littératures et langues étrangères de l'Université de Denver, 1982, p. 106.

⁹⁷ Bertille BEAULIEU, « Affirmation de l'identité dans la littérature cadienne », *art.cit.*, p.143.

de mettre de côté une part de soi, incompatible avec l'expression d'une identité qui ne trouve son écho, comme nous l'avons vu dans le poème « Schizophrénie linguistique », que dans la langue maternelle ? Jean Arceneaux, pseudonyme de Barry Jean Ancelet, ne clame-t-il pas « on est toujours là,/on a pas lâché,/ on est juste caché/ [e]n arrière de nous-mêmes⁹⁸ » ? Il faut donc au préalable se distancier d'une identité, celle de l'altérité, de l'hégémonie et le cas échéant, de la langue dominante, en « exprim[ant] en français ce qu'[on] n'ose ni dire ni même penser en anglais⁹⁹ », pour être en mesure d'extérioriser son appartenance à la culture cadienne, celle d'une exigüité constitutive. Cela suppose aussi que la « vraie » identité, vraisemblablement la plus fréquemment sollicitée à cause du contexte louisianais, n'est pas plus vraie que l'autre. Cette dualité impliquée par le pseudonyme

établit en effet une barrière entre une instance profane qui vaquerait aux affaires du monde ordinaire et une instance sacrée qui se tiendrait dans l'enceinte protégée de la chose littéraire : d'une part « le narrateur », figure textuelle, de l'autre écrivain [...], être du monde. Ce que l'on cherche à préserver par là, c'est l'autonomie du texte, son pouvoir d'excès à l'égard de tout contexte, mais c'est aussi l'autonomie institutionnelle des études littéraires traditionnelles. [Toutefois, r]ompre avec les oppositions réductrices entre moi créateur profond et moi social superficiel [...], c'est assumer les brouillages des niveaux, les rétroactions, les ajustements instables, les identités qui ne peuvent se clore. L'œuvre n'est pas [...] un univers parallèle et autonome¹⁰⁰.

Les poètes cadiens ne s'alignent donc pas tout à fait, du point de vue de leur recours à la pseudonymie, sur cette identité qui ne veut pas se clore, en « clignotement¹⁰¹ », selon l'expression de François Paré. Cet aspect de l'identité cadienne s'avère pourtant manifeste en plusieurs endroits dans les poèmes d'Arceneaux et de Jambon (même si ce dernier n'use pas d'un pseudonyme) et fera l'objet d'un traitement à part entière plus loin dans le chapitre.

⁹⁸ Jean ARCENEAUX, *Je suis Cadien*, op.cit., p. 38.

⁹⁹ Mathé ALLAIN et Barry Jean ANCELET, *Acadie tropicale*, Lafayette, Éditions de la Nouvelle Acadie, 1983, p. 27.

¹⁰⁰ Dominique MAINGUENEAU, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, A. Colin (Coll. U. Lettres), 2004, p. 93-94.

¹⁰¹ François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, op.cit., p. 57.

Une seconde figure hégémonique doit être mentionnée, celle de la variété prestigieuse du français. À plus grande échelle, et cela assujettit tous les français régionaux à divers degrés, la langue française appartient au registre des langues dominantes, liées à une activité culturelle importante et dont les échos se répercutent mondialement au moyen d'un standard, celui de la variété de prestige, dont nous avons parlé dans le premier chapitre, que nous avons nommée à la suite de Claude Poirier la variété A. L'origine de ce standard, dans le cas du français, est tel que nous l'avons dit française, parisienne principalement, ce qui crée incontestablement un climat de tension entre les littératures en contexte minoritaire et celles qui sont pratiquées au sein de la culture dominante. D'un point de vue centraliste, la communauté cadienne figurerait donc, parmi beaucoup d'autres régions francophones, à l'intérieur d'une sphère qui serait autre que française, pour ne pas dire moindre et ce, malgré le fait qu'elle s'exprime en français, tel que l'affirme Joseph Garreau :

Comme l'Europe a longtemps représenté l'hégémonie, le colonialisme, l'impérialisme politique et puis culturel, le multiculturalisme est à peu près fatalement anti-européen, et le français est tout spécialement visé, puisque, d'une part, il est associé à l'élitisme et à la distinction plus que toute autre langue étrangère, et que, d'autre part, aucune communauté locale ne saurait le réclamer pour sien¹⁰².

Même l'élite créole de la Nouvelle-Orléans du XIX^e siècle, elle aussi influencée par l'hégémonie de la variété A, a exprimé à l'égard du français cadien un jugement normatif :

As time passed and Louisiana became American territory their language increasingly isolated them [les Cadiens] both from the English-speaking establishment and from the Creole elite. The latter, proud of their « pure » French, listened with contempt to the rough tongue of the illiterate Acadians, calling it « patois », offensive to the ear. Many, if not most, Acadians accepted at face value

¹⁰² Joseph GARREAU, « L'état des études françaises aux États-Unis revisité : du déclin au défi », dans *Francophonies d'Amérique*, vol. 15 (Printemps 2003), p. 187.

the contemptuous judgment passed upon their language and its culture, and came to view it as « broken French », not « real French ¹⁰³. »

Le complexe d'infériorité qui contraint la poésie cadienne n'est donc pas un phénomène récent ; il opère depuis maintenant approximativement deux siècles. Son origine est par ailleurs multiple, emboîtée et à la fois externe et interne : anglaise, française et nouvelle-orléanaise.

2.2 La littérature : un moyen de préserver la langue ?

Même si nous avons déjà suffisamment montré, en première partie, combien les questions liées à la langue sont d'une importance capitale pour la poésie cadienne, et même à une plus grande échelle pour la littérature franco-louisianaise, nous n'avons pas encore abordé la perte de la langue, l'une des questions les plus récurrentes qui touche sans exception toutes les productions culturelles d'expression française en Louisiane. Nous nous servons pour mener à bien notre analyse du phénomène et de son application en poésie cadienne des liens qui existent entre « la perte de la langue ¹⁰⁴ » et les « comportements [proprement] diasporaux ¹⁰⁵ ».

2.2.1 Une stratégie textuelle liée aux particularismes de la langue

Poésie contestataire, poésie du non-asservissement, la poésie cadienne tente à l'heure actuelle de se détourner du complexe d'infériorité et de l'hégémonie qui en est responsable. Elle choisit entre autres de tirer parti de son statut minoritaire de *communitas* et puise à même cette condition pour s'assurer une survivance. Cette

¹⁰³ Mathé ALLAIN, « The French literature of Louisiana », dans James P. GILROY (dir.), *Francophone literatures of the New World*, *op.cit.*, p. 102-103.

¹⁰⁴ François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, *op.cit.*, p. 58.

¹⁰⁵ *Idem.*

stratégie correspond également à ce que Dominique Maingueneau a nommé la « paratopie », soit : « L'appartenance au champ littéraire [...] [comme] une négociation entre le lieu et le non-lieu, une appartenance parasitaire qui se nourrit de son impossible inclusion¹⁰⁶. » La négociation en poésie cadienne se traduit dans les tensions avec lesquelles elle doit composer, issues de la présence de l'anglais et du français standard. Aussi assume-t-on dans cette perspective que le champ littéraire duquel elle émerge demeure à l'état de non-lieu, tandis que les deux autres cultures dominantes incarnent chacune un lieu. Cela s'apparente vraisemblablement à « l'expérience de la liminarité » développée par Biron dont nous avons parlé plus tôt. Paradoxalement, son appartenance, et le cas échéant, sa survivance, sont conditionnées par la présence de ces cultures majoritaires, comme le souligne François Paré :

Certes, cet Autre fait problème dans la mesure où il impose ses lieux communs et effacent [*sic*] les marques de l'identité, mais son renversement reste radicalement impensable. Pourquoi faudrait-il abattre la prépondérance d'une altérité qui, comble de l'ironie, libère l'histoire de son dogmatisme et ouvre la voie à une culture en mouvement ? Pourquoi mettre en péril alors le principe même qui permet d'énoncer la différence du minoritaire, de la saisir comme un vertige et une stratégie en déplacement¹⁰⁷ ?

Nous ne nous étonnons donc pas devant la préface de Barry Jean Ancelet pour le collectif *Cris sur le bayou. Naissance d'une poésie acadienne en Louisiane*, qui annonce que :

[c]ette collection de poésie représente les premiers cris d'un enfant qui a longtemps attendu pour voir le jour. Enfin le silence est brisé. Qu'il crie, cet enfant ! Qu'il braille, qu'il râle, qu'il s'exerce les poumons. Il en a besoin. Il y a beaucoup à dire, et c'est si tard. (CB-13)

Conception qui a pris forme au cœur même de l'hégémonie, l'enfant-poésie des Cadiens vacille constamment entre le complexe d'infériorité (le silence), la faillibilité face à sa disparition (le râle) et la contestation (le cri). Entre l'impuissance face à un

¹⁰⁶ Dominique MAINGUENEAU, *Le discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, op.cit., p. 72.

¹⁰⁷ François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, op.cit., p. 10.

destin qui semble inéluctable et l'engagement, la poésie cadienne se hasarde, à la recherche d'un motif d'écriture auquel se raccrocher, comme en témoigne cet extrait du poème « Combustion spontanée » de Jean Arceneaux :

Pourquoi écrire ?
 Personne va lire
 Tu perds ton temps
 À cracher dans le vent.
 La poésie, c'est grand,
 Pas pour les enfants,
 Ni les illettrés,
 Ni les acculturés.
 Ils ont rien à dire
 Et, ça qui est pire,
 Même s'ils en avaient,
 Il faudrait le faire en anglais.
 Mais ça change dans la grange.
 Il y a du nouveau foin (CB-33)

La poésie d'Arceneaux est cyclique. Après la fragilité vient le plus souvent la résistance et cette dualité se fait et se défait sans cesse sous l'effet de la dénonciation par l'ironie. Le changement symbolisé par le « nouveau foin » constitue évidemment le signe d'un renouveau, d'une renaissance, qui permettrait possiblement de sanctionner un avenir au français et à la poésie cadiens. Comme son titre l'indique, le poème « Résistance : » montre le ton contestataire et l'espoir chez Arceneaux, qui refont régulièrement surface dans son œuvre :

C'est un autre mot,
 Un mot de réaction,
 Un mot qui vient de plus creux
 Que du bout des lèvres,
 Un mot qui n'est pas si facile à prononcer
 Parce qu'il implique l'engagement
 Et pas seulement l'acceptation,
 Un mot qui pourra servir de réponse
 Aux injustices dans cette guerre culturelle.
 Résistance. (CB-29)

Suite aux répercussions de l'hégémonie, « [a]u *comment* s'ajoute le *pourquoi* écrire¹⁰⁸. » La résolution du *comment*, qui se traduit comme nous le verrons par la « liberté avec

¹⁰⁸ Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec, op.cit.*, p. 35.

laquelle [...] [la poésie cadienne] emprunte à divers usages¹⁰⁹ », nous permettra de répondre en partie au *pourquoi*. D'un point de vue général, ces usages représentent en poésie cadienne des particularités qui lui sont propres, mais parfois aussi que le français cadien a en partage avec d'autres variétés, le plus souvent d'Amérique. Les particularismes en poésie cadienne constituent des choix quant à la langue de l'écriture. Le recours aux régionalismes du français cadien et à l'alternance codique ou *code-switching*¹¹⁰ figurent parmi les choix que nous nous proposons d'étudier. Avant d'en fournir quelques exemples, posons-nous d'abord les questions suivantes : en quoi l'emploi de régionalismes et de l'alternance codique en poésie cadienne lui permet de se distinguer, par exemple, de la littérature acadienne ? Autrement dit, selon quel(s) critère(s) décide-t-on d'attribuer une spécificité proprement cadienne aux particularismes qui apparaissent en poésie cadienne ? En quoi ces particularités lui confèrent-elles une spécificité qui lui permettrait de « négocier son appartenance » ? Nous pensons que cette spécificité lui vient de la mise en place d'une stratégie de transgression du code standard ainsi que d'un « systèm[e] astucieux de cohabitations de langues [...] qu'on désigne généralement sous le nom de plurilinguisme ou d'hétérolinguisme textuel¹¹¹. » En effet, plutôt que de normaliser, comme beaucoup de littératures francophones excentrées, et tel que l'accomplissaient d'ailleurs les premiers écrits franco-louisianais, la littérature cadienne met en scène des lexèmes, morphèmes, prononciations, etc. qui appartiennent à la fois à la variété cadienne ainsi qu'à la variété B du français. Refusant de s'aligner sur les caractéristiques des cultures dominantes, la littérature cadienne puise à même ce qui l'en différencie, le français vis-à-vis la culture

¹⁰⁹ Alain MASSON, « Une idée de la littérature acadienne », dans *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 3, n° 1 (1997), p. 127 cf. Catherine LECLERC, « Des langues en partage ? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine », thèse de doctorat en lettres et sciences humaines, Montréal, Université Concordia, 2004, f. 314.

¹¹⁰ David SANKOFF et Shana POPLACK, « A formal grammar for code-switching », dans *Papers in Linguistics*, vol. 14, n° 1-4 (1981), p. 3-45.

¹¹¹ Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, op.cit., p. 9.

anglophone et les particularismes vis-à-vis la variété de prestige et les autres variétés d'Amérique, pour se singulariser. C'est là une stratégie d'inscription bien différente de celle qu'avait adoptée avant elle la littérature franco-louisianaise du XIX^e siècle, qui avait, souvenons-nous, évacué la possibilité de se « structurer une parole particulière » à cause de contacts ininterrompus avec la capitale française, notamment.

Moins touchée par la norme, la littérature cadienne dévoile plusieurs aspects de sa variété et constitue par le fait même un reflet de l'« intégration/définition des codes et enfin toute une réflexion sur la nature et le fonctionnement [du] littéraire¹¹² ». Cette partie sur l'hybridité et les particularités de la langue sera divisée en deux : on traitera d'abord des représentations de la langue, soit du discours métalinguistique des poètes, et ensuite des particularismes, soit l'alternance codique et les régionalismes.

2.2.2 L'orthographe et le lectorat visé

La seule tradition qui fut importée dans toute l'histoire littéraire en Louisiane fut celle ramenée de France par des membres de l'élite néo-orléanaise qui avaient fait leurs études à Paris. Cette tradition, qui influença fortement leurs écrits, s'éteignit vers la fin du XIX^e siècle avec l'absence de relève, elle-même due à l'influence de l'anglais sur les classes sociales élevées de la société. Lorsqu'ils décidèrent d'initier leur langue et leur culture à la pérennité de l'écrit, les Cadiens ne détenaient pour ainsi dire que leur tradition orale. Parmi les genres littéraires de l'oralité, on dénombre principalement le conte, la légende, la ballade, la chanson et la poésie. Parallèlement à cette tradition de l'oralité de la littérature se trouve également un mode de transmission de la langue maternelle essentiellement oral, parce que, comme nous l'avons vu, les Cadiens n'ont

¹¹² *Ibid.*, p. 8.

été scolarisés qu'en anglais. Le français était transmis à la génération suivante de façon orale et le mode de l'écrit était réservé au domaine de l'expression en anglais. Le français est donc demeuré longtemps une langue exclusivement parlée en Louisiane. Ainsi, vers la fin du XX^e siècle, l'avenir du français, quoique toujours menacé, prend un virage nouveau. Les écrivains cadiens choisissent de rompre le silence et s'inspirent du seul modèle oral du français cadien pour écrire. Parce que son œuvre s'adressait à un destinataire n'ayant jamais été confronté au code écrit de sa langue maternelle, l'auteur de *C'est pus pareil*, Richard Guidry, justifie dans sa préface son choix d'orthographe :

Vous vous demanderez sans doute pourquoi ces monologues ont été écrits dans un tel langage, dans une telle orthographe. La réponse est bien simple. Quant au langage, c'est le mien et celui des miens. En ce qui concerne l'orthographe, je n'ai jamais songé en les écrivant qu'on aurait pu vouloir les publier. Je les ai écrits pour qu'ils soient lus à haute voix, à la radio ou sur la scène. Comme la majorité des Louisianais francophones ne peuvent ni lire ni écrire leur langue, je préférerais leur communiquer mes pensées, mes sentiments, oralement dans un langage qu'ils comprendraient parfaitement sans fournir aucun effort¹¹³.

Les premiers textes littéraires en français cadien sont d'abord destinés à être joués ou récités. Cette renaissance s'effectue en particulier au plan de la langue, car pour la première fois en Louisiane, on calque sa façon d'écrire sur sa façon de parler. Ailleurs en francophonie, cela s'est déjà fait, mais plutôt dans un but de présenter un portrait réaliste de la classe prolétaire, comme c'est le cas par exemple chez Michel Tremblay. L'orthographe que l'on trouve dans la littérature contemporaine s'aligne sur la prononciation cadienne et les textes reprennent des thèmes de contes, de légendes et de mythes acadiens ou cadiens. Que ce soit d'abord le conte ou le théâtre qui connaissent un succès au cours de la renaissance du français en Louisiane n'est donc pas étonnant.

La présentation, en 1977, de la pièce *Jean l'Ours et la fille du roi*, marqua l'un des premiers pas d'une renaissance littéraire en Louisiane française. Une littérature française existait au siècle dernier, mais celle-ci disparut peu à peu lorsque les Créoles urbains qui l'avaient créée et soutenue s'américanisèrent au début au [sic] XX^e siècle. La nouvelle littérature diffère de la précédente qui imitait les styles européens, car aujourd'hui les jeunes écrivains utilisent langue et tradition du

¹¹³ Richard GUIDRY, *C'est p'us pareil*, *op.cit.*, p. ix.

terroir pour traiter de l'expérience d'être Acadien ou Créole noir asteur en Louisiane¹¹⁴.

Faisant suite à ces manifestations demeurées au stade de l'oralité, quelques-unes des œuvres du jeune corpus de littérature cadienne acquièrent un format écrit et sont publiées. Durant cette période, le français cadien, voire « le corps social tout entier, à des rythmes très différents, entre dans la culture écrite, au prix de très longues résistances de la culture traditionnelle, fondée sur l'échange de paroles¹¹⁵ ». Les genres de l'oralité, même après que la culture cadienne ait accédé à l'écrit, continuent tout de même à influencer la poésie cadienne, comme le mentionne Fabrice Menoyot à propos de Jean Arceneaux :

Jean Arceneaux [est] [...] le poète qui recherche dans son passé la forme littéraire de ses écrits. Héritier d'une littérature orale riche en légendes, contes et chansons, il retourne à la structure de ses aïeux qu'il transpose à la poésie écrite. [Certains de ses poèmes], composés de cinq strophes, suivent le modèle traditionnel du conte : introduction narrative, mise en action, action, dénouement et conclusion proverbiale¹¹⁶.

Ce changement décisif s'est entre autres soldé par tout un débat entourant l'orthographe à privilégier, tout comme pour les variantes *cadien*, *cadjin* et *cajun*, en particulier pour les néologismes et les prononciations spécifiques à la variété du français cadien. Le problème suscité par l'orthographe en souleva bien d'autres, relatifs entre autres à la norme. En effet, le choix d'une orthographe dépendait largement de l'existence ou non d'une norme locale sur laquelle s'appuyer et, compte tenu de la diversité des usages et des difficultés survenues lors des nombreuses tentatives d'en dégager une, la question persista longtemps. En dépit du fait qu'elle continue de perdurer encore de nos jours, la majorité de la communauté s'entend à l'heure actuelle sur l'adoption de l'orthographe

¹¹⁴ Carol J. DOUCET, *La charrue*, Lafayette (Louisiane), Éditions de la Nouvelle Acadie, 1982, p. ix.

¹¹⁵ François FURET et Jacques OZOUF, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Éditions de Minuit, 1977, p. 356.

¹¹⁶ Fabrice MENOYOT, « Une voix cadienne : Jean Arceneaux », dans *Revue francophone de Louisiane*, vol. II, n° 2 (hiver 1987), p. 44.

traditionnelle du français pour restituer les particularismes de la variété cadienne, comme l'indiquent Allain et Ancelet :

Ces langages sont des formes légitimes de la langue française et ne demandent pas la création d'un nouveau système d'orthographe pour les écrire. La langue française sert parfaitement de base pour rendre cette littérature orale de la Louisiane française.¹¹⁷

Ainsi, les poètes que nous étudions ici ont posé envers leur variété de langue un geste de standardisation, en ce que leurs œuvres se conforment dans une très grande proportion à l'orthographe traditionnelle. Cette standardisation n'a pas toutefois été prescriptive, au sens où ces œuvres n'excluent pas les particularismes de leur variété de langue. Le phénomène incarne à notre avis un compromis, une négociation, qui fait cohabiter le modèle traditionnel de l'écrit, sur lequel se base généralement le monde littéraire francophone, avec une poésie différentielle, qui mise sur les différences du français cadien par rapport aux autres variétés. L'entente qui a été adoptée est à notre avis le reflet d'un enjeu d'exportation majeur sur lequel se fonde en partie l'espoir de la collectivité, celui d'impartir à la variété et à la littérature cadiennes un écho vers d'autres espaces de la francophonie.

C'est ici qu'interviennent les questions relatives au lectorat, dans la mesure où, postérieurement à l'époque où, comme nous l'avons déjà mentionné, les écrits cadiens étaient destinés à être transmis oralement à leur destinataire, ils ont accédé depuis les trois dernières décennies au moins au statut de l'écrit. Mais, tel que soulevé par Brown¹¹⁸, puisque le lectorat franco-louisianais possède le français comme langue orale et l'anglais comme langue d'écriture, à qui se destine désormais cette littérature ? En effet, si le mode de transmission oral assurait auparavant un public aux œuvres

¹¹⁷ Mathé ALLAIN et Barry Jean ANCELET, *Anthologie: Littérature française de Louisiane*, op.cit., p. 201 cf. Becky BROWN, « The social consequences of writing Louisiana French », art.cit., p. 83.

¹¹⁸ Becky BROWN, « The social consequences of writing Louisiana French », art.cit., p. 90.

cadiennes, qu'en est-il du format de l'écrit ? Une littérature peut-elle compter sur le reste du monde francophone avant même d'avoir un bassin de lecteurs qui lui serait immédiat et propre ? Sans exclure que la poésie cadienne puisse prétendre à un lectorat externe, il semblerait que la visée première de l'acte littéraire soit ici davantage de préserver un héritage linguistique sur le point de s'estomper, comme nous l'avons vu lorsque nous avons évoqué la littérature comme moyen de préservation de la langue, et que l'accession au stade de l'écrit relèverait d'abord et avant tout d'une tentative de transcription et d'archivage du code¹¹⁹. En se basant sur la réflexion suivante de Zachary Richard, on constate la complémentarité des deux stratégies, en ce que la stabilité et, par conséquent, la pérennité de la poésie cadienne ne sont envisagées par les poètes principalement qu'en lien avec la possibilité d'exporter leurs écrits : « il faut le faire pour que ça existe...en plus, je sais qu'il existe des millions de gens sur cette terre qui lisent le français. On sera lu¹²⁰. » Michel Biron ajoute pour sa part une dimension à cette volonté d'écrire pour sauver un héritage, dimension liée à la liminarité de cette littérature :

Quelles que soient les résistances qu'elle suscite chez eux, la littérature existe comme une nécessité. Même la plus mineure des littératures, dirait-on à les lire, a quelque chose de vital, comme si la légitimité de l'écrivain liminaire ne dépendait pas tant de sa réussite sociale ou institutionnelle que de la reconnaissance de ce besoin d'écrire¹²¹.

La poésie cadienne est, comme nous l'avons auparavant signalé, le reflet du français régional de Louisiane, un modèle linguistique axé davantage sur l'aspect oral de la langue, dont les traits oraux sont rapportés par le choix de l'orthographe, mais aussi par celui des mots. Cette stratégie d'écriture met en évidence le fait qu'en dépit de l'instauration du CODOFIL et des échanges continus avec la France et la Belgique et

¹¹⁹ Nous recourons ici en nos mots aux concepts développés par Becky Brown, dans *Ibid.*, p. 91.

¹²⁰ Zachary RICHARD, *Voyage de nuit*, Lafayette, Éditions de la Nouvelle Acadie, 1987, p. x dans Becky BROWN, « The social consequences of writing Louisiana French », *art.cit.*, p. 91.

¹²¹ Michel BIRON, *L'absence du maître*, Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme, *op.cit.*, p. 310.

de la « growing presence of International French¹²² », « ces locuteurs ne se reconnaissent pas [forcément] dans le modèle européen¹²³ ». Le refus de s'aligner sur le français de référence, principalement développé à partir d'une norme venue de l'extérieur, s'apparente au caractère revendicateur et authentique de la poésie (et de la culture, à plus grande échelle) cadienne. La variété A promeut un usage auquel les poètes cadiens, dont Zachary Richard, ne s'identifient pas, en ce qu'elle leur donne l'impression d'être « [d]evenu[s] étranger[s] à [leur] propre langue » (CB-115). En d'autres mots, la stratégie adoptée en poésie cadienne n'admet pas de concomitance avec une variété de langue autre que le français cadien, parce qu'elle négligerait alors ce sur quoi elle fonde en grande partie sa spécificité. Elle passerait en outre, auprès des Cadiens, pour corrompue et inauthentique, comme l'indique Barry Jean Ancelet : [N]e serait-ce pas un crime que d'aller imiter la France ou le Québec, ou n'importe quelle autre culture française dans le monde [...] ? [...] Il faut que ça vienne de chez nous pour être la nôtre. » (CB-12) Au cœur de sa variété de français régional, sa stratégie pour se distinguer par rapport à d'autres littératures d'expression française, « implique le renoncement à une certaine Norme, c'est-à-dire à la langue littéraire tenue alors pour légitime¹²⁴ ». Mais ce renoncement n'incarne pas nécessairement l'isolement face aux autres régions du monde francophone et le corpus de poésie cadienne n'est-il pas exclusivement réservé à un lecteur cadien, à cause de l'orthographe préconisée, mais aussi parce que le message prend toujours en compte son destinataire et que les : « [s]peakers or writers make linguistic choices depending on the audience with whom they wish to identify, or from whom they wish to disassociate themselves¹²⁵. »

L'annexe de glossaires à la grande majorité des œuvres de poésie cadienne fait

¹²² Becky BROWN, « The social consequences of writing Louisiana French », *art.cit.*, p. 74.

¹²³ Claude POIRIER, « Le français d'Amérique : une variété maternelle distincte », *art.cit.*, p. 41.

¹²⁴ Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, *op.cit.*, p. 35.

¹²⁵ Becky BROWN, « The social consequences of writing Louisiana French », *art.cit.*, p. 84.

notamment partie de ces choix. En effet, les recueils de Debbie Clifton¹²⁶, Kirby Jambon, Zachary Richard¹²⁷, de même que le collectif *Cris sur le bayou. Naissance d'une poésie acadienne en Louisiane* comportent tous un « glossaire qui peut faciliter la lecture de certains textes qui emploient des termes, des prononciations et des autres particularités du français cadien de Louisiane » (EG-159). Le recueil *Je suis Cadien* de Jean Arceneaux, davantage destiné au public louisianais, de par la note du traducteur en début de recueil, ne comporte pas de glossaire, mais est entièrement traduit en anglais. En effet, la traductrice explique dans une adresse au lecteur le choix de traduire vers l'anglais le texte d'Arceneaux en lien avec le lectorat visé :

To translate a poem from French into English that takes its subject matter the near disappearance and oppression of the French language by the English language is a difficult and, perhaps, a foolish task. Nonetheless, I have attempted to do just that because I feel that among some of the people who most need to hear what Jean Arceneaux has to say are English-speaking people, including those of Cajun descent who have lost their mother language¹²⁸.

2.2.3 Représentation de la langue

« Pour écrire un parler [...] comme celui des classes populaires, [...] il faut être sorti des situations et même de la condition sociale où on le parle¹²⁹ ».

Dans la grande majorité des cas, les poètes Cadiens ne mettent pas en opposition le français cadien avec le français standard dans leurs œuvres, c'est-à-dire qu'ils ne les font pas s'« entrechoquer¹³⁰ », ils ne « montre[nt pas] que seul est légitime [un] code

¹²⁶ Deborah J. CLIFTON, *À cette heure, la louve*, Moncton (N.-B.), Éditions Perce-neige (coll. Acadie tropicale), 1999.

¹²⁷ Zachary RICHARD, *Faire récolte*, Moncton (N.-B.), Éditions Perce-neige, 1997.

¹²⁸ Sheryl ST.GERMAIN, « Translator's note », dans Jean ARCENEUX, *Je suis Cadien*, op.cit., p. 5.

¹²⁹ Pierre BOURDIEU, « Vous avez dit populaire ? », dans *Actes de la Recherche en sciences sociales*, vol. 46 (mars 1983), p. 99.

¹³⁰ Dominique MAINGUENEAU, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, op.cit., p. 140.

langagier¹³¹ ». En donnant à voir au sein d'un même poème plus d'une variété et en retournant sans cesse les rapports entre les français cadien, québécois et francilien, notamment, les poètes contribuent à légitimer leur variété et à éviter de folkloriser le français cadien. Il n'arrive aussi que très rarement, pour ne pas dire jamais, qu'une forme standard soit privilégiée lorsqu'un équivalent existe en français cadien. Toutes les fois qu'un choix s'impose entre un particularisme d'une variété ou d'une autre, la variété cadienne l'emporte. On pourrait à ce sujet objecter qu'il ne s'agit pas véritablement d'un choix et que l'auteur, ne connaissant suffisamment que sa propre variété pour écrire en français, emploierait des particularismes sans en être réellement conscient ou encore en le sachant, mais en ne connaissant pas l'équivalent standard. Cela n'est toutefois pas le cas, lorsqu'on constate que non seulement plus d'une variété de français arrivent à coexister à l'intérieur d'un seul poème, mais également que celles-ci font régulièrement l'objet de remarques métalinguistiques. La représentation de la langue s'avère en effet un élément manifestement important au sein de la poésie cadienne.

Les questions ayant trait à la langue traduisent la paratopie des écrivains cadiens, en ce que « [l]a paratopie est à la fois la condition et le produit de la création¹³². » C'est par ailleurs non seulement ce sur quoi elle semble miser pour sa spécificité tel que nous le verrons prochainement avec l'examen des particularismes, mais également ce qui suscite chez les poètes un sujet récurrent de réflexion. Déjà en 1876, alors que la présence de l'anglais s'avère de plus en plus significative, on trouve dans la poésie de Charles Testut des revendications pour la survie du français en Louisiane. Publié dans l'édition du 25 mars 1876 du *Meschacébé*, le journal officiel de la paroisse de Saint-

¹³¹ *Idem.*

¹³² *Ibid.*, p. 89.

Jean-Baptiste, le poème intitulé « La langue française en Louisiane¹³³ », à la verve empruntée des Romantiques, constitue à la fois un éloge et une défense de l'idiome français :

Conservons la langue immortelle,
 Charme des cœurs, des sens, des yeux,
 Qui, toujours claire et toujours belle,
 Parle à la terre et chante aux cieux !
 Luttons, luttons pour qu'elle vive
 Sur cette chère et noble rive
 Où nos pères ont travaillé...
 Défendons, défendons encore
 L'idiome doux et sonore
 Que leurs lèvres ont bégayé !

La représentation de la langue n'est donc pas un phénomène récent en littérature d'expression française en Louisiane. Résultats de la surconscience linguistique¹³⁴, notion développée par Lise Gauvin, les constats quant à la langue parlée en Louisiane et les liens qui s'établissent naturellement entre celle-ci et l'identité cadienne occasionnent la mise en place d'un métadiscours omniprésent dans la production poétique contemporaine de Louisiane. En effet, « [l]a *surconscience linguistique* qui habite l'écrivain l'oblige à prendre parti et à transformer le matériau qu'il utilise en objet de regard et de réflexion. Ce qui, sur le plan littéraire, est aussi un puissant moteur de création¹³⁵. » Le discours métalinguistique peut par ailleurs donner lieu à une série de remarques tant sur la variété cadienne du français que sur la variété standard, de même que sur la langue dominante, comme le montrent ces passages du poème « La co-écoute » tiré de *L'École Gombo* :

Écoute-moi bien.
 C'est cadjin, pas cajun.
 C'est gombo filé, pas *filé gombo*.
 C'est chevrette, pas crevette,

¹³³ Charles TESTUT, « La langue française en Louisiane », dans *Le Meschacébé*, 25 mars, 1876, dans *Bibliothèque Tintamarre. Œuvres louisianaises en ligne*, <http://www.centenary.edu/french/textes/testutlangue.htm> [En ligne] Site consulté le 4 mars 2011.

¹³⁴ Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec, op.cit.*, p. 8-12.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 47. L'auteur souligne.

Et écrevisse, pas *craw-fiche*.
 [...]

On a des cypres dans la cyprière,
 pas les cyprès dans le *swampe*.
 [...]

Er pourquoi tu dis toilette pour commode
 et vice versa ?
 Pourquoi tu dis pas bougre mais gars
 et une citrouille pour un giraumon ?
 [...]
 Et...un accent cadien c'est bon
 Pour un « newcaster or meteorologist » itou. (EG-59-61)

Le poème de Jambon fait intervenir ici à la fois les variétés cadienne et standard du français, mais également l'anglais. Le combat mené par la communauté cadienne pour sa survie s'y trouve mis en évidence par le biais d'un discours de représentation de la langue, lutte qui a visiblement rendu « nécessaire¹³⁶ » l'avènement d'une littérature proprement cadienne. L'opposition établie entre la variété A et la variété B, plus encore qu'une relation contrastive, soulève paradoxalement le caractère complémentaire des spécificités de l'une et de l'autre. En effet, même si les différences que la variété de la langue d'écriture entretient avec la variété de référence sont au cœur du poème, l'approche différentielle n'est néanmoins pas contrecarrée par l'emploi de formes que l'on pourrait dire neutres, qui appartiennent à l'usage standard, telles que *c'est*, *pourquoi*, *a* ou encore *pas*. Ce constat implique que, même si Kirby Jambon souhaite faire ressortir les particularismes du français cadien dans sa poésie, ce dernier ne fait pas moins partie d'un ensemble plus vaste encore, celui du français. Génératrice d'un avenir à bien des égards plus rassurant que celui normalement réservé à une minorité incertaine, cette appartenance au français pourrait constituer dans l'esprit des poètes un potentiel adjuvant dans la lutte de survie du français cadien avec l'anglais. C'est donc dire que, sans forcément verser dans une perspective qui folkloriserait et isolerait la

¹³⁶ Dominique MAINGUENEAU, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, op.cit., p. 90.

culture cadienne, l'exotisme de la langue peut dans une certaine mesure octroyer à sa littérature une légitimité à l'intérieur d'un champ littéraire existant. Sur ses rapports avec la variété de référence ainsi qu'avec l'anglais, la poésie cadienne s'apparente à la littérature québécoise, par exemple, tel que le conçoit François Paré :

Les réflexes identitaires qui structurent la culture diasporale produisent [...] une double stratégie de différenciation, qui vise la culture anglo-américaine d'une part et, d'autre part, la société québécoise, lieu complexe où affleurerait une profonde ambivalence. De nombreuses cultures diasporales, marginalisées ou non, s'épuisent ainsi à lutter sur deux fronts, dans la mesure où elles perçoivent comme des instances étrangères et abusives autant la société d'accueil que la société d'origine¹³⁷.

La société d'accueil (l'anglais) et la société d'origine (le français régional) peuvent donc constituer des éléments permettant à la littérature cadienne de se distinguer, mais ne représentent par contre pas l'unique voie pour le développement de traits originaux. La stratégie à adopter en est une qui aurait effectivement pour but de profiter, au sens de « puiser », des deux sociétés en présence, mais en ne mettant pas de côté la création d'une identité qui serait propre et profitable à une éventuelle et souhaitable légitimation.

Le motif de la langue parsème l'œuvre des poètes cadiens et incarne un questionnement ininterrompu à son sujet. En effet, tel que l'indique Maingueneau, « la paratopie [linguistique, notamment, “(la langue que je parle n'est pas ma langue¹³⁸)”] n'est-elle moteur d'une création que si elle implique la figure singulière de l'*intenable* qui rend nécessaire cette création¹³⁹. » Citons en exemple de cette paratopie linguistique un passage du poème « Réaction » de Jean Arceneaux :

“Nous autres, on parle pas le vrai français.
Nous autres, on parle juste le français
cadien.” (CB-19)

¹³⁷ François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, op.cit., p. 62-63.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 87.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 90. L'auteur souligne.

L'exclusion du français cadien du « vrai français » ne suppose pas, comme on serait tenté de le croire, une infériorité de la variété cadienne, mais, parce que l'affirmation se situe dans un discours rapporté, elle constitue ici plutôt une distanciation du poète face à celle-ci. Signe de l'inconfort de l'écrivain, la distanciation signalée par l'usage des guillemets apparaît dans ce passage comme un trait de la paratopie, comme une volonté de se soustraire d'un discours devenu dominant et intenable. Le thème de la langue est l'occasion d'une « [r]echerche [...] au milieu de laquelle l'expérience du langage serait, au terme de mille morts et d'une initiation à la fois douloureuse et spectaculaire, une forme de naissance apprivoisée¹⁴⁰. » La représentation de la langue incarne un recul par rapport à soi, mais également par rapport à l'altérité. Le poème « Chiac attack, Jack (un peuple en deux actes) » de Kirby Jambon en donne à voir un exemple dans lequel le poète stipule lucidement que :

une langue menacée est pleine de références linguistiques
 beaucoup plus qu'une langue majoritaire
 on s'inquiète de son influence sur la nôtre, sur nous autres
 ce n'est pas pareil l'autre manière
 we make no faux-pas when we experience déjà vu
 at a secret rendezvous (EG-72)

Poésie réflexive qui met en scène le matériau même de sa confection, la poésie de Jambon, de la même façon que celle de Jean Arceneaux, traduit un geste lucide de prise de conscience, un regard sur soi et sur l'Autre. Il montre, en incluant des mots tels que *faux-pas*, *déjà vu* et *rendezvous*, la porosité d'une langue dominante telle que l'anglais vis-à-vis le phénomène de l'emprunt. En incluant des formes empruntées au français par l'anglais, non critiquées et admises, Jambon donne de l'emphase au trait étanche du français, particulièrement en contexte minoritaire. Tel que l'explique Lise Gauvin dans *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec* :

[o]n peut supposer [à propos de ces auteurs] que le texte, même et surtout s'il travaille l'espace des tensions linguistiques, n'est littéraire que dans la mesure où il

¹⁴⁰ Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, op.cit., p. 141.

met à distance un certain rapport de force entre les langues, dans la mesure où il échappe aux contraintes de la diglossie et ne se contente pas de reproduire le discours autoritaire, monologique, à l'origine du clivage social entre les langues et de leur distribution hiérarchique¹⁴¹.

L'inconfort et le caractère intenable de la paratopie linguistique, même en représentant visiblement des aspects douloureux de l'identité cadienne, sont par conséquent des motifs qui sont néanmoins récupérés par les poètes et qui leur servent, tel que nous venons de le voir avec Maingueneau, comme « moteur de création » et avec Lise Gauvin, comme passage de l'acte simplement discursif à l'acte littéraire. Ainsi, c'est parce que « [l]anguage itself becomes the form and the content of the creative act¹⁴² » que la représentation de la langue s'avère d'une si grande importance en poésie cadienne.

2.2.4 Exemple de particularismes linguistiques en poésie cadienne

Nous avons vu que langue et littérature sont indissociables en Louisiane francophone. Les particularismes qui figurent dans les poèmes de littérature cadienne ne sont pas sans rapport avec la stratégie de « fondement [d]'une spécificité ». Comme le stipulent Ashcroft, Griffiths et Tiffin à propos de la littérature d'expression anglaise :

The syncretic and hybridized nature of post-colonial experience refutes the privileged position of a standard code in the language and any monocentric view of human experience. At the same time, however, it also refutes the notions that often attract post-colonial critics: that cultural practices can return to some « pure » and unsullied cultural condition and that such practices themselves, such as the use of vernacular terms or grammatical forms in English literature, can embody such an authenticity¹⁴³.

¹⁴¹ Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, op.cit., p. 169.

¹⁴² David BARRY, « A French literary renaissance in Louisiana: Cultural reflections », dans *Journal of Popular Culture*, n° 23 (1989), p. 56, cf. Becky BROWN, « The social consequences of writing Louisiana French », art.cit., p. 84.

¹⁴³ Bill ASHCROFT, Gareth GRIFFITHS et Helen TIFFIN, *The empire writes back. Theory and practice in post-colonial literatures*, Londres, Routledge, 1989, p. 42 cf. Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, op.cit., p. 165.

Signe d'authenticité, et parce que partagé dans une bonne mesure, l'emploi du vernaculaire dénote une stratégie institutionnelle, une volonté de s'attirer un lectorat franco-panaméricain. L'intertextualité vient confirmer cette stratégie de se joindre aux objets institutionnels des champs littéraires québécois, acadien ou franco-ontarien par exemple, quelques années après la publication des œuvres fondatrices des littératures nationales respectives. Le dialogue que tentent d'amorcer les poètes avec le reste du monde francophone, pour des raisons liées au contexte historique et géographique et aux limites que connaît la diffusion actuelle de la littérature cadienne, semble d'abord dirigé vers la diaspora franco-américaine, avant l'Europe francophone. Les particularismes attribuables au français, en opposition avec ceux issus des contacts avec les deux autres principales langues et groupes de langues qui ont fourni un apport au français louisianais, soit les langues amérindiennes et anglaise, sont par conséquent de loin les mieux attestés dans la poésie cadienne. Même si nous verrons plus loin que plusieurs mots anglais et anglicismes y sont tout de même bien présents, il ne faudrait pas non plus exclure l'hypothèse d'une appréhension de la communauté envers l'anglais quant à la prépondérance dans les poèmes de particularismes du français.

Outre la volonté de création d'un lectorat, les particularismes en poésie cadienne présentent à notre avis une tentative d'archiver le français cadien et surtout, tel que cela s'est produit avec Michel Tremblay au Québec comme l'a explicité Lise Gauvin¹⁴⁴, d'en légitimer les « déviations » par rapport au français de référence. Car, même s'ils mettent en évidence les écarts entre leur usage et celui de la norme, il s'agit d'une entreprise poétique qui sert, « [e]n plus du transcodage, [...] à un véritable phénomène de *littérisation* [...] ». Ce phénomène est dû en tout premier lieu à l'accumulation et à la

¹⁴⁴ Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, op.cit., p. 123-141.

concentration des éléments renvoyant à la langue populaire, c'est-à-dire cette "recollection sélective" dont parle Bourdieu¹⁴⁵. » Sans prétendre que l'usage de particularismes soit un choix conscient de la part de tous les poètes, nous pensons donc qu'il s'agit tout de même d'un acte discursif important pour la langue française en Louisiane. Si la littérature peut contribuer dans une certaine mesure à la préservation d'une langue, elle peut par ailleurs aussi participer à sa légitimation. En effet, elle « assure une "normalisation" du langage populaire [...] [soit] en le légitimant, d'une part, et aussi, d'autre part, [...] en atténuant peu à peu [...] les effets de contraste et de provocation causés par l'accumulation des particularismes¹⁴⁶ », car ceux-ci figurent au sein d'un système morphosyntaxique standard du français.

Les liens évidents qu'entretiennent les origines avec l'identité ainsi que l'importance accordée aux origines par les communautés diasporales soutiennent notre choix de présenter une catégorie de particularismes en particulier, ceux d'origine française, ou du moins française par le biais de l'Acadie. Ce type de particularismes a été sélectionné pour les ponts qu'ils jettent entre l'identité et la langue et donc, pour leur pertinence en lien avec l'identité et le français cadiens. Nous avons retenu à cet égard les particularismes pouvant être attribuables aux groupes colonisateurs d'origines acadienne ou française et dont la filiation avec ces origines est démontrable. De tous les phénomènes propres au français régional de Louisiane qu'il est possible de répertorier en poésie cadienne, nous n'en retiendrons que trois, bien entendu pour des raisons de restriction matérielle. Il s'agit d'*après*, au sens de « en train », de *astheure* pour « maintenant » et de *menterie*, au sens de « mensonge ». Afin de systématiser l'enquête, nous avons répertorié toutes les occurrences des trois formes dans un corpus fini,

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 130.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 141.

constitué du collectif *Cris sur le bayou. Naissance d'une poésie acadienne en Louisiane* et de *L'École Gombo*. Le but de ce travail n'étant par ailleurs pas d'effectuer des recherches linguistiques au sens strict, mais plutôt de mesurer l'usage de particularismes avec le façonnement identitaire d'une littérature en contexte minoritaire, nous avons préféré les particularismes suffisamment documentés à ceux dont l'investigation reste à amorcer ou à compléter. Pour la même raison, nous ne nous occuperons pas non plus des phénomènes de prononciation. Nous avons évité de classer systématiquement les particularismes retenus ; c'est que, comme nous le verrons dans certains cas, il est difficile, voire parfois impossible, d'affirmer avec exactitude l'origine d'un phénomène, puisqu'il arrive que plusieurs hypothèses plausibles puissent cohabiter.

Le premier des phénomènes dont nous allons traiter est la particule *après*, au sens d'« être en train de, occupé à ». Régionalisme de sens, il est employé sous la plume de Jean Arceneaux, Francis Leblanc, Debbie Clifton, Zachary Richard et Kirby Jambon. On retrouve au total 13 fois la forme à l'intérieur du corpus.

Jean Arceneaux

« La nouvelle valse du samedi au soir »

[...]
Comme si on était toujours in the forest
Primeval
Après se promener avec Mlle Bellefontaine
[...]
(CB-23)

« Assimilation : »

[...]
Comme un poisson comprend pas l'eau
Avant de se trouver en dehors
Après suffoquer dans l'air,
[...]
(CB-28)

Debbie Clifton

« Plaint : La veuve de le clos d'huile »

M'**apé** brailler
 M'**apé** veiller
 Oh, nèg, mo lasse, mo lasse
 [...]
 (CB-73)

Francis Leblanc

« Blues de Bosco »

[...]
 Si tu me vois **après** marcher au long du
 chemin de fer.
 Si tu me vois **après** marcher au long du
 chemin de fer.
 Je suis parti avec une balle de foin pour
 amener à mon petit veau.
 [...]
 (CB-93)

« La branche du murier »

[...]
 Moi, je suis là dans ma maison
Après souffler et m'ennuyer,
 Passer dans un tas de chagrin,
 [...]
 (CB-96)

« Grands chemins »

[...]
 'gardez donc, chère 'tite fille, toi, t'es là,
 Chère,
Après espérer dans la porte de ma maison.
 [...](CB-101)

Zachary Richard

« Partir au Mardi Gras. II. »

[...]
 Dans les rues de Grand Mamou **après**
 Faire du carnaval depuis plusieurs jours
 [...]
 (CB-130)

Kirby Jambon

« écrit dessus l'entourage »

[...]
 y a rien à son épreuve
 parti en maraudant
apé happer comme ein tayaut.
 [...]
 (EG-37)

« Là, la question »

[...]
 Là comme un enfant **après** jouer
 [...]
 Là **après** dire tout c'qui est neuf
 [...]
 (EG-109)

« Fricassée d'poésie »

[...]
 Le vend du nord **après** siffler.
 Le loup en dehors hurle comme il veut
 rentrer.
 [...]
 (EG-113)

Employé dans les paroisses Acadia, Évangeline, Iberville, Jefferson, Lafayette,
 Lafourche, Saint Jean Baptiste, Saint James, Saint Landry, Saint Martin, Terrebonne et
 Vermillon¹⁴⁷, *après* est sans contredit un régionalisme répandu en Louisiane

¹⁴⁷ Cf. Albert VALDMAN et Kevin J. ROTTET [dir.], *Dictionary of Louisiana French. As spoken in Cajun, Creole, and American Indian Communities*, Mississippi, University Press of Mississippi, 2010, sous *après*.

francophone. Grévisse affirme que l'« on dit dans le français régional du Berry, de la Franche-Comté et de la région franco-provençale *être après* [...] [et donne l'exemple] : Je sais que vous n'aimez pas les enfants malpropres et que vous êtes toujours *après* laver et peigner Jeannie¹⁴⁸ [...] ». Dans un article publié récemment intitulé « Français d'Amérique et créoles/ français des Antilles : nouveaux témoignages », André Thibault traite l'emploi en question par le dépouillement de nombreuses sources de français régional issues du Grand Ouest et du Centre-Est où *après* au sens qui nous intéresse est effectivement un emploi en cours, et affirme que « [d]ans les français d'Amérique, ce tour périphrastique est général [...] et qu'[i]l est d'un usage encore tout à fait général de nos jours au Québec, dans la langue parlée¹⁴⁹. » Il conclut entre autres « que c'est très exactement par des emprunts à des ressources de la “couche” des XVII^e et XVIII^e siècles que les créoles ont formé leurs marqueurs de durée¹⁵⁰. » L'affirmation tient naturellement pour l'ensemble plus vaste des français d'Amérique et, dans ce cas-ci pour le français de Louisiane. L'origine de cette forme remonte à des variétés régionales du français, puisqu'elle est attestée en Anjou, au Bas-Maine, en Normandie ainsi qu'en Picardie, ce qui nous permet de supposer qu'elle a été introduite en Louisiane avec l'arrivée des premiers colons venus de la vallée laurentienne, vers la fin du XVII^e siècle¹⁵¹.

Également répandu dans la langue parlée au Québec et en Acadie, le second phénomène de langue que nous nous proposons d'examiner est l'adverbe *astheure* (avec la variante orthographique *asteur* dans les exemples cadiens suivants), qui se retrouve à

¹⁴⁸ Maurice GREVISSE, *Le Bon Usage : Grammaire française*. Douzième édition refondue par André Goosse, Paris-Gembloux, Duculot, 1988, § 791 c. 2 cf. André THIBAUT « Français d'Amérique et créoles / français des Antilles : nouveaux témoignages », *art.cit.*, p. 90.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 91.

¹⁵⁰ *Idem.*

¹⁵¹ Cf. Georges GOUGENHEIM, *Étude sur les périphrases verbales de la langue française*, Paris, Librairie A.-C. Nizet, 1971, [1929], p. 56-60.

18 reprises dans les écrits de Jean Arceneaux, Debbie Clifton, Francis Leblanc et Kirby Jambon. *Astheure* constitue un régionalisme de fréquence, parce qu'employé plus fréquemment dans les français d'Amérique que dans ceux de la variété A, comme nous le verrons plus loin avec la remarque de Thibault à ce sujet. Régionalisme de type fréquentiel, également parce que la forme touche plusieurs registres du discours au sein de la variété B et n'est pas ou du moins peu, associée à un parler vieilli ou rural.

Jean Arceneaux

« Réaction »

[...]
Pour **asteur**, allez samedi soir
Dans n'importe quelle salle de danse,
[...]
(CB-20)

« La nouvelle valse du samedi au soir »

[...]
Asteur, les Ragin' Cajuns
Dépensent leur passion sur un billet
d'entrée
Pour voir une partie de football.
[...]
(CB-23)

« Dix ans après »

[...]
Ses parents se sont pas occupés d'elle
Et **asteur**, elle est incapable de se défendre.
(CB-25)

« Un état bilingue »

[...]
Mais il y a aussi beaucoup trop de fumier
Asteur,
[...]
(CB-30)

« Paris, 1979 »

[...]
Des amis qui **asteur** passent l'expérience
de l'exil
[...]
(CB-36)

« Deux onces de pensées
sur la solitude »

Tout ce monde me dégoûte mais je peux
pas m'en aller tout à fait **asteur**.
[...]
(CB-42)

« L'eau haute du printemps »

Qui c'est qui dit
Qu'on a pas de saisons ?
Asteur, c'est la pluie,
Et ça monte jusqu'aux ponts.
[...]
(CB-58)

Debbie Clifton

« Ein de les aventures de Cocodrie et
Tchoupoule »

[...]
"Asteur," li dit, "Mo va dit vous-autres ein
tite l'histoire"
[...](CB-68)

« Voyageur »

[...]
Mais guette mo là **asteur**, cher, mo back
Dans la campagne

[...]
(CB-76)

Francis Leblanc

« Grande nuit »

[...]
Asteur toi, t'as du regret.

(CB-100)

Kirby Jambon

« Allons z'enfants »

[...]
Asteur c'est l'heure qu'on passe le test :

[...]
(EG-17)

« écrit dessus l'entourage »

[...]
J'connais **asteur**
que c'est mon
que j'me trempe dans ein grain au large

[...]
(EG-38)

« La co-écoute »

[...]
C'est pas maintenant,
c'est **asteur**,

[...]
Et... **asteur** c'est votre tour.
(EG-59)

« Allons déambuler »

[...]
Ambulant est notre monde.
On peut pas dire pourquoi.
Puisqu'**asteur** on est pas là.
Nous autres, on déambule.

(EG-69)

« Là, la question »

[...]
Là après dire tout c'qui est neuf
et qui **asteur** est veuve.

[...]
(EG-109)

« Fricassée d'poésie »

[...]
Asteur tu mets les fruits de la mer :

[...]
(EG-113)

« Rôder »

[...]
Asteur, il est p'us là.

[...]
(EG-133)

« La vie comme la grègue et le double-
solitaire »

[...]
Pour **asteur**, j'espère, j'ai espoir,

[...]
(EG-13)

Les recherches de Thibault sur la question ont montré que l’adverbe *astheure* au sens de « maintenant » :

est massivement attesté du moyen français jusqu’à nos jours [...] Le DRF précise que « ce tour a vieilli et ne se maintient que dans quelques aires discontinues (Yvelines, Nord, Pas-de-Calais, Picardie, Normandie, Indre-et-Loire, Bretagne, Mayenne, Sarthe, Maine-et-Loire, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher, Champagne, Ardennes, Lorraine), souvent avec une connotation populaire et/ou rurale dont rendent plus ou moins compte les dictionnaires généraux » [...] Cette source ajoute que « c’est cette forme populaire [st] de *cette*, non admise dans la norme classique, qui a contribué à déclasser la locution. » Le poids de la norme s’étant beaucoup moins fait sentir dans les français d’Amérique, cette forme y est restée d’un usage extrêmement fréquent¹⁵².

Répandue non seulement dans de nombreux écrits de poésie cadienne, mais également dans la langue parlée en Louisiane, la forme est attestée par le *Dictionary of Louisiana French. As spoken in Cajun, Creole, and American Indian Communities* dans les paroisses suivantes : Acadia, Avoyelles, Évangéline, Jefferson Davis, Jefferson, Lafayette, Lafourche, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Landry, Saint-Martin, Terrebonne et Vermillion.

Le troisième et dernier particularisme que nous avons choisi de présenter est *menterie*, apparaît quatre fois dans le corpus, chez Jean Arceneaux et Kirby Jambon.

Jean Arceneaux

« Nuit nuite »

J’ai honte d’essayer
De lui faire comprendre
Une dernière fois
Avec une belle **menterie**
[...]
(CB-45)

Kirby Jambon

« réflexions à la veille des élections »

[...]
Quand même, on croit les **menteries**.
On condamne les médias,
mais on croit leurs **menteries**
faites manger par un gouvernement
[...]
On croit les **menteries** de ceux
qui croient qu’ils racontent la vérité,
[...]
(EG-51)

¹⁵² *Ibid.*, p. 111-112.

Thibault considère plutôt le terme comme un diastratisme, écartant l'hypothèse d'un archaïsme :

On pourrait se contenter de considérer ce type lexical (abondamment attesté jusqu'à nos jours dans tous les français d'Amérique, [...]) comme un archaïsme, mais s'il est peu à peu sorti de l'usage neutre en français de référence [...] c'est qu'il a été considéré de plus en plus au cours des siècles comme l'apanage des classes inférieures – une restriction qui ne semble pas avoir eu autant de succès outre-Atlantique dans son évincement au profit de *mensonge*. [...] Une différence sémantique est souvent évoquée : alors qu'en ancien français, le mot apparaît avec un sens aussi fort que *mensonge*, à partir du moyen français il acquiert [un] sens atténué [...] « La plupart du temps, les parlers de l'Ouest, qui usent tous du terme, lui ont conservé son sens ancien ('mensonge'), sans l'atténuation qu'offre le français moderne¹⁵³. » C'est aussi vrai des usages nord-américains et antillais, mais il est permis de se demander jusqu'à quel point cette évolution sémantique est valable pour toutes les variétés de « français moderne » ; elle n'a probablement jamais touché la langue de certaines couches sociales, ou de certaines régions¹⁵⁴.

Le peu de répercussion de cette « déclassification » sur le français en Louisiane est manifeste lorsque l'on constate que *menterie* est attestée dans six paroisses¹⁵⁵ au total dans le *Dictionary of Louisiana French. As spoken in Cajun, Creole, and American Indian Communities*. *Mensonge*, nulle part attesté dans la langue parlée, n'est présent qu'à deux reprises dans des sources écrites.

La conclusion que l'on peut tirer à partir de ces trois exemples est que la poésie cadienne semble vouloir refléter assez fidèlement l'usage linguistique réel de la Louisiane francophone. En effet, puisque son rôle apparaît indissociable de la légitimité à laquelle aspire le français cadien, la littérature cadienne poursuit clairement un but de mimétisme de la langue parlée en Louisiane. D'un point de vue littéraire, cela demeure contraignant, car, contrairement à *Bloupe !* de l'Acadien Jean Babineau, où « le manquement au mimétisme va

¹⁵³ Robert CHAUDENSON, *Le lexique du parler créole de la Réunion*, Paris, Champion, 2 vol., 1974, p. 807, cité dans André THIBAUT « Français d'Amérique et créoles / français des Antilles : nouveaux témoignages », *art.cit.*, p. 138.

¹⁵⁴ André THIBAUT « Français des Antilles et français d'Amérique : les diatopismes de Joseph Zobel, auteur martiniquais », *art.cit.*, p. 138.

¹⁵⁵ Allen, Lafayette, Lafourche, Saint-Martin, Terrebonne et Vermillion.

dans le sens d'une ouverture plus grande au plurilinguisme¹⁵⁶ », la poésie cadienne semble pour sa part s'épuiser à reproduire le modèle oral d'une variété de langue.

2.3 Le rôle des caractéristiques culturelles, linguistiques et spatiales dans le façonnement d'une identité littéraire

« [L]es signes de l'identité et de la différence sont d'abord affaire d'invention et de construction¹⁵⁷. »

2.3.1 La poésie comme « mode d'expression par excellence de l'exigüité¹⁵⁸ »

La production littéraire contemporaine louisianaise, écrite dorénavant dans une langue parsemée de régionalismes, se consacre presque exclusivement au genre poétique depuis les trois dernières décennies. La poésie est en effet le genre littéraire dominant en Louisiane contemporaine, cela ne fait pas de doute. Le champ littéraire cadien ne diffère pas sur ce point de la plupart des cultures minoritaires, pour lesquelles « le genre poétique prédomine largement¹⁵⁹ ». Il nous faut, pour être en mesure de bien comprendre ce choix, signaler d'abord deux phénomènes. Le premier concerne évidemment l'influence non négligeable de la musique en Louisiane de façon générale. Ayant notamment insufflé à plusieurs groupes sociaux de Louisiane la fierté des origines et la volonté de se distinguer des groupes culturels dominants¹⁶⁰, il ne fait pas de doute que la musique a influencé la prédilection de la renaissance culturelle cadienne de la fin du XX^e siècle pour le genre poétique. L'importance de la chanson dans l'essor culturel qu'a connu la communauté est d'ailleurs évoquée dans la préface de la collection *Acadie tropicale* :

¹⁵⁶ Catherine LECLERC, « Des langues en partage ? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine », *op.cit.*, f. 306.

¹⁵⁷ Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, *op.cit.*, p. 122.

¹⁵⁸ François PARÉ, *Les littératures de l'exigüité*, *op.cit.*, p. 138.

¹⁵⁹ *Idem.*

¹⁶⁰ Mark MATTERN, « Cajun music, cultural revival: theorizing political action in popular music », dans *Popular music and society*, vol. 22, n°2 (été 1998), p. 31-48.

[C]'est dans la chanson que la renaissance littéraire se manifesta d'abord, lorsque les musiciens cadiens commencèrent à adapter de nouvelles paroles sur des airs traditionnels. Cette poésie, chantée avant d'être dite, dite avant d'être écrite, forma la transition entre la tradition purement orale et la littérature écrite¹⁶¹.

Parce qu'elle est une culture d'abord orale, dont la récente renaissance a d'abord opéré à partir de la chanson, la culture cadienne s'exprime dans une poésie dont le but premier a été d'être chantée et continue, indépendamment de musiciens ou de chanteurs, à préférer ce mode d'expression à la prose et même au théâtre, qui a pourtant connu de bonnes années aux débuts de la renaissance. C'est qu'il y a visiblement ici un autre motif que celui de l'oralité et/ou de la chanson qui fait perdurer le genre. Il s'agit de son statut de « *petite culture*¹⁶² », car tel que l'affirme François Paré, c'est « [le] langage [de la poésie qui] permet de fracasser les frontières de l'oppression et de la dépossession. La poésie est un refus et une exaltation de la marge¹⁶³. » Un refus de disparaître, de ne pas s'affranchir vis-à-vis les autres poètes du champ littéraire franco-américain, mais surtout, d'avoir l'air de « la pauvre Louisiane illettrée » (CB-9). En effet, alors qu'il explique au lecteur le contexte dans lequel le recueil *Cris sur le bayou. Naissance d'une poésie acadienne en Louisiane* a paru, Barry Jean Ancelet relate l'événement de 1978 intitulé *Rencontre des francophones de l'Amérique du Nord*, événement dont il a déjà été brièvement question en première partie, auquel la Louisiane avait été invitée parmi d'autres ensembles de la Franco-Amérique pour présenter des extraits de sa littérature. Le conte¹⁶⁴, de par sa dimension orale et folklorique, ayant connu comme la chanson et le théâtre un succès lors de la naissance de la littérature cadienne, il fut déterminé que l'on présenterait à cette occasion des extraits de contes traditionnels louisianais. Toutefois, une fois sur place,

on s'est vite rendu compte que ça faisait pas l'affaire, le reste du programme était poétique et symphonique, net et clair. On avait du mal à imaginer un petit conte de la

¹⁶¹ « Préface », dans *Acadie tropicale. Poésie de Louisiane*, op.cit., p. ix.

¹⁶² François PARÉ, *Les littératures de l'exiguïté*, op.cit., p. 138.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 139.

¹⁶⁴ Le genre a à ce jour fait l'objet de plusieurs études, dont l'ouvrage de Barry Jean ANCELET [dir.], *Cajun and Creole folktales: the French oral tradition of South Louisiana*, New York, Garland (« World folktale library »), 1993, 224 p.

Louisiane entre **Speak White** de Michelle Lalonde et la nouvelle symphonie de Claude Léveillée. Même l'Acadie y était convenablement représentée par Herménégilde Chiasson. La pauvre Louisiane illettrée... Il fallait quelque chose qui chantait l'âme de la Louisiane française, mais qui donnait quand même l'air d'être poétique.
(CB-9-10. L'auteur souligne.)

La Louisiane littéraire ne se sentait alors visiblement pas de taille face aux autres littératures francophones d'Amérique et ce, il y a à peine plus de trente ans. L'opposition entre les mots *poétique, symphonique, net, clair, convenablement* et *petit, pauvre, illettrée* n'en confirme d'ailleurs que davantage ce constat. En regard du choix du genre poétique, la stratégie adoptée en vue de dépasser ce complexe d'infériorité a été de proposer pour la présentation un poème plutôt qu'un conte et par conséquent de « donn[er] [...] l'air d'être poétique. » Pour cohabiter avec les réalisations littéraires des contemporains du continent, il a fallu se tourner vers un genre en particulier, celui de la poésie, et parier sur les capacités de ce genre pour se positionner parmi elles. Le dénouement de l'événement s'est avéré aussi révélateur, en ce que la lecture à voix haute, mode de transmission oral, d'un extrait de la littérature cadienne à une représentation rassemblant d'autres communautés franco-américaines incarne à elle seule un tournant décisif du point de vue de Barry Jean Ancelet pour l'avènement de la littérature d'expression française en Louisiane : « [L]e poème de Zachary Richard [...] a été finalement présenté, [...] l'essentiel était fait. Une poésie contemporaine en français avait été découverte en Louisiane. » (CB-9-10) Cela corrobore une fois de plus que la légitimation de la littérature cadienne, du moins selon le regard qu'elle pose sur elle-même, passe d'abord et avant tout par la reconnaissance d'autres ensembles littéraires de la diaspora francophone en Amérique. Le processus n'opère véritablement qu'avec leur concours.

Le récitatif, le rappel et plus précisément, la répétition, caractéristiques rythmiques fondamentales en poésie cadienne, servent à Jean Arceneaux, entre autres, dans la mise au jour des traits de l'identité cadienne. « Schizophrénie linguistique » montre à cet égard par la

répétition quelques-uns des sèmes culturels et linguistiques qui font partie de l'imaginaire de la communauté et de sa propre perception de son identité.

I will not speak French on the school
grounds.
I will not speak French on the school
grounds.
I will not speak French...
I will not speak French...
I will not speak French...
Hé ! Ils sont pas bêtes, ces salauds.
Après mille fois, ça commence à pénétrer
Dans n'importe quel esprit.
[...]
On sait jamais qui a l'autorité
De faire écrire ces sacrées lignes
À n'importe quel âge.
Surtout pas avec les enfants.
Faut jamais que eux, ils passent leur temps
de recess
À écrire ces sacrées lignes. (CB-16)

On pourrait se limiter au constat selon lequel la répétition en début de poème lui confère rythme et structure, ce qui n'est du reste pas faux, mais le rôle de la répétition dans « Schizophrénie linguistique » va plus loin que cela. En considérant le champ sémantique lié à l'éducation, constitué entre autres de *school grounds*, *autorité*, *enfants* et *recess*, on constate que la répétition illustre l'acte lui-même répétitif, discursif, de la retenue scolaire, infligée à un élève ayant dérogé à un règlement, celui le cas échéant de ne pas parler français dans l'espace public, plus précisément scolaire. Le genre poétique, de par la répétition ainsi que par la mise en abîme constituée par cette répétition, octroie à ce poème de Jean Arceneaux une piste d'interprétation autre, qui se forme au fur et à mesure que défilent les (pourtant identiques !) mots, répétés, insistés et par la suite révélés. « Le doublement du mot ne signifie [donc] pas [ici le double du concept exprimé], mais un contenu différent, nouveau, plus complexe¹⁶⁵. » Jurij Lotman introduit par ailleurs à l'égard de ce concept une comparaison intéressante avec « [l]a chanson archaïque, qui ne connaît pas la rime, [mais qui] connaît une

¹⁶⁵ Jurij M. LOTMAN, *La structure du texte artistique*, Paris, Gallimard (Coll. « Études sémiotiques sur la théorie de l'art »), 1973, p. 192.

répétition de refrain [...] issu[e] d'une esthétique spécifique – l'esthétique de l'identité¹⁶⁶. » Ainsi la poésie, par la structure particulière qu'elle confère au texte, apparaît comme « [u]n moyen de dire en vers ce qu'on peut communiquer aussi en prose, mais un moyen de formuler une vérité particulière, qui ne pouvait se construire hors du texte poétique¹⁶⁷ » et permet à « [l]'œuvre [de] se construi[re], comme le fait d'ailleurs plus vastement la culture minoritaire, à même la répétition des discours¹⁶⁸. » « Schizophrénie linguistique », en répétant une réalité vécue au stade de l'enfance par toute une génération de la communauté cadienne, s'avère donc en quelque sorte une hymne de la stigmatisation autrefois vécue par les Cadiens et de la condition du francophone en contexte minoritaire. Le poème « Colonihilisme » de Jean Arceneaux est à cet égard révélateur, en ce sens que les mots *colonialisme*, *colonie*, *extérieur* et *complot* se retrouvent tous à l'écart, rejetés sur des vers détachés du reste du poème.

Il n'y a rien de plus dégoûtant que du
colonialisme
Qui vient de l'intérieur même de la
colonie.
C'était pas seulement les Américains
Qui nous ont imposé l'anglais de
l'extérieur.
[...]
Mais les Cadiens, c'était quoi leur
complot ? (CB-26)

Le procédé, en soulignant le colonialisme et l'assimilation vécus par la communauté cadienne au cours du siècle dernier, met ces quatre mots en quarantaine. Ils se trouvent reclus, à la façon des Cadiens, autrefois isolés dans les bayous et cela montre par le fait même l'émancipation difficile à entrevoir. La configuration et la répétition en poésie cadienne ne se résument donc pas à l'accumulation d'information ayant trait à l'identité, mais servent aussi à rendre les stigmas de son histoire et de son imaginaire, en lui permettant notamment d'« inscrire dans la permanence du poème ce qui [l'identité en contexte minoritaire, par exemple],

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 197.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 95.

¹⁶⁸ François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, *op.cit.*, p. 147.

justement, ne tient que du transitoire¹⁶⁹ ». Le titre du poème, « Colonihilisme », un mot-valise formé de *colonie* et *nihilisme*, qui peut à la fois évoquer le mot *colonialisme*, fait allusion à la génération de Cadiens qui ont « étouffé [l]a langue et [l]a culture » (CB-26) en ne les transmettant pas à la génération suivante. En effet, *colonihilisme* ainsi juxtaposé, montre le déni par la communauté des conséquences du colonialisme anglo-américain sur la culture cadienne. Les Cadiens ont, d'après Arceneaux, eux-mêmes concouru à l'essoufflement de leur culture, en adoptant l'anglais et en ne constatant pas l'irréversibilité de ce passage d'une langue à l'autre. En niant de la sorte les valeurs associées à l'identité cadienne, telles que la langue, la communauté s'est trahie elle-même selon le poète, qui qualifie ce non-engagement de « génosucide » (CB-26).

2.3.2 Le paratexte : négociier l'autonomie

La poésie contemporaine en Louisiane a choisi de s'exprimer majoritairement dans « la langue problématique ». Elle a institué dans son écriture « tout un appareil insistant de préfaces, de récitatifs et de rappels¹⁷⁰ » pour se tenter de justifier à la fois le choix de son matériau d'expression et « négociier » sa présence. Ainsi, le premier texte de littérature louisianaise écrit en français cadien, *Lâche pas la patate. Portrait des Acadiens de la Louisiane*, de Revon Reed, comporte dans l'ordre une présentation, une introduction, une dédicace et un avant-propos. Dans *Cris sur le bayou. Naissance d'une poésie acadienne en Louisiane*, on trouve à la fois une note de l'éditeur, une préface ainsi qu'un glossaire. La note de l'éditeur, qui justifie la présence du glossaire à la fin du recueil, se lit comme suit : « Pour une meilleure compréhension et appréciation de ce recueil de poèmes, nous y avons joint un glossaire des mots et expressions typiques de la Louisiane. » (CB-8) *L'École Gombo* aussi comporte un semblable paratexte provenant de l'éditeur, dans lequel on décèle un désir de

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 157.

¹⁷⁰ François PARÉ, *Les littératures de l'exigüité*, op.cit., p. 139.

valoriser le français en Louisiane et de souligner la pertinence de l'apport louisianais à la francophonie :

Pourtant, se limiter à la publication de textes qui datent du XIX^e siècle serait proclamer en même temps la fossilisation et la défaite du français en Louisiane. Que le français est en déclin dans le territoire louisianais, on ne saurait le nier. Mais on y découvre toujours une polyphonie francophone si riche et imagée qu'elle-même rivalise avec celle de la mère patrie, qui, d'ailleurs, n'a jamais su apprécier le parler louisianais à sa juste valeur. L'héritage cadien, créole, amérindien, immigrant, offre de quoi défendre et illustrer la francophonie louisianaise, et nos romanciers immigrés, nos conteurs amérindiens, nos chanteurs créoles et nos poètes cadiens ont tous leurs vérités à dire. Que cette langue sorte des bayous pour prendre fièrement sa place si méritée dans la francophonie et la polyphonie moderne et internationale ! (EG-5)

Non seulement le rédacteur accuse-t-il la France de ne pas avoir su à ce jour apprécier la valeur du français louisianais et par conséquent, celle de sa littérature, mais proclame-t-il lui-même (au nom de quoi ?) la « place si méritée » de la langue française en Louisiane « dans la francophonie et la polyphonie moderne et internationale ». En supposant que cette « place » existe, le fait qu'elle se « mérite » ne signifierait-il pas qu'on pourrait également ne pas se la mériter ? L'affirmation, en dehors de sa visée émotive, ne tient pas vraiment. Puisque l'on a déjà vu que la légitimation littéraire passe d'abord par celle de la langue en littérature cadienne, la stratégie de l'éditeur est visiblement de faire accéder la variété louisianaise à l'autonomie (toujours par rapport aux autres variétés existantes de la francophonie), en faisant valoir le peu de reconnaissance lui ayant été accordé jusqu'à maintenant. Selon Dominique Maingueneau, la présence régulière du paratexte :

n'[...] a rien [...] d'étonnant : à partir du moment où la concurrence entre positionnements s'exacerbe et se théâtralise, où les définitions de l'activité littéraire sont radicalement incertaines, l'auteur est amené à multiplier les textes d'accompagnement. Au régime *traditionnel* (fixé par la référence à une tradition) où un certain nombre de normes sont censées s'imposer aux écrivains s'oppose un régime *problématique*, dans lequel il faut sans cesse légitimer sa démarche créatrice¹⁷¹ [et sa variété de langue].

¹⁷¹ Dominique MAINGUENEAU, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, op.cit., p. 115.

En plus de la récurrence de préfaces, d'adresses et de glossaires, on trouve parfois des enregistrements sonores en format numérique, annexés aux recueils de Zachary Richard¹⁷² et de Kirby Jambon notamment, sur lesquels on peut entendre les poètes réciter en partie ou en entier leurs œuvres. Sans exclure que ces enregistrements puissent être redevables à la prédilection de la communauté cadienne pour la musique, à laquelle nous avons déjà brièvement fait allusion, au désir de rendre des traits d'oralité, tels que la prononciation ou même encore au fait que la plupart des francophones de Louisiane ne lisent pas le français, nous considérons d'abord le support comme un instrument d'autonomie. En effet, il s'agit surtout, tel que nous venons de le voir avec Dominique Maingueneau, d'une façon de plus de légitimer sa production littéraire.

2.3.3 Le « colinguisme littéraire¹⁷³ »

La relation du français cadien avec l'anglais n'est pas réellement comparable avec celle qu'on a pu observer entre les autres français d'Amérique et l'anglais. Déjà en 1882, Alfred Mercier publiait dans *L'Athénée louisianais* un article sur la présence des deux langues au sein de la législature louisianaise :

Nous avons vu, avec plaisir, une copie reliée des actes de la dernière session de la législature, écrits en anglais au recto et en français au verso, comme on les imprimait avant la guerre. C'est là une victoire importante pour la langue française en Louisiane. Le radicalisme, brutal et irrespectueux, de notre histoire et de nos droits l'avait depuis longtemps bannie et nous sommes heureux de voir qu'elle a reconquis son droit de domicile dans nos livres de lois¹⁷⁴.

Si l'on en juge par les écrits contemporains franco-louisianais, même si l'anglais a longtemps été synonyme d'oppression et de préjugés, comme en témoigne le dernier exemple cité, et même si celui-ci incarne à n'en pas douter la cause de l'estompement du français en

¹⁷² Zachary RICHARD, *Faire récolte*, op.cit.

¹⁷³ Catherine LECLERC, *Des langues en partage ? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine*, op.cit., p. 74.

¹⁷⁴ Alfred MERCIER, « Miscellanées », dans *L'Athénée louisianais*, t. I, 2^e série, 1882, p. 190.

Louisiane, il ne constitue paradoxalement à l'heure actuelle ni l'objet d'un refus ni tout à fait celui d'une acceptation. De déterminer une constance dans l'attitude des poètes vis-à-vis l'anglais s'avère une tâche difficile, parce qu'elle apparaît ambivalente à plusieurs endroits. En revanche, nous avons tout de même tenté une classification de ces attitudes en lien avec la langue dominante, en établissant un continuum à partir des notions d'alternance codique et de « colinguisme littéraire », terme emprunté à Catherine Leclerc que nous expliquerons un peu plus loin. Nous usons du terme *continuum* pour une raison bien précise : c'est que, comme il s'agit d'un phénomène ambivalent tel que nous venons de le mentionner, les frontières entre les deux notions ne sont pas à tous les coups clairement définies et peuvent d'ailleurs être particulièrement floues chez Kirby Jambon. L'anglicisme, qui aurait pu figurer au milieu du continuum, est un phénomène trop peu fréquent. La très grande majorité, pour ne pas dire tous, des locuteurs du français sont à l'heure actuelle bilingues. Tel que nous l'avons évoqué en première partie, l'influence de l'anglais s'est produite différemment au fil de l'histoire des contacts linguistiques. Sachant que « les contacts avec l'anglais ont été très limités avant que Napoléon ne vende le territoire aux États-Unis, en 1803¹⁷⁵ », il est permis de supposer que la population louisianaise a été, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, francophone unilingue. Ce n'est que par l'intermédiaire des Acadiens, après 1755, que les premiers anglicismes ont dû pénétrer dans le français de la Louisiane. Avec le passage du temps, quelques-uns de ces anglicismes sont parvenus aux générations contemporaines, mais on se doute bien que beaucoup d'entre eux, suite à l'apprentissage massif de la langue dominante par les populations francophones, ont perdu leur statut au profit de mots anglais. L'attitude linguistique traduite par l'anglicisme apparaît ainsi, entre l'alternance codique et le colinguisme littéraire, comme une absorption de l'anglais par le français. Il faut aussi

¹⁷⁵ Kevin J. ROTTET et Dan GOLEMBESKI, « Vers une étude comparée des lexiques français d'Amérique du Nord. L'influence lexicale en français canadien et en français cadien », dans Danièle LATIN et Claude POIRIER, *Contacts de langues et identités culturelles : perspectives lexicographiques : Actes des quatrième Journées scientifiques du réseau « Étude du français en francophonie »*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p. 100.

mentionner que parfois, la morphologie d'un mot anglais ne change pas forcément pour s'adapter au français, mais peut tout de même être considéré comme un anglicisme, parce qu'entre autres, il peut être employé depuis assez longtemps et de façon suffisamment répandue pour avoir accédé au rang d'emprunt. On comprend ainsi mieux qu'en raison de la quasi-inexistence du phénomène dans les écrits cadiens, il aurait été superflu d'en présenter ici des exemples.

La première extrémité de ce continuum, l'alternance codique ou code-switching, est ce que nous pourrions considérer comme la plus puriste des attitudes linguistiques, en particulier en ce qui concerne la poésie de Jean Arceneaux. L'alternance codique, définie par Mary W.J. Tay comme : « the embedding or mixing of words, phrases and sentences from two codes within the same speech event and across sentence boundaries¹⁷⁶ », a été utilisée dans la littérature louisianaise bien avant l'apparition de régionalismes. En effet, comme l'anglais jouit du prestige de la langue dominante, non seulement par rapport aux autres langues existantes sur le territoire, mais également en regard des variétés de langues, son incursion au sein des productions culturelles cadiennes, et plus largement louisianaises, a vraisemblablement débuté vers la fin du XIX^e siècle. On trouve en 1891, sous la plume d'un contributeur de *L'Athénée louisianais* nommé Peytavin, de nombreux phénomènes d'emprunt à l'anglais, tels que *sharp* ou *beach*. Il prévient d'ailleurs soigneusement son lecteur dans l'adresse qui suit : « Le lecteur ne devra pas s'étonner de rencontrer quelques expressions de *slang* (argot anglais), car nous nous proposons de puiser à toutes les sources¹⁷⁷. » Toutefois, bien qu'il s'agisse d'une coexistence de la langue dominante avec la langue minoritaire, il n'est du reste permis à la forme étrangère qu'un accès limité, contrôlé au système linguistique

¹⁷⁶ Mary W. J. TAY, « Code switching and code mixing as a communicative strategy in multilingual discourse », dans *World Englishes*, vol. 8, n° 3 (1989), p. 408.

¹⁷⁷ J.N.O.L. PEYTAVIN, « Mélange des langues », dans *L'Athénée louisianais*, t. II, 4^e série, 1891, p. 260-274.

d'accueil. Il n'entre pas à proprement parler dans la morphosyntaxe française, comme le montre l'extrait suivant de « Schizophrénie linguistique » :

Why not just go ahead and learn English.
 Don't fight it. It's much easier anyway.
 No bilingual bills, no bilingual publicity.
 No danger of internal frontiers.
 [...]

 On a pas réellement besoin de parler
 français quand même.
 C'est les Etats-Unis ici,
 Land of the free.
 (CB-16-17)

La langue de l'Autre sert un discours que le poète ne s'attribue visiblement pas, et qui provient qui plus est sans doute de cette altérité. Les mots demeurent inchangés et insérés sans adaptation aucune au beau milieu d'un poème majoritairement écrit en français. Il s'agit donc ici bel et bien d'alternance codique. L'attitude est hostile et l'autre code se présente dans le poème comme une intrusion. L'ironie du poète sur la question de l'apprentissage de la langue dominante conforte également cette hypothèse et il est clair dans ce cas-ci que « la co-présence littéraire du français et de l'anglais *évoque* la figure de l'assimilation¹⁷⁸ ». En cela, l'alternance de codes est à considérer ici comme un phénomène xénolinguistique, en ce que le mot anglais demeure étranger au système linguistique du français. Le phénomène se produit par ailleurs d'une façon semblable chez Kirby Jambon. En effet, même si le poème « French Kiss » nous servira aussi pour l'autre extrémité du continuum, dont nous parlerons plus tard, il s'y trouve néanmoins un recours à l'alternance codique concernant une politique autrefois préconisée par les Etats-Unis en matière d'assimilation des minorités appelée le *melting pot*.

Pas comme le melting pot,
 « where the scum rises to the top,
 and those on the botton get burnt ».
 (EG-45-46)

Le recours à l'anglais pour exprimer l'immoralité politique, en soulignant l'attribution de celle-ci à l'Anglo-américain, montre que cette conception du multiculturalisme n'est pas

¹⁷⁸ Catherine LECLERC, « Des langues en partage ? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine », *op.cit.*, f. 244-245.

partagée par le poète. Le poète, en imputant à l'anglais l'énonciation du *melting pot*, transfère toute la responsabilité du geste à la culture dominante et tend à faire oublier, par exemple, le fait que toute une génération de Cadiens aient refusé de transmettre le français à la génération suivante. Le but ici n'est pas de chercher un coupable, mais plutôt de constater que le fait de « [n]ommer les réalités vulgaires au moyen de la langue seconde permet en partie de s'en défaire la responsabilité¹⁷⁹. » Rappelant incontestablement l'estompement de la culture, l'alternance de codes fournit ici « une lecture [du] bilinguisme comme phénomène douloureux, emblème d'impuissance sinon de perte, signifiant de la dépossession¹⁸⁰. » En adoptant la stratégie de l'alternance de code, la littérature cadienne tente par conséquent à l'heure actuelle une inscription en négatif, comme beaucoup de littératures minoritaires, par rapport aux littératures dominantes, c'est-à-dire qu'elle s'en sert pour définir au bout du compte ce qu'elle n'est pas. Parce qu'ils ont constitué un « moteur de création », la stigmatisation et le sentiment d'infériorité auront donc au final alimenté le processus créatif, pour lui avoir transmis entre autres sa façon de tirer parti de l'hégémonie et sa capacité manifeste à s'en différencier.

Nous serons à même de constater chez Kirby Jambon ce que Catherine Leclerc a appelé le « colinguisme littéraire¹⁸¹ » et qu'elle a défini comme : « la cohabitation équitable de plusieurs langues dans un même texte [...] une forme de code-switching littéraire qui ferait place à la réciprocité¹⁸². » Le colinguisme, signe du partage qui s'effectue entre les langues en contact, apparaît comme l'ultime accomplissement de l'hybridation. Bien que « l'égalité parfaite entre les langues relève d'un idéal rarement actualisé dans la pratique¹⁸³ », on le

¹⁷⁹ *Ibid.*, f. 263.

¹⁸⁰ *Ibid.*, f. 258.

¹⁸¹ Catherine LECLERC, *Des langues en partage ? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine*, *op.cit.*, p. 74.

¹⁸² *Ibid.*, p. 73.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 74.

perçoit, surtout dans *L'École Gombo*, comme une attitude interactive, dialogique. En effet, l'identité cadienne semble, c'est ce qu'on a pu constater chez Kirby Jambon, en clignotement, interchangeable entre le français et l'anglais. Ce partage des langues se perçoit d'ailleurs dans « réflexions à la veille des élections » :

Crapped out, crap in.
La vie, c'est the way it is, that's just
le monde, qui ainsi va, (EG-50)

Les deux langues représentées chacune par leur vers propre, phénomène au milieu duquel ils cohabitent le temps d'un vers sur le même espace, illustre un certain équilibre entre les deux codes. L'adaptation, du point de vue de la morphosyntaxe, se produit tant du côté de l'anglais, tant de celui du français, ce qui s'apparente au phénomène du code-mixing, selon la définition qu'en donne Mary W. J. Tay : « [C]ode mixing involves the embedding or mixing of various linguistic units, i.e. morphemes, words, phrases and clauses from two distinct grammatical systems or subsystems within the same sentence and the same speech situation¹⁸⁴. » Aucun élément n'est traduit dans une langue ou dans l'autre et, en ce sens, les deux systèmes linguistiques ne s'influencent pas mutuellement. La perméabilité dont il est question dans « réflexions à la veille des élections » n'est en revanche pas représentative de l'ensemble du recueil de Jambon. En effet, le poème « Chiac attack, Jack (un peuple en deux actes) » montre à voir une approche plus métissée des deux langues en contact :

- I remember ma memère
She would curse dans les deux langages
« got dog mouduit merde du diabe de son-a-ba-bitch de mouduit »

le dialogue avance
la question de la langue qu'on parle est toujours
au bout de la langue
(EG-71)

La graphie employée par le poète pour « son-a-ba-bitch » rend ici davantage un phénomène de prononciation, de la même façon d'ailleurs qu'il le fait avec « mouduit ». « [L]e dialogue

¹⁸⁴ Mary W. J. TAY, « Code switching and code mixing as a communicative strategy in multilingual discourse », *art.cit.*, p. 408.

avance » donc effectivement dans « Chiac attack, Jack (un peuple en deux actes) » par rapport à « réflexions à la veille des élections » (EG-49-53), mais n'est pas à un stade aussi avancé que dans « Rôder », par exemple :

Àyou c'que vous autres va ?
On va rôder, bève.
Mais, where y'all going ride ?
We just going rôder.

Pépère gouverne son Chrysler New Yorker.
C'est noir avec des fenders manière drôles.
Ça m'fait m'rappeler de mon p'tit Batmobile.
(EG-133)

Élément que l'on avait exclu de l'analyse sur l'anglais et la porosité du français et de la poésie cadiens, l'anglicisme *bève* témoigne non seulement d'une transfiguration du mot anglais *babe* au moyen du système graphique français, mais de la conservation d'un autre phénomène pouvant influencer la graphie : la prononciation. En effet, le lecteur est en mesure de se demander si le poète a délibérément choisi un mot dont la prononciation, indépendamment de la langue maternelle du locuteur, serait proche dans les deux langues. La présence de *rôder*, comme titre et figurant à plusieurs endroits dans le poème, à l'intérieur duquel il est par la suite question d'une automobile, nous incite à croire à une allusion au mot anglais *road*. En effet, on retrouve le motif de la route ici et là dans « Rôder », qui apparaît dans « les chars qui passent » et également dans l'extrait suivant, qui recèle lui aussi un anglicisme « le chemin de gravois/ [...] roffe comme un frottoir ». Ce poème de Jambon traduit par conséquent un compromis entre les deux langues, qui n'est pas non plus sans lien avec le fait qu'à la fin du poème, on trouve l'inscription suivante : « Premier poème écrit en français/ Lafayette, Louisiane/ Été 1997 ». L'hybridité, bien que saine en apparence dans les derniers extraits cités, est évidemment une caractéristique du retournement de situation, d'évitement de mise en scène de la confrontation des deux langues, « [c]omme une traversée des discours et un effort pour échapper à l'altérité dans la langue. Comme un passage et un retournement de

l'effet "aliénant" à l'effet "dialogisant", puisqu'il s'agit [...] d'une réelle interaction entre les langues¹⁸⁵. » L'hybridité de la poésie de Jambon adopte ainsi l'une « des stratégies de fuite et d'accommodement. [...] [révélatrices de] la fragilité des cultures doublement périphériques de la diaspora [qui] ren[d] insoutenable le refus de l'Autre [...]. [C'est d'ailleurs c]e bilinguisme et [cette] hybridité culturelle [qui] confèrent aux espaces migratoires francophones en Amérique toute leur résonance¹⁸⁶. »

La lutte qui s'opère, car il y en a tout de même une, n'est donc pas, ou du moins plus, à chercher du côté de l'anglais en littérature cadienne. Elle est bien davantage dirigée vers un autre constituant de la langue : la norme. « French Kiss » de Jambon illustre ce propos :

French kiss
 1 mélange de 2 langues,
 mes 2 langues,
 mes 2 langages,
 mes 2 codes,
 mes 2 cultures,
 mais 1 de moi.

[...]

Et ouais, ça s'dit !
 Standard English.
 Standard French.
 Standard Standards.
 Souvent, j'peux pas les stand !
 (EG-45)

L'insistance avec laquelle martèle le poète sur la binarité de son identité linguistique à l'intérieur de la première strophe signifie qu'il ne considère pas forcément de ce fait son identité comme une entité dupliquée. Même confronté au bilinguisme linguistique, culturel et littéraire, il se perçoit comme un être un. Le poète ne se sent visiblement pas obligé d'effectuer un choix, de négocier son identité entre deux codes. Il choisit les deux et son choix ne fait qu'un. Sa lutte, car il y en a une, est bien davantage orientée vers les «

¹⁸⁵ Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, op.cit., p. 177.

¹⁸⁶ François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, op.cit., p. 10.

standard[s] », soit vers les variétés de référence du français et de l'anglais, plutôt que vers l'une ou l'autre des deux langues en soi. En effet, le bilinguisme apparaît ici comme un rassemblement des forces pour lutter contre les standards, plutôt que contre la langue dominante (l'anglais) et incarne la cessation, du moins pour une partie, de cette « lutt[e] sur deux fronts¹⁸⁷ », dont François Paré fait la remarque à propos de l'ensemble des cultures diasporales. À cet égard, la coexistence de l'anglais avec le français à l'intérieur d'un même poème permet donc non seulement d'apercevoir l'hybridité de la culture cadienne, mais aussi d'entrevoir « sa manière de concevoir la littérature en termes de norme et d'écart, soit comme une littérature française de la périphérie, donc doublement exilée : à la fois par sa langue et par ses lieux de production¹⁸⁸. »

2.3.4 L'espace, l'« incertitude identitaire¹⁸⁹ » et l'« Amérique diasporale¹⁹⁰ »

« L'auteur, quelle que soit la modalité de sa paratopie, est
quelqu'un qui a perdu son lieu et doit par le
déploiement de son œuvre en définir un nouveau,
construire un territoire paradoxal à travers son
errance même¹⁹¹. »

Tel que nous l'avons montré, le choix d'une langue d'écriture contribue à l'ensemble formé par l'identité cadienne. De par leur caractère essentiellement paratopique et les traits diasporaux qu'elles arborent, les lieux produisent et façonnent eux aussi à plus d'un égard la littérature et l'identité cadiennes. Il n'est donc pas étonnant de trouver en poésie cadienne de nombreuses références à l'Acadie. « [C]omme si la filiation était le premier ressort, [...], en attente [...] de la réinscription dans l'espace des liens occultes avec l'origine¹⁹² », on trouve sous la plume de Jean Arceneaux et de Kirby Jambon à la fois le motif de l'Acadie perdue et

¹⁸⁷ François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, op.cit., p. 63.

¹⁸⁸ Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, op.cit., p. 210.

¹⁸⁹ François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, op.cit., p. 36.

¹⁹⁰ L'expression est de François PARÉ (2007).

¹⁹¹ Dominique MAINGUENEAU, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, op.cit., p. 103.

¹⁹² François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, op.cit., p. 53.

retrouvée. Dans « Enfants du silence, I », Arceneaux l'évoque comme un lieu qu'il faut reconquérir, un espace patrimonial dont il faut reprendre possession :

Il faut réclamer notre terre
 Pour replanter nos rêves
 Dans le fumier de nos peines.
 Le soleil brille fort encore,
 C'est la saison acadienne. (CB-65)

Parce qu'elle peut porter à confusion, notamment à cause du titre du recueil de poésie, examinons d'abord à quel espace fait référence l'expression « saison acadienne ». L'hypothèse selon laquelle l'expression serait employée pour désigner l'Acadie, plutôt que la Louisiane, constitue à notre avis la plus plausible, à cause notamment de la présence d'une quelconque « terre qu'il faut réclamer » et donc, qu'on a forcément auparavant perdue. Par ailleurs, l'utilisation de « replanter » pourrait aussi signifier, nonobstant le lieu, la reprise d'une culture, mais aussi et surtout d'abord, le déracinement. Le poème s'apparente donc à une sorte de cri de ralliement pour la reconquête d'un lieu perdu qui symbolise le déracinement, celui de l'Acadie. Le thème de la perte d'un territoire, lié à la déportation, se trouve aussi dans le passage suivant tiré de « Pré de moi » :

Au ras du pré...
 le Grand-Pré, le grand, grand, grand pré
 de c'temps là.
 Le sacré maudit pré éyoù ça s'est passé,
 éyoù ça a tout commencé,
 une famille séparée.
 La sacré beauté.
 Le sacré beau pré qui m'a créé,
 qui m'a donné ma famille aimée
 et tout ce que j'connais depuis j'sus né. (EG-141)

Le thème de la déportation est abordé chez Jambon sous l'angle de la filiation. Même si la filiation avec l'Acadie n'est pas pour autant rompue, elle ne constitue toutefois pas forcément non plus l'espace auquel les poètes cadiens s'identifient. Le Grand Dérangement, quoique associé à une séparation, apparaît dans l'imaginaire du poète comme un phénomène révolu, désormais générateur de « beauté ». Jambon se considère d'abord et avant tout « Cadie[n], pas

d'A » (EG-67). L'héritage que partagent les communautés acadienne et cadienne, présent en plusieurs endroits dans des poèmes cadiens, évoque aussi l'espace de l'Acadie. Dans un extrait de « Chiac attack, Jack (un peuple en deux actes) » Kirby Jambon signale l'absence de pays pour les deux cultures :

Acadie
 assimilée
 la Cadie
 la comédie
 d'un peuple qui n'a pas et qui n'avait jamais un pays
 à eux-mêmes (EG-73)

Jean Arceneaux, dans « La nouvelle valse du samedi au soir », présente l'Acadie comme l'espace d'une identité perdue. L'ironie du poète à l'endroit de l'estompement de l'héritage culturel cadien la raccroche en effet à un sentiment d'insouciance et d'inconséquence.

Laissez le bon temps rouler,
 « Those people really know how to have a
 good time !
 Une race idyllique, sans souci,
 Des écrevisses, des patates et des culs de
 chaoui,
 Comme si on était toujours in the forest
 primeval
 Après se promener à Mlle Bellefontaine
 En Acadie, home of the happy,
 Doux, doux, doux,
 Content, heureux, fout-pas-mal. (CB-23)

Jean Arceneaux met en évidence dans ce poème le stéréotype du Cadien désinvolte, entretenu notamment par le mythe d'Évangéline, à laquelle « Mlle Bellefontaine » fait naturellement allusion. L'Acadie, dans « La nouvelle valse du samedi au soir », est liée à un stéréotype, dont le fondement opère à partir du mythe littéraire associé à *Evangeline : a tale of Acadie*¹⁹³, un long poème épique écrit par l'américain Henry Wadsworth Longfellow et publié en 1848. L'œuvre de Longfellow, influencée par le courant romantique européen du XIX^e siècle, raconte une histoire d'amour dans le contexte de la déportation des Acadiens. *Evangeline*, selon le point de vue exprimé par le poète dans le dernier passage cité, ne représente pas un

¹⁹³ Henry Wadsworth LONGFELLOW, *Evangeline : a tale of Acadie*, Boston, W.D. Ticknor, 1848, 163 p.

patrimoine littéraire récupérable par l'identité francophone de Louisiane. Écrite par un Anglo-américain, traduite en français en 1912 par Pamphile Lemay, homme de lettres québécois, l'œuvre dans le champ littéraire franco-américain ne s'apparente en effet réellement ni à l'Acadie ni à la Louisiane. Dans un autre poème de Jean Arceneaux, du recueil *Je suis Cadien*, on peut lire :

Acadie tropiquante
Acadie, mon amie.
Tourne-toi de bord,
Tu ronfles trop fort.
Tais toi et reste tranquille.
Ton temps est longtemps passé.
On a pas trop envie que tu vives¹⁹⁴.

Ce dernier extrait nous permet d'affirmer que l'Acadie, dont le « temps est longtemps passé », signifie chez les poètes cadiens un lieu mythique de la mémoire collective¹⁹⁵ de la communauté, appartenant davantage au passé qu'à l'avenir. Il s'agit d'un espace duquel Zachary Richard, entre autres, est « resté orphelin/ Orphelin de l'Acadie. » (CB-113). Tel que l'affirme Paré, « [c]ontrairement à ce que l'on peut penser, les communautés diasporales délaissent plus souvent qu'autrement leurs origines, parce qu'elles ne s'y reconnaissent plus tout à fait¹⁹⁶ ». L'Acadie ne constitue donc pas chez les poètes cadiens un espace d'appartenance et d'identité au même titre que la Louisiane, par exemple.

Si l'oppression exercée par l'hégémonie aura contribué à ce que la culture cadienne revendique sa légitimité, le déracinement vécu par la déportation des Acadiens aura quant à lui peut-être exacerbé son attachement pour la nouvelle terre promise. Comme « les sociétés migrantes canadiennes-françaises et franco-américaines en sont arrivées très rapidement à affirmer non pas tant leur spécificité que le contexte radicalement différent dans lequel elles

¹⁹⁴ Jean ARCENEUX, *Je suis Cadien*, op.cit., p. 18.

¹⁹⁵ Cf. Mario BÉDARD, « Une typologie du haut-lieu, ou la quadrature d'un géosymbole », dans *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 46, n° 127 (avril 2002), p. 49-74.

¹⁹⁶ François PARÉ, *La distance habitée*, Ottawa, Le Nordir (Coll. « Roger-Bernard »), 2003, p. 71.

étaient désormais appelées à évoluer¹⁹⁷ », l'appartenance à l'espace a une importance manifeste en poésie cadienne. Kirby Jambon livre par exemple, dans « Le rêve à l'eau », une conception maternelle du territoire, où il fait le rapprochement, en se servant de leur homonymie, de la « mer » avec la figure de la « mère » :

De c'bord icitte à l'aut'e bord
du bayou,
de notre terre,
de notre histoire,
de tout partout,
la mer, notre mère, la sainte mer
appelle ses enfants.

La famille se rassemble
comme les lames qui rentrent
comme si la plaille les attire, (EG-19)

Venue appuyer le parallèle, la strophe suivante établit qui plus est une comparaison entre le reflux des vagues sur la plage et le rassemblement d'une famille. L'emploi du verbe « attirer » traduit aussi une sorte de magnétisme, d'« assomption de l'espace¹⁹⁸ ». L'espace, dans la poésie de Kirby Jambon, est donc perçu comme un élément familial, voire familial, auquel le poète s'identifie sans conteste. Soulignant une fois de plus « la place si importante [qu'occupe] la mère dans [l']imaginaire [des cultures diasporales]¹⁹⁹ », le poème « Mayday », contient un second rapprochement entre la figure maternelle et l'espace:

Ô mes chers camarades,
allons porter le rouge et le noir,
allons créer le paradis terrestre
se solidariser avec le vert de la mère
et pour toutes les fêtes de l'ambre, (EG-118)

La Louisiane comme lieu d'appartenance se manifeste également chez Jean Arceneaux, entre autres dans « Chanson pour Louise »:

¹⁹⁷ François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, op.cit., p. 62.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 49.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 50.

Échiné, égaré,
 Je me suis rendu en Louisiane
 Pour essayer de rattraper mon souffle,
 De calmer le feu qui brûlait au fond de
 mon âme. (CB-18)

Le poète, lorsqu'il se trouve loin de son lieu d'origine, se sent « égaré ». Il ne retrouve son « calme » et son « souffle » que lorsqu'il le regagne. L'espace, qui prend dans ce passage un caractère singulièrement rédempteur, devient par conséquent dans la poésie d'Arceneaux un important vecteur d'appartenance et d'identité. Le phénomène se produit à nouveau dans un poème intitulé « Tu fais beau », à l'intérieur duquel le poète personnifie le climat tropical louisianais en recourant au pronom personnel de la deuxième personne du singulier :

L'orage passé, tu deviens sans peur
 Une pluie chaude d'été, une pluie
 d'habitant.
 Sans vent, sans éclair, tu pleux doucement,
 Puis ton sourire ressort pour rayonner ta
 chaleur. (CB-61)

Les expressions « sans peur », « sans vent », « sans éclair » et « doucement » dressent un portrait apaisant de l'orage, qui se termine de surcroît par le « sourire » chaleureux du soleil. La personnification de l'espace lui confère une sorte familiarité et confirme l'attachement du poète à celui-ci. La fécondité de la nature dans « Faraude nourrice (pour Sharon) » donne une impression très semblable :

Faraude nourrice,
 Des murs murissent
 Dans les coulisses
 Entre coulée et clos de riz.
 Bientôt, des figes figuront
 Dans ce pays béni,
 Dans chaque allée de l'année. (CB-62)

Le dernier exemple montre que la poésie cadienne, dans le but de s'approprier un lieu, « absorbe ce qui l'entoure, paysage, visage et surtout langage. [...] [Elle] attest[e] [...] de la

sorte sa présence dans son monde²⁰⁰. » Plus globalement, le traitement de l'espace, à la fois dans les poèmes de Jean Arceneaux et de Kirby Jambon, souligne l'importance accordée au lieu de production en littérature cadienne et surtout, à l'espace en identité cadienne.

L'espace est également associé à un métissage. En effet, la convergence de plusieurs cultures sur un même territoire est une caractéristique manifeste de l'espace en poésie cadienne. Dans « Fragment of longer work », Émile Des Marais évoque :

Des terres gigantesques du nord aux
hivers interminables de neige et de froidure,
chassés de l'Acadie qui n'était plus nôtre,
nous sommes venus.

De la douce France déchirée par des
révolutions sanglantes, fuyant l'ombre de la
guillotine, nous sommes venus.

De l'Afrique, enchaînés, accablés de
chagrin, nous sommes venus.

Des mers chaudes du sud, des Antilles,
de l'île Saint-Domingue, fuyant la révolution
et la mort, nous sommes venus. (CB-82-83)

L'espace dans ce poème incarne le mouvement, car il y est question d'une origine multiple et d'une destination commune. Le mouvement, la fuite, illustrée par les mots « chassés » et « fuyant » suppose un espace où le refuge est possible, un endroit pour lequel le « nous » a d'abord fui et est ensuite « ven[u] ». La répétition de « nous sommes venus », sur un vers à part, dont la ponctuation est régulière, signale par ailleurs, en opposition avec le lieu d'origine, l'avènement d'un sentiment de stabilité en lien avec le lieu d'arrivée. La venue en Louisiane de nouveaux groupes culturels n'est nullement perçue par le poète comme extérieure à lui-même ; le pronom personnel *nous* n'exclut pas les nouveaux arrivants, mais au contraire les intègre à l'ensemble formé par une identité à la fois une et multiple, celle de la

²⁰⁰ Michel BIRON, *L'absence du maître, Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme, op.cit.*, p. 314.

« cadjinicité²⁰¹ ». Mis en rapport direct avec les différents apports culturels qui ont forgé l'identité francophone en Louisiane, l'espace en poésie cadienne incarne à la fois le lieu de la présence de l'Autre et d'un « nous », du mouvement et de la stabilité.

Dans « Exil II » d'Arceneaux, le poète emploie à la fois le toponyme « Acadie » et l'ethnonyme « Cadiens » pour caractériser la communauté francophone de Louisiane :

De nouveau, l'Acadie est en exil,
Volontairement pour une fois, pour une
raison.
À Québec, à Moncton, à Paris,
Richard, Broussard, Guidry,
Jeunes Cadiens s'attachent à des nourrices
Pour se préparer pour une renaissance,
Cette fois vraie, née d'un mariage légitime
La musique ayant enfin épousé la langue.
Dans des noces hors de l'église
Et sans lune de miel.
Que le fruit de ces entrailles soit béni
aussi.
Ainsi soit-il ? (CB-37)

De la même façon qu'on peut l'observer pour le titre du recueil *Cris sur le bayou. Naissance d'une poésie acadienne en Louisiane*, l'espace acadien est ici assimilé par Jean Arceneaux à celui de la Louisiane francophone. L'emploi, quatre vers plus loin, de « Cadiens » pour désigner les « Richard, Broussard [et] Guidry », des noms de famille très courants en Louisiane francophone, vient corroborer le rapprochement. Plutôt que de représenter une identification, nous croyons qu'il s'agit dans le poème d'exil et de « Québec, Moncton, Paris », d'une sorte d'hésitation sur l'appartenance, d'une « incertitude identitaire ». Le dernier vers du poème, qui prend la forme interrogative, n'est pas non plus sans participer à cette « fascination incertaine²⁰² » qu'exerce le reste du monde francophone. Ce dernier représente en effet pour la poésie cadienne, comme nous l'avons déjà dit, une voie d'accès vers une possible légitimation et, en ce sens, le caractère liturgique du poème est générateur de sens. Comme

²⁰¹ Paul WIJNANDS, « Le lexique identitaire de l'acadianité dans les différentes régions de l'Acadie », dans Lise DUBOIS et Annette BOUDREAU, *Les Acadiens et leur(s) langue(s) : quand le français est minoritaire : actes du colloque*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1997, p. 164.

²⁰² Michel BIRON, *L'absence du maître : Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme, op.cit.*, p. 310.

Paré l'indique : « plus une *petite* culture s'interprète comme menacée dans son existence, plus elle aura tendance à se ritualiser et à se sacraliser. Les signes de ce glissement sont remarquablement évidents : sacralisation des auteurs [...], verbalisation rituelle de l'acte d'écriture, production d'un discours absolu²⁰³ ». La référence faite au sacrement du mariage, à la bénédiction et l'allusion à la prière catholique « Je vous salue Marie » par l'expression « le fruit de ces entrailles » s'interprètent donc en lien avec la lutte de la poésie cadienne pour sa survie, à son aspiration à la légitimité parmi les littératures québécoise, acadienne et française, notamment.

L'identité cadienne est par conséquent inspirée de l'appartenance des Cadiens envers une entité plus vaste, celle de la francophonie, en particulier l'Amérique francophone. En effet, il ne faut pas oublier que le Cadien se conçoit comme un Américain, comme l'indique Carl A. Brasseaux : « the Acadian gentry made every effort to disassociate themselves from their heritage [...] and ultimately identifying themselves simply as “American”²⁰⁴. » Non pas que l'identité du Cadien soit uniquement attribuable à sa nationalité états-unienne, mais plutôt à un ensemble diasporal du continent. Cet ensemble n'a pas de nationalité précise, il dépasse les frontières naturelles et géopolitiques. À la fois flou et circonscrit, il est constitué d'îlots de population aux contours indéfinis et ses seules limites réelles sont celles du continent. Inspirée de cet espace indéterminé, la diaspora est une conscience assumée par plusieurs tenants de l'identité franco-américaine : « Je revendique l'Amérique toute entière comme patrie. Je fais appel à mon histoire, l'histoire que je crée, pour justifier mon appartenance à ce continent²⁰⁵. » L'américanité francophone existe, à la fois du point de vue historique depuis les débuts de l'Amérique coloniale, mais également depuis maintenant plusieurs années en études

²⁰³ François PARÉ, *Les littératures de l'exiguïté*, op.cit., p. 67.

²⁰⁴ Carl A. BRASSEAUX, *Acadian to Cajun: transformation of a people, 1803-1877*, op.cit., p. 153.

²⁰⁵ Michel BOUCHARD, « Les Lamoureux de l'Alberta : un parcours vaste et complexe », dans Dean LOUDER, Jean MORISSET et Éric WADDELL, *Vision et visages de la Franco-Amérique*, Québec, Septentrion, 2001, p. 45.

littéraires²⁰⁶. L'impression de la *Franco-Amérique*²⁰⁷, pour reprendre un titre des récents travaux de Dean Louder et d'Éric Waddell, sur la poésie cadienne est indéniable, de par entre autres, l'évocation de toponymes associés à une présence francophone de la diaspora. La plupart de ces toponymes, comme nous venons de le voir, renvoient aux régions acadienne et louisianaise, à l'exception de celui du Texas. En effet, depuis l'immigration massive de Cadiens vers l'est du Texas au cours du XX^e siècle²⁰⁸, l'État américain dénombre à l'heure actuelle près de 65 000 locuteurs dont la langue maternelle est le français²⁰⁹. Cela revient donc à dire qu'il s'agit, à l'échelle des communautés francophones américaines, d'un important contingent. La proximité de la communauté cadienne du Texas par rapport à la Louisiane et, bien entendu, la filiation encore récente entre les deux lieux, en font un espace souvent interpellé en poésie cadienne. Jean Arceneaux, dans « Assimilation », mentionne le fait « [...] de quitter/ Pour s'en aller au Grand Texas » (CB-28), Francis Leblanc à propos d'une « Jolie Blonde », qu'« [e]lle a parti au Grand Texas » (CB-92). Naturellement, les exemples que nous avons répertoriés présentent le Texas comme un lieu d'éloignement et en ce sens, cet espace devient à l'intérieur de la poésie cadienne en partie responsable de l'étalement, voire l'étiollement, de la communauté franco-louisianaise. C'est la raison pour laquelle son appartenance à l'Amérique francophone fait clignoter²¹⁰ l'identité cadienne, c'est-à-dire qu'elle vacille par moments entre la présence et l'absence, entre l'appartenance et l'« univers de la trace²¹¹ ».

²⁰⁶ Cf. Jean MORENCY, « Les Visages multiples de l'américanité en Acadie » dans Madeleine FRÉDÉRIC et Serge JAUMAIN [dir.], *Regards croisés sur l'histoire et la littérature acadiennes*, Berlin, Peter Lang, p. 55-66, 2006; Jean MORENCY, « L'Américanité et l'américanisation du roman québécois: Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires » dans *Globe: Revue Internationale d'Études Québécoises*, vol. 7, n° 2 (2004), p. 31-58.

²⁰⁷ Dean R. LOUDER et Éric WADDELL [dir.], *Franco-Amérique*, Québec, Septentrion, 2008, 373 p.

²⁰⁸ Cf. Dean R. LOUDER et Michael LEBLANC, « The Cajuns of East Texas », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 23, n° 59 (1979), p. 317-329.

²⁰⁹ *U.S. Census Bureau*, [en ligne]. D'après les données de 2000, http://www.census.gov/population/www/socdemo/lang_use.html [Site consulté le 28 juin 2010].

²¹⁰ L'expression est de François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, *op.cit.*, p. 57.

²¹¹ *Idem*.

Cette incertitude liée à l'identité, ce clignotement, symptômes du déracinement, ne s'avèrent pas propres à la communauté cadienne. En effet, « l'histoire des départs migratoires et des modèles d'itinérance identitaire [...] forment le cœur du concept d'américanité²¹² » et l'Amérique recèle de nombreux auteurs dont les écrits témoignent d'une semblable paratopie, tels que Jacques Poulin²¹³ et Jack Kerouac²¹⁴, par exemple. Le poème « Réaction » (CB-19) de Jean Arceneaux fait mention d'ailleurs « [...] [d]es Américains déracinés/ Qui cherchent un paradis perdu ». Au sujet de l'itinérance et du déracinement identitaire, un certain nombre de caractéristiques de la poésie cadienne sont à mentionner. D'abord, intéressons-nous à la figure du loup, présente chez de nombreux poètes, notamment chez Jean Arceneaux, qui a publié un recueil de poésie intitulé *Suite du loup*²¹⁵ et chez Deborah J. Clifton, dont le titre du premier recueil est *À cette heure, la louve*²¹⁶. Peut-être tirée du conte, dont la prolifération au début du XX^e siècle en littérature cadienne a été évoquée en première partie, cette figure traduit en poésie cadienne l'errance et l'itinérance. On trouve dans le poème « Suite du loup I. Blues du besoin » (CB-32) le verbe *rôder*, qui revient dans « Suite du loup II. Le rêve du loup » (CB-44) parmi *faner*, *disparaître*, *s'échapper* et *se vider*. Les poèmes d'Arceneaux qui contiennent la figure du loup transmettent une quête de l'espace qui ne se fait pas sans heurts. L'« impossible inclusion²¹⁷ » du poète dans un lieu culturel, spatial, linguistique est « marqué[e] par la hantise de la disparition collective.²¹⁸ » L'errance n'est pas vécue sur le mode de la liberté ou de la légèreté, mais sur celui de la solitude, laissant une « trace d'âm[e] épuisé[e] » (CB-21). Le poète se sent « [t]out seul/ tout seul encore », il « rôde la nuit », «

²¹² *Ibid.*, p. 35.

²¹³ Cf. Anne-Marie MIRAGLIA, « L'Amérique et l'américanité chez Jacques Poulin », dans *Urgences*, vol. 34 (Déc. 1991), p. 34-45.

²¹⁴ Cf. Karen E.H. SKINAZI, « Through Roots and Routes: On the Road's Portrayal of an Outsider's Journey into the Meaning of America », dans *Revue canadienne d'études américaines*, vol. 39, n° 1 (2009), p. 85-103.

²¹⁵ Jean ARCENEUX, *Suite du loup : poèmes, chansons et autres textes*, Moncton (N.-B.), Éditions Perce-Neige (Coll. « Acadie tropicale »), 1998, 108 p.

²¹⁶ Deborah J. CLIFTON, *À cette heure, la louve*, Moncton (N.-B.), Éditions Perce-Neige (Coll. « Acadie tropicale »), 1999, 70 p.

²¹⁷ Dominique MAINGUENEAU, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, op.cit., p. 72.

²¹⁸ François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, op.cit., p. 62.

hant[é] » par la « solitude ». La poésie de Jambon fait elle aussi intervenir la figure du loup, dans « Fricassée d'poésie »:

(Le vent du nord après siffler.
 Le loup en dehors hurle comme il veut rentrer.
 Il cogne aux châssis.
 Il berce les berceuses dessus la galerie.
 Il nous avertit encore...
 [...]
 Si on le quitte rentrer,
 on se demande avec la jolie blonde :
 Quel avenir et quel espoir on peut avoir ? (EG-113)

Le loup incarne dans le poème de Jambon une figure menaçante, car il « hurle », « cogne aux châssis », et intrusive (« il veut rentrer »). Il représente un animal rôdant autour de la maison, une altérité redoutable par rapport au poète qui se situe à l'intérieur de la maison. Non pas à interpréter comme extérieure à soi, cette altérité est à envisager à notre avis comme la partie en mouvement de l'identité cadienne, celle qui tend à errer, à souffrir de la solitude et du déracinement. Jambon montre donc la multiplicité de l'identité, identifie les parties de cette identité pouvant enrayer « l'avenir » et « l'espoir » et affirme plus loin dans le poème que « [l]e choix sera à nous autres. » (EG-114) En s'identifiant à la figure du loup, Jean Arceneaux et Kirby Jambon actualisent leur paratopie, en ce que « [l]a situation paratopique de l'écrivain l'amène à s'identifier à tous ceux qui semblent échapper aux lignes de partage de la société : bohémiens, juifs, femmes, clowns, aventuriers, Indiens d'Amérique...selon les circonstances²¹⁹. » Si « [a]u XIX^e siècle, c'est surtout la figure du bohémien qui a servi de point d'identification privilégié à l'impossible insertion de l'artiste²²⁰ », c'est en somme celle du loup qui a rempli la même fonction pour la poésie cadienne.

La figure du loup a constitué par ailleurs un moteur de création pour Jean Arceneaux, David Chéramie, Deborah J. Clifton et Kirby Jambon, en ce qu'il aura servi de point de départ

²¹⁹ Dominique MAINGUENEAU, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, op.cit., p. 77.

²²⁰ *Idem*.

à une forme d'écho littéraire, celle de l'intertextualité. Comme s'ils s'appuyaient les uns sur les autres, comme s'ils voulaient se signifier entre eux et au lectorat qu'ils se lisent mutuellement, s'approuvent et s'encouragent, l'intertexte en poésie cadienne est rassembleur. D'abord une figure d'errance, d'itinérance et de solitude, la figure du loup aura paradoxalement permis un dialogue entre les textes, un comblement du vide créé par l'écho retentissant du hurlement collectif d'une meute. L'intertextualité fait provisoirement se transporter le statut de *petite culture* de la poésie cadienne minoritaire, en lui concédant une appartenance à l'identité collective et franco-américaine de la « conscience diasporale ». Ainsi, la dédicace de Jean Arceneaux de son recueil *Je suis Cadien* à « [...] Michelle Lalonde, Zachary Richard et Patrice Desbiens²²¹ » rassemble des écrivains d'origine québécoise, louisianaise et ontarienne respectivement et souligne la condition liminaire qu'ils partagent. Michelle Lalonde et Patrice Desbiens, de par le discours critique qu'ils ont suscité depuis maintenant plusieurs années dans l'étude des littératures francophones d'Amérique, peuvent représenter à l'échelle franco-louisianaise des écrivains consacrés. En leur dédiant son œuvre, Arceneaux « se donne l'ensemble de la littérature [franco-américaine], gigantesque corpus où chaque œuvre se révèle faite d'une multitude d'autres²²² ». En ce sens, l'œuvre, dans l'intertexte, « ne fait qu'un avec la gestion de son identité [...], elle se structure à travers les tensions qui la rendent possible, son énonciation n'a jamais fini de légitimer ce qui la porte²²³ ». Le poète David Chéramie, dans son recueil *Lait à mère, interrompu par « L'été et février »*²²⁴, dédie à Jean Arceneaux un poème intitulé « Il y a des loups dans mon pays²²⁵ », dans lequel on peut lire : « Il y a des loups/ dans mon pays./ Ils se lèvent la nuit/ pour écrire

²²¹ Jean ARCENEAUX, *Je suis Cadien*, New York, Cross-Cultural Communications, 1994, p. 3.

²²² Dominique MAINGUENEAU, *Le discours littéraire. Paratexte et scène d'énonciation*, *op.cit.*, p. 127.

²²³ *Ibid.*, p. 129.

²²⁴ David CHÉRAMIE, *Lait à mère, interrompu par « L'été et février »*, Moncton (N.-B.), Éditions d'Acadie, 1997, 69 p.

²²⁵ *Ibid.*, p. 18-19.

leur poésie²²⁶. » Kirby Jambon recourt lui aussi en plusieurs endroits du recueil *L'École Gombo* à l'intertextualité et dédie notamment « à Jean Arceneaux, à Earlène Broussard,/ à David Chéramie, à Deborah Clifton,/ à Étienne Dugas, à Richard Guidry,/ à Charles Larroque, à David Marcantel,/ à André Melançon, à Katy Miller,/ à Brenda Mounier, à Zachary Richard et/ à toute la suite des loups de mon pays » son poème « Fricassée d'poésie » (EG-113). L'intertextualité met à l'avant-plan la « conscience diasporale » et sert à l'attribution d'une sorte de parenté commune aux littératures qui l'ont en partage. En effet, elle rattache la littérature cadienne à ce vaste ensemble et le poids des distances devient, l'instant d'une dédicace, d'un vers, d'un poème, moins lourd. Jean Arceneaux, en vainqueur du sentiment d'infériorité, clame dans *Je suis Cadien* : « Des fois, j'ai honte./ Des fois, j'ai peur,/ Mais toujours, toujours en silence./ Enfants du silence, crions ensemble./ On comprend tous notre parenté commune²²⁷. » L'« Héritage culturel » (EG-147), lié à l'occupation de l'espace, est traduit dans le poème de Kirby Jambon comme se produisant « là p'is là p'is là p'is icitte/ [...] / de Saint-Martin à Chicago/ de Saint-Domingue à Tokyo aux quatre coins du monde/ un monde affligé, divisé, mais un seul monde entier ». La poésie cadienne est comparable sur ce point à ce que « la lecture de Garneau, de Ferron et de Ducharme a permis de dégager, [soit] les éléments d'une écriture commune²²⁸ ». Robert Vézina conçoit aussi qu'il existe « des stratégies communes d'emprunt lexical et d'adaptation à l'environnement sociolinguistique d'Amérique²²⁹. » L'intertextualité, en liant entre elles les productions littéraires francophones, constitue une stratégie à la fois de conciliation d'une « distance inaugurale²³⁰ » et de légitimation de la poésie cadienne au milieu du champ littéraire francophone en Amérique. En

²²⁶ *Idem.*

²²⁷ Jean ARCENEUX, *Je suis Cadien*, *op.cit.*, p. 28.

²²⁸ Michel BIRON, *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2000, p. 307.

²²⁹ Robert VÉZINA, « Correspondance et différenciation lexicales », dans Albert VALDMAN, Julie AUGER et Deborah PISTON-HATLEN, *Le français en Amérique du Nord. État présent*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005, p. 539-563.

²³⁰ François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, *op.cit.*, p. 41.

effet, la « liminarité » de la littérature cadienne lui assigne une esthétique littéraire à la fois distincte et « qui [...] se rencontre ailleurs, [...] en maints endroits en Amérique²³¹ ».

En résumé, l'appartenance, davantage à la Louisiane qu'à l'Acadie, à l'Amérique francophone diasporale, la migration et la multiplicité identitaire, illustrent la « fragilité des constructions identitaires²³² » qui affligent des communautés telles que la Louisiane francophone. La figure du loup, de même que l'intertextualité traduisent respectivement la « soif d'itinérance²³³ » et « l'appel de l'espace diasporal²³⁴ ». En ce sens, la poésie cadienne, comme celle de l'Ontario francophone, « dont l'élément central n'[est] plus l'enracinement et le repli sur soi, mais bien l'itinérance et l'ouverture à l'Autre²³⁵ », illustre bel et bien que le « déracinement est paradoxalement un état permanent de l'identité²³⁶ ».

Le statut de collectivité minoritaire de la poésie cadienne serait donc, avec un rapport singulier à l'espace diasporal franco-américain, à l'origine du choix de la variété de la langue d'écriture. Ce choix, qui n'exclut ni les régionalismes ni les emprunts aux groupes avec lesquels la communauté est entrée en contact à un moment ou à un autre de son histoire, tel que nous l'avons vu avec l'attestation de particularismes dans les poèmes à l'étude, traduit une volonté d'authenticité et de fidélité envers la langue et l'identité cadiennes. La présence d'un français vernaculaire dans le discours poétique s'est révélée à la fois une quête de spécificité, une façon de définir un lectorat et, par conséquent, une stratégie d'accès à l'autonomie littéraire. Nous sommes également arrivés à la conclusion que le colinguisme de la poésie cadienne lui permettait de mieux résister à l'influence de la norme véhiculée par la

²³¹ Michel BIRON, *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme, op.cit.*, p. 308.

²³² François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba, op.cit.*, p. 55.

²³³ *Ibid.*, p. 51.

²³⁴ *Ibid.*, p. 50.

²³⁵ *Ibid.*, p. 67.

²³⁶ *Ibid.*, p. 59.

variété de référence et de mettre davantage de l'avant sa variété maternelle du français. En effet, « [la] créativité, [la] capacité d'adaptation [et l']esprit d'indépendance²³⁷ » du français cadien octroient à la poésie cadienne une part certaine de sa spécificité, que nous avons appelée hybridité littéraire.

²³⁷ Claude POIRIER, « Le français d'Amérique : une variété maternelle distincte », *art.cit.*, p. 40.

Conclusion

Omniprésente en littérature cadienne, tant à l'intérieur du corpus critique que de celui des œuvres poétiques, la question de la survie de la culture, étroitement liée à celle de la langue, s'est posée. Il ne nous appartient pas de résoudre ou non cette question ; seul l'avenir pourra nous renseigner à ce sujet. Ce que nous avons examiné, ce sont plutôt les attitudes adoptées par la communauté cadienne pour la survie de sa langue et de sa culture et, surtout, les répercussions que celles-ci ont pu avoir sur la littérature. Ces attitudes, que nous avons nommées stratégies, telles que le recours aux particularismes, au paratexte ou encore au colinguisme, sont nées de l'influence d'une situation linguistique minoritaire et de la présence d'une altérité double : une variété linguistique de référence et une langue majoritaire dominante. Nous avons également analysé la mission dont s'est investie la littérature cadienne, celle de maintenir la langue française en Louisiane, et avons mesuré les impacts d'une telle mission sur le choix de la langue d'écriture, sur la dialectique avec le reste de la francophonie ainsi qu'avec la culture anglo-américaine. Imprégnée d'un discours de représentation de la langue, la poésie cadienne a notamment rendu compte d'un choix, celui de rendre la variété cadienne du français, qu'il nous a été donné de voir grâce aux particularismes employés dans les textes à l'analyse. En opposition avec certains écrivains qui « se content[e]nt d'afficher une langue désespérément lisse, jouant à fond la carte de l'universel confondu avec l'hypercorrection²³⁸ », les poètes ont misé en effet sur les particularismes de cette variété dans le but d'« habiter²³⁹ » l'espace littéraire de la diaspora franco-américaine.

²³⁸ Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, op.cit., p. 210.

²³⁹ Nous empruntons cette formulation à François PARÉ, dans *La distance habitée : essai*, op.cit.

Cette stratégie de définition d'une spécificité, développée à partir d'une variété linguistique, engendre toutefois un autre questionnement, d'après Lise Gauvin. En effet, en comparant les deux attitudes qui semblent à priori opposées, celle alignée sur la variation linguistique et celle qui préfère l'usage standard, elle soulève la problématique suivante :

Ces deux attitudes sont trop symétriques pour ne pas être, d'une certaine façon, apparentées. Elles reposent toutes deux en effet sur une idéalisation de la langue qui, à partir de la notion de langue *d'exil*, conduit à celle de la langue *refuge*, soit une langue qui servirait de (seul ?) fondement à une spécificité. Les deux attitudes, de plus, supposent une conception territoriale de la littérature, et, somme toute, exotisante puisque le comparant reste dans tous les cas le modèle extérieur et centriste. Il s'agit donc de savoir si une communauté peut ou non instituer sa littérature à partir d'une différenciation linguistique²⁴⁰.

De cet angle, cela reviendrait à dire que la stratégie adoptée par la littérature cadienne serait une arme à double tranchant. En pariant sur l'exotisme des particularismes de sa langue d'usage, en souhaitant négocier sa place parmi d'autres littératures francophones, la poésie cadienne aurait à ce jour adopté une attitude qui l'aurait paradoxalement rendue davantage excentrée. En effet, en déterminant le choix de sa langue d'écriture en regard d'un centre, elle a pour le moment contribué à conforter son statut de littérature satellite. En adoptant la variété la plus éloignée du standard duquel elle souhaite se distancer, elle se condamne vraisemblablement pour le moment à graviter sans interruption autour de celui-ci.

En revanche, nous avons vu que la poésie cadienne, revêtue de la mission de sauvegarde de la langue, ne se concevait visiblement pas en dehors de cette posture de l'excentrisme. La littérature cadienne semble apparemment éprouver la nécessité d'un tel mandat pour exister, auquel elle s'accroche comme à une raison d'être. Elle tente de contrôler ce « clignotement²⁴¹ » que nous avons abordé en dernière partie, et veut à tout prix éviter de «

²⁴⁰ Lise GAUVIN, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, op.cit., p. 210.

²⁴¹ François PARÉ, *Le fantasme d'Escanaba*, op.cit., p. 57.

briller [...] par son absence²⁴² ». D'un point de vue strictement littéraire, le rendement de cette pratique soulève des doutes. Tel que nous venons de le voir avec Lise Gauvin, « [i]l s'agit [...] de savoir si une communauté peut ou non instituer sa littérature à partir d'une différenciation linguistique. » Nous avons vu, dans l'analyse d'exemples de particularismes, que la littérature cadienne s'était employée à représenter le plus fidèlement possible la langue orale en Louisiane contemporaine. La lutte pour la sauvegarde d'une langue aura donc produit un mimétisme de l'écriture poétique sur la langue parlée, ce que nous avons conclu comme étant contraignant d'un point de vue littéraire. En effet, considérer que la poésie cadienne ne pourrait exister qu'en lien étroit avec sa langue d'écriture serait la réduire à un moyen de représenter et d'archiver une variété de langue. C'est « à même cette déperdition stratégique de la langue et de l'identité²⁴³ », « cette dérive obsessionnelle²⁴⁴ » que la culture diasporale cadienne finirait par s'épuiser, sans compter qu'à ce mandat de mimétisme, s'ajoute en plus sa « lutte sur deux fronts, [...] [contre] des instances étrangères et abusives [...] [telles que] la société d'accueil [(la Louisiane anglophone) et] la société d'origine²⁴⁵ » (l'Acadie et les autres cultures franco-américaines).

Les traits de la « conscience diasporale », qu'elle a en partage avec d'autres communautés francophones d'Amérique, nous ont poussée à envisager autrement la poésie cadienne. Si elle instaure un dialogue (intertextualité) avec d'autres cultures diasporales telles que celles du Québec, de l'Acadie ou de l'Ontario, elle témoigne malgré tout d'une volonté de s'en démarquer, notamment par son rapport singulier avec l'anglais ainsi qu'avec l'espace. La poésie cadienne, forte de sa condition diasporale, serait-elle parvenue à se tailler une place parmi des littératures de la marge ? Ce positionnement existe-t-il, a-t-il besoin de préexister, y

²⁴² *Idem.*

²⁴³ *Ibid.*, p. 62.

²⁴⁴ *Idem.*

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 63.

avait-il là une « zone perçue comme potentiellement paratopique²⁴⁶ » que la poésie cadienne aurait su exploiter ? Nous pensons que les particularismes de la variété cadienne, en corrélation avec les rapports à l'anglais ainsi qu'à l'espace, singuliers à la collectivité cadienne, sont ce qui constitue en majeure partie la spécificité de l'identité littéraire cadienne. L'identité constituerait donc vraisemblablement ce qui permettrait à la poésie cadienne de s'instituer.

En profonde mutation depuis l'estompement de la langue française, l'identité en Louisiane francophone connaît cependant à l'heure actuelle une évolution singulière. Récurrente, voire omniprésente, dans les études sur la Louisiane francophone, la question de la survie de la langue remet en question les liens qui unissent langue et culture. Malgré qu'il aille communément de soi que la langue soit un trait fondamental de l'identité, la communauté cadienne tend vraisemblablement de plus en plus à les départager. L'évolution du générique *cadien* (ou *cadjin*) est un exemple manifeste du fait qu'on tende à définir la culture cadienne, depuis une trentaine d'années, par autre chose que seulement la langue française. En effet, l'extension sémantique que connaît *cadien*, qui englobe tous les locuteurs du français en Louisiane indépendamment de leur origine, a commencé à se détacher de la langue maternelle du locuteur. La parution des deux périodiques bilingues de l'University of Southwestern Louisiana de 1972-1993, intitulés en français *Revue de Louisiane* et *Revue francophone de Louisiane* et en anglais *Louisiana Review* et *Louisiana francophone review*, le corrobore entre autres. Les rapports qu'entretient l'identité cadienne avec la langue deviennent donc, en dépit de la résistance qui s'exerce, plus accommodants, comme le mentionne Griollet :

Il est donc possible que dans cinquante ou soixante ans, on trouve encore en Louisiane une communauté massivement anglophone qui se considère quand même, de par son histoire et certaines de ses traditions, différente de la majorité [anglo-]américaine. Mais ce

²⁴⁶ Dominique MAINGUENEAU, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, op.cit., p. 77.

ne sera plus que pour quelques-uns de ses membres que la pratique du français jouera un rôle dans la définition de cette identité²⁴⁷.

Suite à ce constat, il n'est pas étonnant que des pratiques culturelles telles que la chanson, la cuisine, les festivals et les manifestations telles que le Mardi Gras, prennent de plus en plus d'importance dans la sauvegarde de la culture francophone en Louisiane.

Cette distanciation qui s'opère entre langue et identité ne fait par contre pas l'unanimité, notamment chez les littéraires. La langue demeure en effet pour plusieurs d'entre eux une valeur intrinsèque de la culture, dont Jean Arceneaux qui, dans « Appel à l'exil (pour R.G.) » (CB-55), annonce la disparition inéluctable de la culture dans l'éventualité où le français venait s'éteindre en Louisiane :

Non, cher enfant, sûr que non !
Si la langue disparaît,
Il faut pas se faire des illusions,
La culture la suit de près.
[...]

Le poème « La co-écoute » de Kirby Jambon incarne lui aussi une sorte de mise en garde destinée à la communauté :

Et... just playing et danser to Cajun Music
et manger and cooking la cuisine cadienne
and being Catholique and saying cher
and getting drunk pour party gras
is not enough pour préserver
une culture,
le cœur of a people.
(EG-60)

La préservation de la culture cadienne ne serait donc réalisable, du point de vue des poètes, que dans la mesure où l'on parviendrait à maintenir le français en Louisiane. Tel que cela s'est produit pour un grand nombre de collectivités, la perte de la langue est sentie comme la perte de l'identité, comme l'explique Ronald Wardhaugh :

²⁴⁷ Patrick GRIOLET, *Cadjins et créoles en Louisiane. Histoire et survivance d'une francophonie*, op.cit., p. 342.

Speaking a particular language is often closely related to expressing a certain nationality or identity. With a change of language may come a shift in nationality or identity. In fact, there is widespread belief that a shift in language often brings about a shift in identity and there may be resistance to adopting a new language because the new identity is unwelcome. On occasion people may go so far as to fear that taking words into their language from another language will weaken their identity and pose a threat to their continued existence²⁴⁸.

L'idée que la survie d'une culture sans la langue d'origine soit impossible est à attribuer pour une bonne part au refus de l'hégémonie de l'anglais. En effet, si elle refuse de se concevoir sans le français, la résistance de la communauté cadienne est dans un premier temps à envisager en rapport avec la présence de l'anglo-américain. Tel que formulé par Catherine Leclerc :

Doit-on conclure que le colinguisme de l'exiguïté ne peut envisager de réciprocité que linguistique ? Par-delà ses avancées et ses audaces langagières, le colinguisme est-il condamné à rester embourbé dans le conflit social qui structure le rapport entre les langues²⁴⁹ ?

Or, le « colinguisme » de la poésie cadienne, de même que l'environnement linguistique de la communauté, rendent impossible l'exclusion de la langue dominante du paysage identitaire cadien. La présence de l'anglais « troue²⁵⁰ » la langue française en Louisiane, pour reprendre une expression de Dominique Maingueneau, et empêche « cette parenthèse d'altérité linguistique [...] de se clore²⁵¹. » Le refus, voire l'hostilité, de la communauté apparaît par conséquent incompatible avec la nouvelle identité littéraire hybride qui se manifeste. Tel que nous l'ont affirmé plusieurs Franco-Louisianais lorsque nous leur avons posé la question, à savoir dans laquelle des deux langues ils étaient le plus à l'aise de s'exprimer, ils nous ont répondu qu'ils préféraient s'adresser à un locuteur bilingue. Cette réponse n'est pas due, à notre avis, tant au choix de communiquer de façon alternée dans les deux langues qu'à celui d'avoir « accès à l'innommable du langage, [en] refusant la plénitude imaginaire de telle ou

²⁴⁸ Ronald WARDHAUGH, *Languages in competition: Dominance, diversity, and decline*, Oxford, Blackwell, 1987, p. 5, dans Becky BROWN, « « The social consequences of writing Louisiana French », *art.cit.*, p. 84.

²⁴⁹ Catherine LECLERC, *Des langues en partage ? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine*, *op.cit.*, f. 314.

²⁵⁰ Dominique MAINGUENEAU, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, *op.cit.*, p. 141.

²⁵¹ *Idem.*

telle langue particulière²⁵². » L'analyse de la poésie cadienne a montré la nécessité du recours à la langue de l'Autre. Elle « utilis[e] la multiplicité linguistique de façon à renouveler les possibles offerts par la littérature tout en tentant de procurer à l'univers qu'ils représentent la légitimité lui permettant d'exister²⁵³. »

La poésie cadienne, avec les cultures de l'Amérique diasporale francophone, est une pratique qui se façonne à l'aide de multiples croisements, où l'Autre apparaît sporadiquement. Cette stratégie de conciliation permet de « comprendre sur d'autres bases que celles de la résistance et de la lutte pour la survie collective la naissance et la disparition des identités culturelles et linguistiques²⁵⁴. » Les cultures diasporales, c'est ce que nous nous proposons de montrer à propos de la culture cadienne :

construi[sent leur] identité [...] en tant qu'ouverture stratégique, décisive, [...], hors des frontières du Même. La langue est le lieu du risque. [...] Or, fascinant paradoxe, ce risque exige justement que nous soyons ouverts à la rupture, à une certaine désertion de notre origine dans la langue. Partout, cette langue est l'objet d'un traficage de l'identité. Autant il faudrait faire éclater l'homogénéité desséchante de la langue maternelle, repliée sur elle-même et sur sa propre survie, autant il faudrait que, dans cette langue même, l'Étranger puisse s'adresser à nous, comme si cela lui était naturel. Ce paradoxe est essentiel. En lui se situent toutes les tensions qui animent les collectivités linguistiques en contact²⁵⁵.

²⁵² *Idem*.

²⁵³ Catherine LECLERC, *Des langues en partage ? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine*, *op.cit.*, f. 317.

²⁵⁴ François PARÉ, *La distance habitée : essai*, *op.cit.*, p. 14-15.

²⁵⁵ *Idem*, p. 28-29.

Bibliographie

I. Corpus primaire

ALLAIN, Mathé et Barry Jean ANCELET, *Acadie tropicale*, Lafayette, Éditions de la Nouvelle Acadie, 1983, 72 p.

_____, *Anthologie. Littérature française de la Louisiane*, Bedford, N.H., National Materials Development Center for French, 1981, 354 p.

ANCELET, Barry Jean [dir.], *Cris sur le bayou : naissance d'une poésie acadienne en Louisiane*, Montréal, Éditions Intermède (Coll. Poésie), 1980, 143 p.

ARCENEUX, Jean [pseud. de Barry Jean Ancelet], *Je suis Cadien*, New York, Cross-Cultural Communications, 1994, 48 p.

_____, [pseud. de Barry Jean Ancelet], *Suite du loup : poèmes, chansons et autres textes*, Moncton (N.-B.), Éditions Perce-Neige (Coll. Acadie tropicale), 1998, 108 p.

CHÉRAMIE, David, *Lait à mère, interrompu par « L'été et février »*, Moncton (N.-B.), Éditions d'Acadie, 1997, 69 p.

CLIFTON, Deborah J., *À cette heure, la louve*, Moncton (N.-B.), Éditions Perce-Neige (coll. « Acadie tropicale »), 1999, 70 p.

DOUCET, Carol J., *La charrue*, Lafayette (Louisiane), Éditions de la Nouvelle Acadie, 1982, 25 p.

GUIDRY, Richard, *C'est p'us pareil: monologues*, Lafayette, Center for Louisiana Studies, University of Southwestern Louisiana, 1982, 25 p.

JAMBON, Kirby, *L'École Gombo*, Shreveport, Éditions du Tintamarre, 2006, 157 p.

RICHARD, Zachary, *Faire récolte*, Moncton (N.-B.), Éditions Perce-neige, 1997, 129 p.

_____, *Voyage de nuit : cahier de poésie, 1975-79*, Lafayette, Éditions de la Nouvelle Acadie, 1987, 112 p.

II. Articles et thèse consacrés au corpus primaire

BEAULIEU, Bertille, « Affirmation de l'identité dans la littérature cadienne », dans *Francophonies d'Amérique*, n° 6 (1996), p. 141-157.

GUENIN-LELLE, Dianne, « The birth of Cajun poetry: An analysis of *Cris sur le bayou: Naissance d'une poésie acadienne en Louisiane* », dans *French Review*, vol. LXX, n° 3 (février 1997), p. 439-451.

MARTEAU, Olivier, « Une littérature minoritaire francophone dans le sud de la Louisiane : le pari de la création d'un champ littéraire (1980-2006) », thèse de doctorat en littératures franco-américaines, Lafayette, University of Louisiana at Lafayette, 2007, 325 f.

MENOYOT, Fabrice, « Une voix cadienne : Jean Arceneaux », dans *Revue francophone de Louisiane*, vol. II, n° 2 (hiver 1987), p. 38-47.

III. Textes louisianais d'expression française du XIX^e siècle

LALLANDE DE POYDRAS, Julien, « La prise du morne de Bâton Rouge », dans KRESS, Dana, Margaret E. MAHONEY et Rebecca SKELTON, *Anthologie de poésie louisianaise du XIX^e siècle*, Shreveport, Éditions du Tintamarre, 2010, p. 15.

LEBLANC DE VILLENEUFVE, Paul, *La fête du petit blé*, dans KRESS, Dana, Margaret E. MAHONEY et Rebecca SKELTON, *Anthologie de poésie louisianaise du XIX^e siècle*, Shreveport, Éditions du Tintamarre, 2010, p. 22-67.

LONGFELLOW, Henry Wadsworth, *Evangeline: a tale of Acadie*, Boston, W.D. Ticknor, 1848, 163 p.

MERCIER, Alfred, « Miscellanées », dans *L'Athénée louisianais*, t. I, 2^e série, 1882, p. 190.

PEYTAVIN, J.N.O.L., « Mélange des langues », dans *L'Athénée louisianais*, t. II, 4^e série, 1891, p. 260-274.

IV. Ouvrages et articles théoriques

BÉDARD, Mario, « Une typologie du haut-lieu, ou la quadrature d'un géosymbole », dans *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 46, n° 127 (avril 2002), p. 49-74.

BIRON, Michel, *L'absence du maître : Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000, 320 p.

GAUVIN, Lise, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000, 254 p.

LECLERC, Catherine, « Des langues en partage ? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine », thèse de doctorat en lettres et sciences humaines, Montréal, Université Concordia, 2004, 342 f.

LECLERC, Catherine, *Des langues en partage ? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine*, Montréal, XYZ (coll. « Théorie et littérature »), 2010, 411 p.

LOTMAN, Jurij M., *La structure du texte artistique*, Paris, Gallimard (Coll. Études sémiotiques sur la théorie de l'art), 1973, 415 p.

MAINGUENEAU, Dominique, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, A. Colin (Coll. U. Lettres), 2004, 262 p.

PARÉ, François, *Le fantasme d'Escanaba*, Québec, Nota Bene, 2007, 183 p.

PARÉ, François, *Les littératures de l'exiguïté*, Hearst, Éditions du Nordir, 1992, 175 p.

V. Études linguistiques sur les français d'Amérique

BOUCHARD, Chantal, « Une obsession nationale : l'anglicisme », dans *Recherches sociographiques*, vol. 30, n°1 (1989), p. 67-90.

BROWN, Becky, « The social consequences of writing Louisiana French », dans *Language in Society*, vol. 22, n° 1 (mars 1993), p. 67-101.

CHAUDENSON, Robert, « Les français d'Amérique ou le français des Amériques : genèse et comparaison », dans FOURNIER, Robert et Henri WITTMAN, *Le français des Amériques*, Trois-Rivières, Presses Universitaires de Trois-Rivières, 1995, p. 3-19.

_____, « Les français d'outre-mer », dans Jacques CHAURAND, *Nouvelle histoire de la langue française*, Paris, Seuil, 1999, p. 345-375.

DITCHY, Jay Karl, *Les Acadiens louisianais et leur parler*, Paris, Droz, 1932, 272 p.

DORAIS, Louis-Jacques, « Diglossie, bilinguisme et classes sociales en Louisiane », dans *Pluriel*, n° 22, 1980, p. 57-91.

_____, « Les francophones de la Louisiane : problèmes sociolinguistiques », dans *Anthropologie et sociétés*, vol. 2, n° 2, 1978, p. 159-165.

GRIOLET, Patrick, *Mots de Louisiane. Étude lexicale d'une francophonie*, Paris, L'Harmattan, 1986, 198 p.

PAPEN, Robert A. et Kevin J. ROTTET, « Le français cadjin du bassin Lafourche : sa situation sociolinguistique et son système pronominal », dans DUBOIS, Lise et Annette BOUDREAU, *Les Acadiens et leur(s) langue(s) : quand le français est minoritaire. Actes du colloque*, Moncton (N.-B.), Éditions d'Acadie, 1997, p. 233-251.

PICONE, Michael D., « Le français louisianais hors de l'Acadiana », dans *Revue de l'Association canadienne de linguistique appliquée*, vol. 9, n° 2, p. 221-231.

_____ et Amanda LAFLEUR, « La néologie et les anglicismes par tranches d'âge en français louisianais », dans LATIN, Danièle et Claude POIRIER [dir.], *Contacts de langues et identités culturelles. Perspectives lexicographiques, Actes des quatrième journées scientifiques du réseau « Étude du français en francophonie »*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p. 15-27.

_____ et Albert VALDMAN, « La situation du français en Louisiane », dans VALDMAN, Albert, Julie AUGER et Deborah PISTON-HATLEN, *Le français en Amérique du Nord. État présent*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005, p. 143-165.

POIRIER, Claude, « Le français d'Amérique : une variété maternelle distincte », dans *Québec français*, n° 154 (été 2009), p. 39-41.

ROTTET, Kevin J. et Dan GOLEMBESKI, « Vers une étude comparée des lexiques français d'Amérique du Nord. L'influence lexicale en français canadien et en français cadien », dans LATIN, Danièle et Claude POIRIER, *Contacts de langues et identités culturelles : perspectives lexicographiques : Actes des quatrièmes Journées scientifiques du réseau « Étude du français en francophonie »*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p. 99-112.

SANKOFF, David et Shana POPLACK, « A formal grammar for code-switching », dans *Papers in Linguistics*, vol. 14, n^{os} 1-4 (1981), p. 3-45.

SANTERRE, Laurent, « Le français québécois : langue ou dialecte ? », dans *Québec français*, n° 41 (mars 1981), p. 26-28.

THIBAUT, André, « Français des Antilles et français d'Amérique : les diatopismes de Joseph Zobel, auteur martiniquais », dans *Revue de linguistique romane*, t. 72, p. 115-156.

_____, « Français d'Amérique et créoles / français des Antilles : nouveaux témoignages », dans *Revue linguistique romane*, t. 73, p. 77-137.

VÉZINA, Robert, « Correspondance et différenciation lexicales », dans VALDMAN, Albert, Julie AUGER et Deborah PISTON-HATLEN, *Le français en Amérique du Nord. État présent*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005, p. 539-563.

WIJNANDS, Paul, « Le lexique identitaire de l'acadianité dans les différentes régions de l'Acadie », dans DUBOIS, Lise et Annette BOUDREAU, *Les Acadiens et leur(s) langue(s) : quand le français est minoritaire : actes du colloque*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1997, p. 157-173.

VI. Ouvrages, thèses et articles sur les cultures d'expression française en Amérique

ALLAIN, Mathé, « The French literature of Louisiana », dans GILROY, James P. [dir.], *Francophone literatures of the New World*, Denver, Département de littératures et langues étrangères de l'Université de Denver, 1982, p. 83-113.

ANCELET, Barry Jean [dir.], *Cajun and Creole folktales: the French oral tradition of South Louisiana*, New York, Garland (« World folktale library »), 1993, 224 p.

BOUCHARD, Michel, « Les Lamoureux de l'Alberta : un parcours vaste et complexe », dans LOUDER, Dean, Jean MORISSET et Éric WADDELL, *Vision et visages de la Franco-Amérique*, Québec, Septentrion, 2001, p. 31-45.

BRASSEAUX, Carl A., *Acadian to Cajun: transformation of a people, 1803-1877*, Jackson, University Press of Mississippi, 1992, 252 p.

GARREAU, Joseph, « L'état des études françaises aux États-Unis revisité : du déclin au défi », dans *Francophonies d'Amérique*, vol. 15 (Printemps 2003), p. 187.

GRIOLET, Patrick, *Cadjins et créoles en Louisiane. Histoire et survivance d'une francophonie*, Paris, Payot, 1986, 387 p.

LOUDER, Dean R. et Éric WADDELL [dir.], *Franco-Amérique*, Québec, Septentrion, 2008, 373 p.

_____ et Michael LEBLANC, « The Cajuns of East Texas », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 23, n° 59 (1979), p. 317-329.

MATTERN, Mark, « Cajun music, cultural revival: theorizing political action in popular music », dans *Popular music and society*, vol. 22, n°2 (été 1998), p. 31-48.

MIRAGLIA, Anne-Marie, « L'Amérique et l'américanité chez Jacques Poulin », dans *Urgences*, vol. 34 (Déc. 1991), p. 34-45.

SKINAZI, Karen E.H., « Through Roots and Routes: On the Road's Portrayal of an Outsider's Journey into the Meaning of America », dans *Revue canadienne d'études américaines*, vol. 39, n° 1 (2009), p. 85-103.

VII. Autres textes cités

ANCELET, Barry Jean, *Jean l'Ours et la fille du roi*, Lafayette, Center for Louisiana Studies, University of Southwestern Louisiana, 1979, 23 p.

BOURDIEU, Pierre, « Vous avez dit populaire ? », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, Paris, Maison des Sciences de l'homme, vol. 46 (mars 1983), p. 98-105.

FURET, François et Jacques OZOUF, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Éditions de Minuit, 1977, v. 2, 372 p.

GOUGENHEIM, Georges, *Étude sur les périphrases verbales de la langue française*, Paris, Nizet, 1971, [1929], 383 p.

Louisiana Legislative Council, Constitution of 1864, Title XI: Public Education, art. 142, p. 583.

REED, Revon J., *Lâche pas la patate : portrait des Acadiens de la Louisiane*, Montréal, Parti pris (Coll. du Chien d'or), 1976, 143 p.

VIII. Dictionnaires et ouvrages de référence

VALDMAN, Albert et Kevin J. ROTTET [dir.], *Dictionary of Louisiana French. As spoken in Cajun, Creole, and American Indian Communities*, Mississippi, University Press of Mississippi, 2010.

CORMIER, Yves, *Dictionnaire du français acadien*, Montréal, Fides, 1999.

IX. Documents électroniques/ audiovisuels

LECLERC, Jacques, *L'aménagement linguistique dans le monde*, [en ligne]. <http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/amnord/louisiane-2historique.htm> [Site consulté le 17 février 2011].

Department of French studies, Louisiana State University, *Cajun French definition*, [en ligne]. [http://appl003.lsu.edu/artsci/frenchweb.nsf/\\$Content/Cajun+French+Definition?OpenDocument](http://appl003.lsu.edu/artsci/frenchweb.nsf/$Content/Cajun+French+Definition?OpenDocument) [Site consulté le 20 février 2011].

Conseil pour le développement du français en Louisiane (CODOFIL), [en ligne]. <http://www.codofil.org/francais/index.html> [Site consulté le 6 mai 2011].

U.S. Census Bureau, [en ligne]. D'après les données de 2000, http://www.census.gov/population/www/socdemo/lang_use.html [Site consulté le 28 juin 2010].

Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française, [en ligne]. http://www.ameriquefrancaise.org/media/upload/video/louisiane_francophone/louisiane_3-02.mov

Bibliothèque Tintamarre. Œuvres louisianaises en ligne, [en ligne]. <http://www.centenary.edu/french/textes/testutlangue.htm> [Site consulté le 4 mars 2011].